



Université de Maroua

KALIAO

**Revue pluridisciplinaire de
l'École Normale Supérieure de Maroua**
Série Lettres et Sciences humaines



**Volume 7. Numéro 14
Juin 2015**

ISSN : 2073-9052

Kaliao

Revue pluridisciplinaire de l'École Normale Supérieure de Maroua
Série Lettres et Sciences Humaines

Supervision

Pr Ako Edward Oben, Recteur de l'Université de Maroua

Directeur de publication

Pr Saïbou Issa, Directeur de l'École Normale Supérieure de Maroua

Comité scientifique

Abwa Daniel (Université de Yaoundé I, Cameroun), **Ako Edward Oben** (Université de Maroua, Cameroun), **Gouaffo Albert** (Université de Dschang, Cameroun), **Aminou Mohamadou** (Université de Maroua, Cameroun), **Apuge Michael** (Université de Maroua, Cameroun), **Assako Assako René-Joly** (Université de Yaoundé I, Cameroun), **Baumgardt Ursula** (INALCO, France), **Bello Mana** (Université Islamique au Niger, Niger), **Bikoi Félix Nicodème** (Université de Maroua, Cameroun), **Bolekia Boleka Jústo** (Université de Salamanca, Espagne), **Dimi Charles Robert** (Université de Dschang, Cameroun), **Fergombé Amos** (Université d'Artois, France), **Hamadou Adama** (Université de Ngaoundéré, Cameroun), **Kuitché Fonkou Gabriel** (Université de Dschang, Cameroun), **Kouega Jean Paul** (Université de Yaoundé I, Cameroun), **Mandé Issiaka** (Université Laval, Canada), **Matateyou Emmanuel** (Université de Yaoundé I, Cameroun), **Marchal Roland** (Université de Paris I, France), **Mbala Zé Barnabé** (Université de Yaoundé I, Cameroun), **Mbassi Bernard** (Université de Yaoundé I, Cameroun), **Meto'o Etoua Maxime** (Université de Maroua, Cameroun), **Mirjam de Bruijn** (University of Leiden, Netherlands), **Onomo Abena Sothène** (Université de Yaoundé I, Cameroun), **Mohamadou Sou'oudi** (Université de Ngaoundéré, Cameroun), **Ossah Eboto Charles** (Université de Maroua, Cameroun), **Ousman Mahamat Adam** (ENS Abéché, Tchad), **Patricia Martín Matas** (Universidad Pontificia Comillas de Madrid, Espagne), **Pilar Ucar Ventura** (Universidad Pontificia Comillas de Madrid, Espagne), **Saïbou Issa** (Université de Maroua, Cameroun), **Sani Umar** (Usman Dan Fodio University, Sokoto, Nigeria), **Sissao Alain** (INSS-CNRST, Burkina Faso), **Tchotsoua Michel** (Université de Ngaoundéré, Cameroun), **Thioub Ibrahima** (UCAD, Sénégal), **Tourneux Henry** (IRD, France), **Valy Sidibé** (Université de Cocody, Côte d'Ivoire), **Gonné Bernard** (Université de Maroua, Cameroun), **Belinga Bessala** (Université de Yaoundé I, Cameroun), **Ali Gamar** (Université de N'djamena, Tchad), **Ndinda Joseph** (Université de Douala, Cameroun), **Louis Marc Ropivia** (Université Omar Bongo, Gabon), **Ntouda Ebode** (Université de Yaoundé II, Cameroun), **Géraud Maguirin** (IRD), **Motaze Akam** (Université de Ngaoundéré, Cameroun), **Claude Abé** (UCAC, Cameroun), **Tsalefack Maurice** (Université de Yaoundé I, Cameroun), **Taguem Fah Gilbert** (Université de Ngaoundéré, Cameroun), **Ayuk Ako Athanasius** (Université de Maroua).

Comité de rédaction

Rédacteur en chef : Dr Bouba Kidakou, DAARC

Membres :

Evouna Jacques, Abada Jean-Claude, Blossom Ngum Fondo, Fogou Anatole, Camilla Arundie Tabe, Nguemba Guillaume, Pahimi Patrice, Bouba Kidakou.

Montage et édition : Bana Barka et Tchimabi Pierre

Contact :

Revue **KALIAO**/École Normale Supérieure/Université de Maroua
B.P. 55 Maroua (Cameroun)

Tél : 00 (237) 222 29 32 00/Fax : 00 (237) 222 29 19 88

kaliaoens@gmail.com © E.N.S. de Maroua. Juin 2015

Photo couverture : Pierre Tchimabi, 2015.

Sommaire

Sciences de l'homme et de la société _____ 7

Prises d'otages et évolution des modes de vie et d'activités des éleveurs mbororo au Nord-Cameroun

Kossoumna Liba 'a Natali, Université de Maroua _____ 9

L'histoire des Dazagara du Tchad à travers les sources orales, de l'antiquité à nos jours.

Ahmed Mahamadi Souleymane, ENS de N'Djamena _____ 27

La correction des copies des examens nationaux au Tchad : comment comprendre le paradoxe des notes entre les correcteurs ?

Farsia Korme Nemsou, Université de N'Djamena _____ 45

« Population et vulnérabilité au paludisme à Yaoundé III (Cameroun) : cas des quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong » Ndjounguep Juscar,

Abossolo Samuel Aimé et Otomo Asse François, Université de Yaoundé I et Eloundou Messi Paul Basile, Université de Maroua _____ 65

Place, statuts et rôles des lettrés dans la société égyptienne

Mouhamadou Nissire Sarr, Université Cheikh Anta Diop, Sénégal ____ 79

Littérature/Langue/Linguistique _____ 95

Aspects phonologiques et morphologiques des emprunts français dans la langue fulfulde : Étude lexicale

Mairama Rosalie, Université de Maroua _____ 97

Praxéologie socio-langagière à travers les publications sur Facebook : effets de pathémisation et suivisme

Zacharie Hatolong Boho, Université de Maroua _____ 111

La questione della lingua. Langue standard, dialecte et italien régional dans l'Italie postunitaire

José Luis Aja, Universidad Pontificia Comillas, Madrid _____ 131

Un modelo de educación en el Siglo de las Luces en España: caso de <i>El señorito mimado</i> de Tomás de Iriarte <i>Patrick Toumba Haman, Universidad de Maroua</i> _____	145
Quête identitaire et exil diasporique chez Tierno Monénembo et Jean-Marie Adiaffi <i>Madjindaye Yambaïdjé, Université de N'Djaména</i> _____	161
Recommandations aux auteurs _____	175
Guidelines to authors _____	176

Sciences de l'homme et de la société

Prises d'otages et évolution des modes de vie et d'activités des éleveurs mbororo au Nord-Cameroun

Kossoumna Liba'a Natali, Université de Maroua

Résumé : Les éleveurs mbororo sont la cible des coupeurs de route depuis une décennie. L'article analyse son impact sur leur mode de vie et d'activité à travers des enquêtes et entretiens auprès des concernés dans deux terroirs. Ils se sont déplacés vers les villages proches de la route goudronnée, engendrant des besoins et dépenses supplémentaires. Ils ont également changé leurs modes de conduite des troupeaux en les scindant en sous-unités qu'ils répartissent dans différentes zones de pâturage. De nombreux bergers se retrouvent sans emploi et oisifs poussant certains à la délinquance et parfois à se lier aux coupeurs de route. Le retour à la situation antérieure est difficile à prévoir car les Mbororo sont impuissants face au phénomène.

Mots clés : Prises d'otages, insécurité, pratiques, éleveurs mbororo, Nord-Cameroun

Abstract: The Mbororo herders are targeted by highway robbers in a decade. The article analyzes the impact on their lifestyle and activity through surveys and interviews with those involved in two villages. They moved to the villages near the paved road, creating additional needs and expenses. They also changed their herds driving modes by splitting into subunits they fall under different grazing areas. Many shepherds are unemployed and idle prompting some to crime and sometimes bind to highway robbers. The return to previous situation is difficult to predict because the Mbororo are powerless against the phenomenon.

Keywords: hostage taking, insecurity, practices, breeder's Mbororo, Northern Cameroon

Introduction générale

Les activités des bandits en milieu rural dans la partie septentrionale du Cameroun ont évolué au fil du temps. Après les rezzous d'esclaves puis de bétail au XIX^e siècle et au début de la colonisation, sont venus les « coupeurs de route » dans les années 1990 principalement le long des grands axes routiers (Maroua-Garoua, Carrefour Guijiba-Tcholliré, Ngaoundéré-Touboro, Garoua-Ngaoundéré plus récemment). L'insécurité des biens et des personnes confrontées aux activités de ces « coupeurs de route » est devenue endémique (Seignobos et Weber, 2002). Il s'agit d'un « genre de vie » qui touche tous les milieux. Les « coupeurs de route » fortement armés arrêtent les véhicules sur les axes routiers. Ils font descendre les passagers, les font coucher à plat ventre et les dépouillent de tout leur argent et leurs biens précieux (bijoux, vêtements, appareils, etc.) (Wassouo, 2003). Une fois les routes

sécurisées par d'efficaces sections d'antigangs, les « coupeurs de route » s'attaquent aux campagnes pour racketter les éleveurs. L'insécurité est telle que certains itinéraires se font en convois dans le Mayo-Rey, mais aussi sur l'axe Ngong-Touroua et de Waza à Maltam dans la région de l'Extrême-Nord. Dans les villages « isolées », les attaques sont fréquentes lors de la vente du coton. Depuis 2003, les éleveurs mbororo sont la cible des « coupeurs de route » qui prennent en otage leurs enfants et leurs femmes. Ces derniers sont échangés contre une rançon de l'ordre de plusieurs millions de Fcfa ou exécutés lorsque le paiement n'est pas effectué à temps. La répétition des enlèvements a conduit à des déplacements massifs des éleveurs tant à l'intérieur du pays que vers le Nigeria, la RCA et le Tchad pour échapper aux bandits (Kossouma Liba'a, 2008 ; Kossouma Liba'a et al., 2011). Les prises d'otages dont sont victimes les éleveurs mbororo jusque dans leurs villages et campements posent la question de leur impact sur l'évolution du mode de vie de ces éleveurs et sur sa durabilité.

Après cette introduction, l'article présente la méthodologie utilisée. Ensuite, les résultats mettent l'accent sur les prises d'otages touchant les éleveurs mbororo, puis sur les réactions des éleveurs à cette insécurité, et enfin sur l'impact de ces prises d'otages sur le mode de vie et la durabilité des systèmes de production des éleveurs.

Méthodologie

Le présent article s'appuie sur des témoignages, enquêtes et entretiens réalisés auprès d'éleveurs mbororo *Djaafun* sédentarisés de deux villages (Ndiam Baba et Laïndé Ngobara) situés dans le bassin de la Bénoué dans le Nord du Cameroun. Ces deux villages constituent le territoire d'attache de ces Mbororo où ils ont installé leurs habitats sédentarisés. Ils y disposent d'une superficie respective de 220 et 174 ha qui leur a été affectée par l'autorité coutumière (le *laamiido*¹ de Tchéboa dans les deux cas) avec l'accord de l'administration. La plupart des lignages mbororo présents dans la zone étudiée situent leur entrée dans le Lamidat de Tchéboa lors d'un transit par le Lamidat de Demsa, il y a de cela 15 à 20 ans². Leur dispersion s'est poursuivie vers le sud de Garoua ou vers les pays voisins. Les statistiques du Ministère de l'élevage ainsi que les

¹ *Laamiido* autorité coutumière la plus importante au Nord Cameroun qui gère un vaste territoire, le lamidat subdivisé en lawanat qui lui-même est constitué de villages.

² Mais les Mbororo sont arrivés depuis bien longtemps en Adamaoua et à l'Ouest du Cameroun.

témoignages des *sarkin saanou*³, font état d'une diminution de plus de 50% des effectifs de Mbororo du Lamidat de Tchéboa depuis le début des années 1990. A cause de leur permanente mobilité à la fois pour la recherche de pâturage et d'eau, mais aussi pour fuir les exactions des coupeurs de route, il est difficile de donner un chiffre précis sur les effectifs des Mbororo au Nord du Cameroun. L'Association pour la Promotion et le Développement Economique et Social (*Hore Pulaaku*) a avancé en 2014 le chiffre de plus de 900 000 Mbororo répartis en 52 clans. La zone d'étude se caractérise par un peuplement complexe d'agriculteurs et d'éleveurs sous l'autorité des Peuls. Elle est caractérisée par une histoire ancienne sous l'influence des chefferies peules, une histoire récente avec l'introduction du coton et les migrations et entre ces deux phases, l'arrivée et la fixation des Mbororo. D'où les difficultés aujourd'hui de faire cohabiter des populations rurales aux systèmes de production, pratiques et références socioculturelles très différents.

Pour comprendre l'origine des diverses formes d'insécurité touchant les éleveurs Mbororo il est nécessaire de revenir sur leur histoire et les raisons qui les ont amenés à se sédentariser. Les communautés Mbororo se sont installées au nord du Cameroun au cours du XX^e siècle en provenance du Niger et du Nigeria à la recherche de régions peu peuplées et riches en pâturage. Ils ont obtenu des droits de pâture de la part des autorités coutumières, les *lamibe* Peuls. Afin d'acquérir des droits fonciers et politiques, les Mbororo initialement nomades ont opté depuis une vingtaine d'années pour la sédentarisation de leur habitat. Leurs campements ont été reconnus par l'Etat comme des villages, et ils ont obtenu des cartes d'identité et le droit de vote. Cette fixation s'explique par leur souci d'améliorer leurs conditions de vie : accès à l'eau par des forages et puits, écoles et centres de santé au village ou à proximité. La fixation de l'habitat de ces éleveurs et la sédentarisation de certaines de leurs activités (production de céréales) les ont pourtant rapprochés des autorités administratives. Mais cela n'a pas été suffisant pour les insérer dans le jeu politique, économique et social local et pour garantir leur sécurité. Lorsqu'ils ont obtenu la nationalité camerounaise, les éleveurs Mbororo peuvent se faire représenter dans les instances locales de décision comme les communes rurales, les partis politiques voire l'Assemblée Nationale. Mais leur poids dans ces instances est quasiment

³ Du haoussa *sarkin shanu*, « chef des bovins ». C'est le responsable des troupeaux du *laamii'do* et le représentant du *laamii'do* auprès des éleveurs (Seignobos et Tourneux, 2002).

nul du fait entre autres de leur analphabétisme. Toutefois leur sédentarisation les amène à être considérés comme des partenaires potentiels par les projets de développement rural surtout s'ils acceptent de créer des organisations d'éleveurs.

Les deux villages (Ndiam Baba et Laïndé Ngobara) ont été choisis car ils ont subi des agressions. Les preneurs d'otages ont en effet pris 3 enfants en otage dans le village de Ndiam Baba en juillet 2007. Une rançon de 2 millions est demandée aux familles. Ces dernières se mobilisent et rassemblent les fonds demandés après 4 jours. Le jour de la remise de la rançon, les éleveurs se font accompagner par des gendarmes de la brigade de Ngong. Mal leur en a pris car les brigands bien organisés avaient des guetteurs postés sur les montagnes avec des téléphones portables. Les bandits qui tiennent en respect les enfants sont immédiatement informés et s'enfuient avec les enfants plus loin. Pour punir les éleveurs, ils étranglent un enfant qui est livré la nuit dans le village tout en menaçant les éleveurs de tuer les deux autres si la rançon n'est pas remise dans les jours qui suivent. Les éleveurs s'exécutent dans les délais et les deux enfants sont libérés. Le même jour, tous les éleveurs quittent Laïndé Ngobara.

Le village de Ndiam Baba quant à lui n'a pas été directement attaqué par les coupeurs de route. C'est le village d'Ouro Marna, situé à 500 mètres de Ndiam Baba, qui a été victime d'une prise d'otage de 5 enfants. Une rançon de trois millions est demandée aux parents en échange des 5 enfants. Ces derniers rassemblent la totalité de l'argent qui est remis aux coupeurs de route trois jours plus tard et les enfants sont libérés. Le lendemain tous les éleveurs du village d'Ouro Marna quittent leur village en même temps que leurs voisins de Ndiam Baba pris de panique (Kossoumna Liba'a, 2014).

Les enquêtes et entretiens auprès des éleveurs mbororo se sont réalisés pendant les années 2007, 2008 et 2014. Ils ont porté sur les fréquences des prises d'otage au sein de leur communauté, les lieux à risque, les modalités de paiement des rançons, les répercussions sur leur mode de vie et d'activité, leur avenir dans la zone... Un suivi dans les villages de replis avec des descentes au moins deux fois par semaine pendant trois mois a été réalisé pour voir les conditions d'installation et de cohabitation des éleveurs, leurs stratégies de survie. Les données qualitatives recueillies ont été dépouillées manuellement. Elles ont été regroupées en modalités de réponses. Elles ont été confrontées aux données

quantitatives recueillies sur les prises d'otages par la délégation de l'élevage, des pêches et des industries animales.

Résultats et discussion

Les résultats mettent l'accent sur les prises d'otages, principalement d'enfants mbororos, comme mode d'évolution de l'insécurité en milieu rural, sur les conséquences de cette dernière sur la vie et les activités des éleveurs, et enfin sur l'impuissance des mbororos et la passivité des autorités administratives face à ce phénomène.

1. Les prises d'otages, une forme d'évolution de l'insécurité en milieu rural

Le phénomène des « coupeurs de route » augmente au fil des années et prend différentes formes. Il isole des régions entières, freine les échanges commerciaux, le développement de l'élevage, de l'agriculture et du tourisme. De plus en plus, les « coupeurs de routes » s'intéressent aux éleveurs transhumants. Ces derniers sont attaqués les jours de marché et dépouillés du produit de la vente de leurs animaux. Ces dernières années, les « coupeurs de route » ont commencé à prendre des enfants et des femmes des Mbororo en otage contre de fortes rançons. Le phénomène est récurrent et c'est pratiquement tous les mois que des personnes sont enlevées échangées contre rançon et parfois exécutées en cas de non paiement ou de mobilisation de la gendarmerie. Les parents, face au phénomène, hésitent à collaborer avec les autorités, car les représailles s'en suivent immédiatement.

À l'insécurité physique qui a pris une ampleur phénoménale ces dernières années, il faut ajouter d'autres formes d'insécurité, qui, conjuguées les unes aux autres, constituent un handicap majeur pour l'épanouissement des éleveurs mbororo dans leurs activités et leur stabilité. Il s'agit selon les termes de Seignobos et Weber (2002) d'une « instabilité psychologique tenant à l'impossibilité, pour beaucoup, de s'inscrire dans un projet d'avenir, en raison de trop d'incertitudes et de précarité des droits ». Tous les éleveurs de la Région du Nord vivent à l'heure actuelle dans un climat d'insécurité grandissant qui a entraîné la mort d'hommes, la séquestration de personnes, le paiement de fortes rançons et de grands mouvements désordonnés de bétail (Daïrou, 2007) (Tableau I).

Tableau 1. Préjudices causés aux éleveurs Mbororo du Nord du Cameroun entre janvier et mai 2007

Départements	Personnes tuées	Personnes séquestrées	Bovins partis	Rançons payées en Fcfa
Bénoué	9	179	26 817	341 610 500
Mayo Rey	134	175	73 200	852 285 000
Mayo Louti	0	0	10 000	150 000 000
Faro	0	0	0	0
Total Région	143	354	110 017	1 343 895 500

Source : Daïrou (2007) et enquêtes auprès des Mbororo entre mars et août 2007.

Très organisés, ces groupes d'hommes armés font irruption dans les villages en groupe de 20 ou 30. Ils enlèvent les jeunes enfants qui ont moins de treize ans. Ceux-ci sont sans défense et ont du mal à donner des témoignages précis qui permettraient de mettre ensuite la main sur les brigands. En échange de leurs otages, les bandits réclament de fortes sommes d'argent (entre 800 000 et un million de Fcfa par personne selon la fortune estimée des parents) ; ce qui oblige les parents à vendre des têtes de bétail (entre 4 et 5 têtes de vaches par personne selon les cours du marché de bétail). D'abord effectué aux abords des frontières du Cameroun avec le Tchad, la Centrafrique et le Nigeria, le phénomène s'est généralisé avec des enlèvements proches des grandes agglomérations. Des enlèvements ont en effet eu lieu à Ndiam Baba et à Nassarao respectivement situés à 13 et 8 kilomètres de Garoua.

De multiples faits et témoignages confirment l'implication de personnes de l'ethnie Mbororo dans ces actes de banditisme en milieu rural. Arditi (2002) souligne qu'en RCA, « les rapt d'enfants d'éleveurs riches supposent une bonne connaissance du milieu peul peu compatible avec l'appartenance à une autre ethnie ». Certains jeunes Mbororo sont en effet chargés d'identifier les victimes solvables et de servir de guide aux « coupeurs de route ». Ceux qui s'adonnent à ces actes sont pour la plupart désocialisés. Aujourd'hui, on retrouve dans les villages de nombreux anciens éleveurs reconvertis dans l'agriculture, dans le gardiennage du bétail pour autrui, voire la prostitution pour les femmes, la mendicité, l'alcoolisme et le banditisme pour les jeunes hommes. N'ayant pas de perspectives pour reconstituer un troupeau, beaucoup se constituent en groupes ou s'associent à des malfaiteurs qui tendent des embuscades ou font des raids sur les villages. Pillés et rançonnés, des éleveurs deviennent parfois eux-mêmes pillards et rançonneurs de leurs congénères. Même si les éleveurs mbororo sont désignés comme les

victimes des embuscades ou raids dans les zones d'élevage, nombre de groupes armés composés de Mbororo ont souvent été appréhendés par les forces de l'ordre, ou identifiés comme tels par les victimes (Saïbou, 2006). Ce sont eux qui servent en effet d'éclaireurs et d'informateurs en fournissant les renseignements sur le nombre de têtes de bétail et les ventes d'animaux dans les villages et marchés. C'est ainsi que lorsque les coupeurs de route débarquent dans les campements, les personnes ciblées sont interpellées par leurs noms et les informations sur leurs enfants et leur bétail leurs sont communiquées afin qu'ils ne se dérobent sous aucun prétexte.

2. Des conséquences sur la vie et les activités des éleveurs mbororo

Les prises d'otages amènent la peur dans les campements des éleveurs mbororo qui pour la plupart choisissent de se déplacer dans des endroits plus sûrs, dans les villages au bord des routes goudronnées, et dans les villes. Pour les éleveurs, ces déplacements ont des conséquences sur le mode de conduite de leur élevage, leur relation avec les autres communautés, mais aussi leurs conditions de vie.

2.1. Déplacement temporaire des éleveurs mbororo

Face à la pression des preneurs d'otages et à la fréquence des exécutions d'enfants ou de bergers pour non paiement de la rançon, les villages d'éleveurs mbororo parmi lesquels Ndiam Baba et Laïndé Ngobara se sont vidés de leurs habitants. Traumatisés et craignant des attaques à tout moment, les éleveurs, chacun selon ses affinités, se sont réfugiés auprès d'amis, de membres de la famille et de communautés dans les villages le long des routes. En s'installant en bordure d'une route très fréquentée et au sein des villages d'agriculteurs et de commerçants, les éleveurs se sentent en sécurité.

Les éleveurs de Ndiam Baba se sont installés à Sanguéré Paul. Trois familles seulement sont restées sur place dont le *jawro* (Chef de village ou de clan), pour dit-il inciter les habitants à revenir après l'accalmie. Cependant, tous les animaux n'ont pas quitté le territoire « d'attache » même si plusieurs éleveurs ayant des animaux en confiage les ont restitués à leurs propriétaires par mesure de sécurité. Tous les éleveurs de Laïndé Ngobara quant à eux ont quitté le village pour les villages de Djola, Djéfatou, Ngong et le Nigeria. À l'exception de deux chefs d'exploitation, tous les éleveurs ont conduit leurs animaux au Nigeria. En effet dans ce pays, une organisation regroupant toutes les tribus mbororo

dénommée *Ounguia*⁴ dispose des moyens légaux et multiformes pour lutter contre toutes formes d'exactions. Grâce à cette organisation bien structurée et reconnue par les autorités de ce pays, l'on enregistre selon le témoignage des éleveurs de moins en moins d'agressions, de prises d'otages et de vols de bétail au Nigéria. Ces déplacements sont loin d'être conjoncturels et temporaires. Après quelques mois de quiétude, les éleveurs de Laïndé Ngobara qui sont rentrés dans le village ont été de nouveau attaqués deux mois plus tard provoquant de nouveaux déplacements et convaincant certains éleveurs à s'installer définitivement dans les villages au bord des routes. Pour les éleveurs de Ndiam Baba par contre, ce ne sont que 6 familles qui ont décidés de rester définitivement à Sanguéré Paul. Les autres familles sont rentrées.

2.2. Bonnes relations de voisinage entre les éleveurs mbororo et les agriculteurs des villages d'accueil

Les déplacements de population ont été l'occasion de juger des bonnes relations tissées entre les éleveurs mbororo et les agriculteurs des villages voisins. De toute évidence, l'accueil spontané des éleveurs dans ces villages voisins dénote des bonnes relations qui existent depuis quelques années entre les deux communautés. Les éleveurs témoignent que les agriculteurs les ont spontanément aidés à déménager avec leurs charrettes et motos. Quelques éleveurs ont même pu avoir gratuitement des logements tandis que les autres n'ont pas eu du mal à en louer. D'ailleurs, certains éleveurs avaient déjà construit des habitations à Sanguéré Paul et Djéfatu dans l'objectif de les mettre en location. Ils les ont tout simplement occupées. Par ailleurs, les déplacements des populations ont causé l'éclatement des familles. Même si certains sont partis avec leurs familles au Nigeria, la plupart des éleveurs qui ont quitté le Cameroun avec leur bétail ont laissé leurs familles dans les villages voisins de Laidé Ngobara. Pour la plupart, c'est une sorte de retour à la transhumance d'antan pour les éleveurs mais pas pour les familles qui semblent se sentir camerounaises ou du moins sont attachées à rester autour de leur territoire d'attache. Comme le soulignait Boutrais (1990), « la mobilité est pour eux une méthode de défense face à des agressions

⁴ Cette organisation a été créée par un ancien brigand repentir pour lutter contre le grand banditisme. Elle est basée sur le code d'honneur peul et le coran. Chaque membre doit jurer de ne plus voler et à dénoncer les suspects et coupables qui sont sévèrement punis, livrés à la justice et souvent même exécutés.

externes et également, une capacité de s'adapter et de tirer profit, au loin, de meilleures conditions pour l'élevage ».

Cependant, il est encore trop tôt pour affirmer que le déplacement des éleveurs et de leurs troupeaux est une situation définitive. En fonction de l'évolution de la situation, de nombreux éleveurs interrogés ont affirmé qu'ils retourneront dans leur territoire d'attache. Tous ceux qui se sont repliés dans les villages environnants continuent à exploiter leurs champs. Ils y vont diriger les travaux effectués par des manœuvres tous les deux jours. Les animaux continuent à y être parqués de nuit sous la garde des bergers salariés, les éleveurs n'y envoyant plus leurs propres enfants de peur des bandits. À Ndiam Baba, $\frac{3}{4}$ des chefs d'exploitation ont même regagné le village un mois après leur départ sous l'incitation du *jawro* qui n'avait pas fui. Six familles ont exprimé leur volonté de changer de lieu de résidence si le phénomène d'insécurité ne peut être maîtrisé. C'est pour cela qu'ils ont d'ores et déjà décidé de s'installer définitivement à Sanguéré Paul tout en continuant à travailler leurs parcelles à Ndiam Baba. Ils ont demandé et obtenu du *jawro* de Sanguéré Paul un espace où ils ont commencé à construire des maisons.

2.3. Changement des modes de conduite des animaux par les Mbororo

Les éleveurs ont aussi dû changer de mode de conduite de leurs troupeaux suite à la récurrence des problèmes d'insécurité. Si auparavant ils exhibaient fièrement leur bétail, ils sont aujourd'hui obligés de scinder les grands troupeaux en sous-unités de 20 à 30 têtes. Celles-ci sont réparties dans différentes zones de pâturage, parfois dans diverses régions. Cet « allotement forcé » entraîne un accroissement du coût du gardiennage (recours à plusieurs bergers) et de gestion, l'éleveur devant se déplacer en différents endroits pour suivre l'état de son bétail. De même, les éleveurs hésitent à utiliser leurs enfants pour la conduite du troupeau car ils sont plus fréquemment l'objet de la prise d'otage. On assiste donc à l'utilisation de plus en plus fréquente des bergers non familiaux augmentant les dépenses pour les éleveurs qui possèdent des troupeaux importants. Les bergers ont augmenté le coût de leurs prestations. De 5 000 Fcfa par mois en temps normal, leur rémunération est passée à 7 000 Fcfa.

2.4. Dissociation des activités agricoles et pastorales dans les territoires occupés par les éleveurs Mbororo

Le déplacement des familles d'éleveurs vers les gros villages d'agriculteurs et l'éloignement des animaux a eu également comme conséquence la régression des complémentarités agriculture-élevage. Les prises d'otages sont en effet intervenues alors que les éleveurs n'avaient pas fini de fumer toutes leurs parcelles. Hésitant à faire revenir leurs animaux du Nigeria, il s'ensuit des incidences sur la fertilité des champs. Les éleveurs ont été obligés de recourir à l'achat d'engrais minéraux devenus rares et coûteux avec notamment le durcissement des conditions de leur octroi par la SODECOTON (Société de Développement du Coton du Cameroun) et la CNPC-C (Confédération Nationale des Producteurs de Coton du Cameroun). De même, les systèmes d'échanges de travail et/ou de matériels agricoles avec les agriculteurs ont été mis à mal. Ce qui a engendré de fortes pressions en termes de location d'attelages et des matériels de traction dans la zone et d'embauche de la main-d'œuvre pour l'entretien manuel des parcelles.

2.5. Paupérisation et oisiveté de nombreux éleveurs mbororo

Pour de nombreux éleveurs, le paiement d'une rançon coûte parfois la valeur de tout le troupeau. Ainsi, attaché à ses animaux, l'éleveur doit s'en défaire pour racheter la vie de sa progéniture, car les commanditaires ou kidnappeurs sont conscients du fait que la vie d'un enfant est le seul moyen de chantage pour amener l'éleveur à vendre tout ou partie de son troupeau. À Laïndé Ngobara, 8 familles ont dû vendre au total 23 bœufs pour un montant de 4 600 000 Fcfa dont 4 000 000 Fcfa pour le paiement des rançons demandées et le reste repartit entre les frais de transport des émissaires Mbororo auprès des kidnappeurs et des gendarmes appelés à la rescousse ainsi que les frais de téléphone. À Ndiam Baba, il n'y a pas eu de paiement de rançons. Aucune solidarité ne s'est non plus exprimée entre les victimes des kidnappings des villages voisins et ceux de Ndiam Baba qui n'ont pas participé à la paie de la rançon.

De plus, ne pouvant plus s'éloigner de leurs familles et hésitant à envoyer leurs enfants en pâturage, les éleveurs sont obligés de recruter des bergers salariés parmi les agriculteurs. Les bergers mbororo employés par les éleveurs qui restent dans la région se retrouvent fréquemment sans emploi et leur reconversion est difficile. La trajectoire des jeunes dépourvus de toute perspective d'avenir dans un futur proche

en dehors de la garde des troupeaux est compromise. Par ailleurs, les revenus liés à la vente de lait et des produits dérivés se sont réduits pour de nombreuses familles quand ils ne sont pas devenus nuls. Le système de confiage qui permettait aux éleveurs, les uns de se constituer un troupeau, les autres de diversifier leurs sources de revenu est mis à mal. La plupart des jeunes et les bergers n'ayant aucune autre qualification que la garde du troupeau se sont retrouvés désœuvrés. Ils passent leur journée le long des routes assis sur des troncs d'arbres à discuter. À Ndiam Baba, 2 jeunes éleveurs ont pu se reconvertir dans la conduite de moto taxi, 2 autres en ont acheté pour les confier aux enfants des agriculteurs de Sanguéré Paul, 1 autre est devenu aide-chauffeur de taxi sur l'axe Garoua-Ngong. Pour les éleveurs de Laïndé Ngobara, seulement deux personnes ont pu se reconvertir dans l'intermédiation pour la vente des bovins sur le marché de Ngong.

2.6. Multiplication des besoins et des charges au sein des familles Mbororo déplacées

Avec les départs de troupeaux du bassin de la Bénoué, les marchés de bétail offrent de moins en moins d'animaux, à l'instar de celui d'Adoumri et de Ngong. La désertion de ces marchés constitue donc un manque à gagner pour de nombreux éleveurs qui y exerçaient les activités d'intermédiation dans la vente et la revente d'animaux. Alors que les sources de revenu se sont amenuisées, les dépenses et les besoins familiaux eux se sont multipliés. Les éleveurs ont dépensé des sommes importantes pour transporter leurs bagages de leur village vers le site d'accueil. Les grandes familles (plus de 10 personnes) ont dépensé entre 30 et 50 000 Fcfa tandis que les petites familles (moins de 5 personnes) ont déboursé autour de 10 000 à 15 000 Fcfa.

L'installation des éleveurs dans d'autres villages a engendré également l'augmentation des dépenses au quotidien. Les éleveurs doivent pour la première fois de leur vie payer un loyer. Dans la plupart des villages d'accueil, le loyer oscille entre 2 000 et 3 000 Fcfa pour une case en paille et de 4 000 à 5 000 Fcfa pour une maison couverte de tôles. Les dépenses quotidiennes quant à elles se sont multipliées par 3 pour la plupart. Ainsi, avant son déplacement sur Sanguéré Paul, un jeune éleveur de Ndiam Baba âgé de 26 ans avec une femme et 2 enfants à charge, dépensait quotidiennement entre 200 et 300 Fcfa. Actuellement, il affirme dépenser par jour au moins 1 000 Fcfa. En effet, lorsqu'il habitait à Ndiam Baba, le jeune éleveur affirme que le petit déjeuner pour

toute la famille était fait de couscous de maïs ou de riz avec la sauce de feuilles de baobab et de lait. A Sanguéré Paul, en l'absence de lait et par effet d'entraînement, le petit déjeuner est désormais fait de beignets, de café ou de thé. En plus, l'achat de la viande ou du poisson est indispensable pour le repas de midi et du soir (et pas avant) sans compter les dépenses variées liées à un effet de tentation dans ces bourgs avec beaucoup de petits commerces (viande grillée (*soya*), arachide, tasse de thé ou de café...).

Le transport est également un gros poste de dépenses pour les éleveurs qui doivent partir deux à trois fois par semaine voir leurs champs. Pour les éleveurs de Ndiam Baba, il faut déboursier 400 Fcfa par jour pour un voyage aller/retour à moto. Le coût est encore plus élevé pour les éleveurs de Laïndé Ngobara qui sont plus éloignés de leur village, soit entre 800 Fcfa et 1 000 Fcfa pour un aller/retour.

Cet accroissement des charges familiales arrive au moment où les moyens d'existence des éleveurs se sont réduits. Ne connaissant pas d'autres métiers, la plupart sont désemparés et attendent patiemment le retour au calme le long des routes afin de reprendre leurs activités. Face à tous ces nouveaux besoins, les jeunes commencent à diversifier leurs sources de revenus.

2.7. L'instabilité dans la scolarisation des enfants mbororo

Déjà confronté à l'absentéisme des enfants lorsqu'ils sont obligés de suivre le troupeau en cas d'indisponibilité du berger, les enseignants de l'école publique de Ndiam Baba ont débuté les cours avec très peu d'élèves. Certains de ces enfants sont partis avec leurs parents au Nigeria. Parmi ceux qui sont à Sanguéré Paul et Bocklé, la plus de 60% ont décidé tout simplement de rester à la maison malgré la sensibilisation du directeur de l'école. Deux familles ont inscrit leurs enfants à l'école publique de Sanguéré Paul. Pour éviter que l'école à cycle complet construite dans le village de Ndiam Baba ne ferme les portes, le *jawro* vient presque tous les jours inciter les déplacés à regagner le village et les enfants à retourner à l'école. Les éleveurs tiennent absolument à ce que leurs enfants aillent à l'école parce qu'ils sont convaincus que c'est là leur porte de sortie et de survie. Selon les propos du *Jawro* de Ndiam Baba, « nos enfants ne doivent plus subir ce que nous vivons aujourd'hui. Si nous sommes exclus et brimés, c'est parce que nous n'avons personne « haut placé » dans les instances de décisions. Nous voulons que demain,

nos enfants deviennent aussi des préfets, des commandants pour nous défendre et se défendre ».

3. Impuissance des Mbororo et passivité de l'administration camerounaise face à cette insécurité

Face aux coupeurs de route, les éleveurs n'arrivent pas à mettre en œuvre des actions collectives comme c'est le cas au Nigeria. Au Nord du Cameroun, une Association pour la promotion et le développement socio-économique des clans mbororo (*Hoore Pulaaku*) a été créée en juillet 1998. À ce jour, cette association qui sert d'interface entre les institutions de la République et la communauté mbororo a réussi à sédentariser plusieurs dizaines de familles. À l'annonce des exactions commises début 2007 contre les éleveurs, les responsables de cette association ont tout de suite entrepris des démarches pour saisir les autorités locales. Ils ont multiplié les visites sur le terrain pour s'enquérir de la situation, mais aussi afin d'assister d'abord leurs frères victimes et contribuer à dissiper la psychose qui gagnait les esprits. Cependant, l'Association ne dispose visiblement pas de moyens concrets pour arrêter ce phénomène à l'image de ce qui se passe au Nigeria voisin.

Après ces vagues successives des prises d'otage, les visites effectuées par les autorités administratives dans les villages touchés, et une réunion avec le préfet de la Bénoué n'ont pas débouché sur des actions concrètes. Les éleveurs sont restés plusieurs mois loin de leur village tandis que leurs animaux étaient au Nigeria et au Tchad. La situation est d'autant plus compliquée que ces dernières années, les « coupeurs de route » se sont dotés de moyens de communication sophistiqués (téléphones satellitaires...) qui leur permettent de se renseigner où qu'ils soient, en s'appuyant sur un réseau de complicité dans les villes et les villages. La sélection des cibles et le fait que les « coupeurs de route » soient toujours partis au moment où arrivent les forces de l'ordre témoignent de cette complicité (Ankogui-Mpoko, 2010).

Les éleveurs n'ont pas pu convaincre l'administration de leur permettre de se munir en permanence d'armes de fabrication artisanale. Cette dernière avait en effet ordonné le retrait de ces armes en arguant que la sécurité des personnes et des biens est du ressort de l'État. Or, les forces de l'ordre chargées d'éradiquer ce phénomène ne disposent visiblement pas de moyens suffisants face à ces groupes apparemment bien armés. Raison pour laquelle les preneurs d'otage opèrent non loin des villes en toute impunité et reçoivent même, fréquemment des

ravitaillements en vivre selon les otages libérés. Il n'y a donc pas de volonté de l'ensemble de la population de faire face aux problèmes d'insécurité. En fait les non éleveurs et les autorités restent passifs voire complices. D'après les éleveurs, cela est peut être pour eux une stratégie inavouée pour les évincer de la zone. Pour le moment, il est difficile de prévoir la fin de cette période d'insécurité et le retour à la situation antérieure. La durabilité des systèmes agro-pastoraux basés sur la transhumance d'une grande partie du troupeau reste fonction du retour à l'ordre public. Il est encore trop tôt pour affirmer que le déplacement du lieu de résidence des éleveurs est irréversible. Dans le cas d'un retour à la situation antérieure aux prises d'otages, de nombreux éleveurs ont affirmé qu'ils retourneraient dans leur territoire d'attache.

L'éradication des diverses formes d'insécurité relève d'un traitement spécifique à chaque situation et l'État demeure l'acteur principal pouvant résoudre ces crises. Mais face aux difficultés qu'il rencontre (manque de moyens humains et financiers, perte de confiance entre l'État et les citoyens) on peut s'interroger sur la capacité de la Société civile à participer à la résolution des problèmes d'insécurité (Kossoumna Liba'a et al., 2010). La zone septentrionale du Cameroun s'est dotée ces vingt dernières années d'associations de développement local au niveau de certains arrondissements ou communes, très actives dans le domaine de l'éducation de base et de la santé. Des organisations paysannes ont vu le jour pour asseoir une profession agricole en mesure de développer des services à ces membres. Progressivement ces organisations prennent leur place dans les débats sur le développement économique régional. Ces membres de la société civile se sont peu mobilisés sur la question de la violence et des insécurités faute de savoir-faire. Localement et suite aux exactions contre les Mbororo, des associations d'éleveurs se sont créés d'elles-mêmes afin de contrôler les déplacements des personnes et des troupeaux issus de leur communauté.

De même, les éleveurs sont appelés à inventer de nouvelles formes d'organisation sociale et professionnelle afin d'avoir la capacité de défendre leurs intérêts et de se protéger. Pour le moment, les éleveurs sont considérés comme des « acteurs faibles » dans la mesure où ils disposent de peu d'atouts dans les négociations. En s'impliquant fortement dans la vie politique locale, les éleveurs mbororo pourraient ainsi participer à la mise en œuvre des choix législatifs, réglementaires et dans les politiques de sécurité nationale et sous-régionale et mieux revendiquer leurs droits.

Conclusion

Malgré les efforts des pouvoirs traditionnels et du gouvernement, le phénomène de coupeurs de route est né et prospère avec les insécurités transfrontalières dans le nord du Cameroun. Guet-apens sur la chaussée et kidnappings d'enfants d'éleveurs sont devenus un mal endémique, appelé *zargina*. Génératrice de revenus, cette industrie du crime intègre l'économie réelle et passe par d'autres acteurs selon une logique entrepreneuriale au service d'activités de commerce et de transport. Le phénomène s'est fortement focalisé sur les communautés d'éleveurs mbororo qui apparaissent à la fois victimes et acteurs de ces pillages (Seignobos, 2011). Les prises d'otages récentes en milieu rural affectent la volonté des éleveurs de se fixer avec leurs animaux et donc, de faire évoluer leurs systèmes d'élevage et leur mode de vie. Dans les deux villages d'étude, elles ont amené la plupart des familles d'éleveurs mbororo à se réfugier dans les gros villages d'agriculteurs proches situés sur la route goudronnée. Ils y ont été bien accueillis par les agriculteurs, témoignant d'une solidarité intercommunautaire qui devrait faciliter leur maintien dans la région. Ces déplacements les dépossèdent de leurs moyens d'existence, les paupérisent, fragilisent leur organisation sociale, et remettent en cause le processus de leur sédentarisation et de leur intégration dans l'économie de marché.

Ce climat d'insécurité affecte les performances avec la destruction de l'économie pastorale et pillage des brousses et donc la durabilité des systèmes agro-pastoraux basés sur la transhumance d'une grande partie du troupeau des Mbororo. Comme en RCA, les kidnappings d'enfants ont conduit à une décapitalisation accélérée du cheptel mbororo de la Bénoué jusqu'à ce que le troupeau ne soit plus viable car une famille a pu se trouver sous le coup de plusieurs rançons successives. Cette période confuse a entraîné une forme de démission des éleveurs, qui n'assurent plus le suivi sanitaire du cheptel restant comme le note Seignobos (2011). La relative passivité des autorités locales face à ce phénomène amène les éleveurs mbororo à s'organiser au sein de leur communauté pour se défendre. Ils prennent aussi conscience de la nécessité de s'intégrer davantage au sein des autres communautés et d'être plus présents dans les instances administratives comme les conseils communaux, l'administration publique et les forces de maintien de l'ordre. Ainsi ils pourront mieux défendre leurs intérêts en termes d'affectation et de gestion des espaces pastoraux et de mobilité du bétail.

Enfin, ce déplacement du lieu de résidence des éleveurs et les changements dans la conduite de leur élevage affecteront durablement le mode de vie de ces éleveurs. Mais il semble qu'ils ne sont pas irréversibles, car de nombreux éleveurs ont affirmé qu'ils retourneraient dans leur territoire dans le cas d'un retour à une situation plus sûre sans prises d'otages.

Les travaux de Seignobos (2011) montrent également que les éleveurs Mbororo ont doublement fait les frais des insécurités, comme victimes mais pas seulement. Alors qu'ils savaient ce qui se passait en RCA depuis le début des années 1990, ils pensaient être protégés au Cameroun, par un État de droit. Lorsqu'ils ont subi les premiers harassements de la part des *zargina*, ils se sont sentis pris au piège, ce qui explique leurs fuites désordonnées dans lesquelles ils ont achevé de perdre leurs troupeaux. Mais ils ont aussi été des victimes en tant que prédateurs en se montrant incapables de recycler et d'investir « argent sale » dans des activités auxquelles ils n'ont pas – ou si peu – accès. Ces événements sont alors interprétés par les communautés mbororo comme à verser dans leur histoire victimaire sans fin.

Bibliographie

- Ankogui-Mpoko, Guy-Florent, Passingring, Kadeu, Ganota Boniface, Kadekoy-Tigague Daniel, 2010 « Insécurité, mobilité et migration des éleveurs dans les savanes d'Afrique centrale », In Seiny-Boukar, Lamine, Boumard, Philippe, (éds), Actes du colloque *Savanes africaines en développement : innover pour durer*, 20-23 avril 2009, Garoua, Cameroun, PRASAC, Ndjamena, Tchad, CIRAD, Montpellier, France, cédérom.
- Arditi, Claude, 2002, *Les acteurs de la commercialisation du cheptel bovin en RCA*, Paris, FNEC/Ministère des Affaires étrangères, 117 p.
- Boutrais, Jean, 1990, Les savanes humides dernier refuge pastoral : l'exemple des Wodaabé, Mbororo de Centrafrique, *Genève Afrique* 28 (1), p. 65-90.
- Dairou, Djallo, 2007, « Rapport sur l'ampleur et les conséquences des difficultés liées à l'insécurité que vivent les éleveurs dans la province du Nord du Cameroun », Ministère de l'Élevage, des Pêches et des Industries Animales, Délégation Provinciale pour le Nord, Garoua, 20 p.
- Kossoumna Liba'a, Natali, 2008, *De la mobilité à la sédentarisation : gestion des ressources naturelles et des territoires par les éleveurs Mbororo au Nord du Cameroun*, Thèse de Doctorat en géographie, Université Paul-Valéry Montpellier III, 329 p.
- Kossoumna Liba'a, Natali, 2014, *Les territoires de mobilité pastorale : quelle mobilité pastorale dans un contexte de pression sur les territoires ruraux en zone*

- soudano-sahélienne du Nord-Cameroun*, Habilitation à Diriger des Recherches, Université Paul Valéry Montpellier 3, vol. 1, 233 p.
- Kossoumna Liba'a, Natali, Dugué Patrick et Torquebiau Emmanuel, 2010 « Sédentarisation des éleveurs mbororo et évolution de leurs au Nord Cameroun », *Cahiers Agriculture*, Vol. 19, N°1, Janvier-Février.
- Kossoumna Liba'a, Natali, Dugué, Patrick et Torquebiau, Emmanuel, 2011, « L'élevage Mbororo sédentarisé au Nord du Cameroun : entre adaptation et impuissance face aux insécurités », *Cahiers de Géographie du Québec*, Vol. 55, n°155, septembre 2011, Département de géographie, Université Laval, Québec, G1K 7P4, p. 175-195.
- Saïbou, Issa, 2006, « La prise d'otages aux confins du Cameroun, de la Centrafrique et du Tchad une : nouvelle modalité du banditisme transfrontalier », *Polis/R.C.S.P./C.P.S.R.* Vol. 13, Numéros 1-2, p. 119-146.
- Seignobos, Christian et Tourneux Henry, 2002, *Le Nord-Cameroun à travers ses mots. Dictionnaire des termes anciens et modernes*, Paris, Karthala, 332 p.
- Seignobos, Christian et Weber, Jacques, 2002, « Éléments d'une stratégie de développement rural pour le Grand Nord du Cameroun », vol. 1, Rapport principal, CIRAD Montpellier, 56 p.
- Seignobos, Christian, 2011, « Le phénomène *zargina* dans le nord du Cameroun. Coupeurs de route et prises d'otages, la crise des sociétés pastorales mbororo », *Afrique contemporaine 3/2011*, (n° 239), p. 35-59.
- Wassouo, Henri, 2003, « Les coupeurs de route du Nord Cameroun », *Cahiers d'animation 2003*, Coordination de la Commission Diocésaine Justice et Paix de Garoua, 24 p.

L’histoire des Dazagara du Tchad à travers les sources orales, de l’antiquité à nos jours.

Ahmed Mahamadi Souleymane, ENS de N’Djamena

Résumé : Dans la réécriture de l’histoire des groupes ethniques en Afrique, le rôle de la tradition orale reste incontournable. L’idée principale développée dans ce texte est la présentation de l’histoire panoramique du peuple Dazagara du Tchad à travers la tradition orale. Les interviews passées auprès des informateurs montrent que certains aspects de l’histoire de ces peuples n’ont pas été explicités. Les investigations menées démontrent qu’il s’agit d’un peuple de tradition migratoire très ancienne. La question principale de la recherche qui se dégage est celle de savoir comment faire harmoniser les datations chronologiques livrées par les traditions orales avec celles des sources écrites pour une histoire complète du peuple Dazagara. Cependant, l’étude s’organise autour de trois points principaux : origine des Dazagara (Karra), l’histoire des migrations de ces peuples et leur relation avec les voisins.

Mots-clés : Dazagara, Tchad, tradition orale et migration.

Abstract : In order to write a comprehensive history of different ethnic groups in Africa, the role of oral tradition can be hardly be underestimated. The main issue in this paper therefore; is to give a panoramic view of the history of the Dazagara (Karra) in Chad by the use of oral tradition. The information gathered from informants show that some important aspects of the people’s culture are yet to be documented. In addition; our investigation indicated that the people have had a long history of migration over the years. The main question which seeks an answer in this paper is: how can we reconcile or harmonise the chronological data provided by written sources with those provided by oral tradition in order to paint a comprehensive picture of the Dazagara society? As such, this paper concentrates on three main points that would help us resolve this difficulty thus: tracing the origins of the Dazagara, their migratory history and the nature of the relations between them and their neighbours.

Key words: Dazagara, Chad, oral tradition, migration.

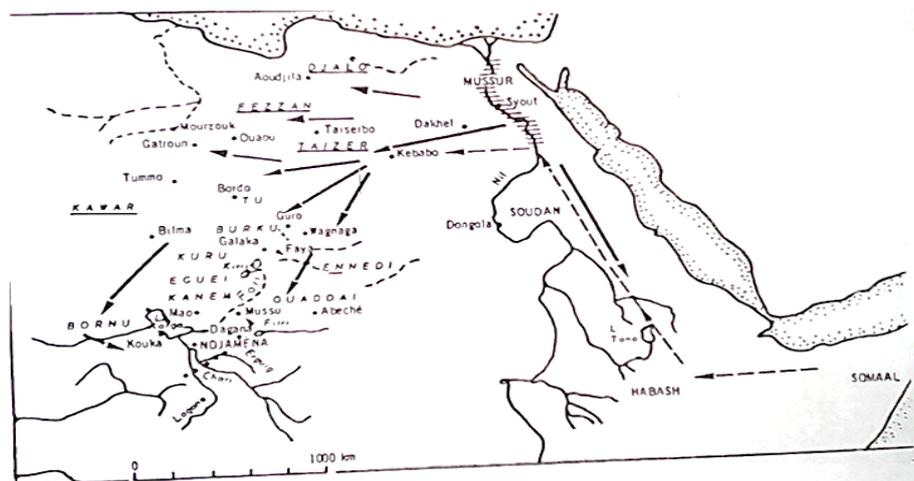
Introduction

Ecrire l’histoire du peuple *Dazagara*¹ au moyen des sources historiques orales constitue l’objet de cette étude. Nous ne sommes pas devant le domaine de l’impossible, même si des précautions d’usage

¹ Pour des questions d’ordre anthroponymique, bien vouloir vous référer à notre étude intitulée « L’onomastique des *Dazagara* du Tchad », in *Kaliao*, Volume 7, n°13, décembre 2014, pp.209-220.

s'imposent au niveau méthodologique². Comme l'indique la carte de migrations ci-jointe, l'accent est particulièrement mis sur l'histoire orale du peuple *Dazagara*.

Mouvements des migrations Dazagara, selon la tradition orale



- KAWAR** : Oasis → Itinéraire, selon une tradition recueillie par H. CARBOU
- KANEM** : Région habitée ou fréquentée par les Dazagara (Tubu) → Itinéraire selon NOUR HASSAN
-  : Muszur (Egypte), point de dispersion → Itinéraire selon TAAR WELEDMI

En effet, la valeur historique des traditions orales n'a pas besoin de longues démonstrations. Mais il se pose un problème d'un autre genre : y a-t-il une ligne de démarcation entre l'oral et l'écrit ? Autrement dit, où finit l'oralité et où commence l'écriture ? Tout porte à croire que les sources écrites historiques - mais aussi littéraires - tirent leur origine de l'oralité, comme le témoignent les épopées de *Gilgamesh* (cinq millénaires avant notre ère), *Illiade* et *Odyssée* (trois millénaires avant notre ère), celle de *Soundiata Keita*, etc. Mais cela n'a pas empêché que celles-ci servent de documents écrits historiques. C'est dans ce cadre que

² Vansina Jean a publié en 1961 un travail très remarquable intitulé : *De la tradition orale : essai de méthode*. Tervuren : mémoire du musée royal d'Afrique Centrale. (Coll. « Sciences humaines »).179 p.).

nous comptons faire usage des documents oraux recueillis auprès des *Dazagara*³. Une enquête conséquente a été effectuée dans le *Fori* (c'est-à-dire le Bahr al-ghazal tchadien)⁴ et au Niger, en 1991. Nous en avons constitué une documentation orale (enregistrée), mais aussi écrite digne d'intérêt dans la reconstitution de l'histoire des *Dazagara*.

Cependant, nous sommes confrontés à un problème d'usage et d'abandon des premières sources écrites. En ce XXI^{ème} siècle, certains chercheurs travaillant au sein du CELTO par exemple, en négligeant ces sources, dénie à la nation *Dazagara* toute histoire. Pourtant, bon de nombreux écrits en font largement échos et pas des moindres à travers certaines publications. Ce constat nous renvoie à un certain nombre de manuels d'histoire⁵. Par rapport à cet état d'esprit, nous nous sommes mis à sonder les historiens locaux. Sur cette base, nous avons constitué un échantillon qui sert de tremplin à la question principale : la nation *Dazagara*, à l'instar de toutes les autres, a forcément une histoire, mais quelle est-elle ?

La réponse à la question posée peut provenir des deux sources historiques : l'oral, l'écrit ou des deux, à la fois. Mais, notre dévolu porte sur les sources orales, pour une meilleure comparaison avec ce que rapportent les documents écrits sur le même sujet. Le constat est que les peuples et les nations oublient difficilement leurs racines lointaines ou proches. C'est pourquoi, il nous paraît fort intéressant de scruter, à l'aide de notre échantillon, l'histoire des origines de la nation *Dazagara* (ou *Karra*), mais aussi celle de son peuplement. Ensuite, une attention particulière accordée aux rapports des *Dazagara* au monde qui les entoure.

³ Dans la masse d'informations recueillies, notre choix s'est fixé sur les textes oraux de 1986 : la plupart de ces données ont été obtenues lors des foires aux bestiaux dans la ville de *Moussoro*. Elles ont lieu chaque jeudi et vendredi de chaque semaine. Les gens viennent de tous les recoins et de très loin. Nous avons abordé les plus avisés d'entre eux.

⁴ Nous espérons publier les résultats de ce travail de terrain dans un avenir proche.

⁵ Nos propos font allusions à l'entretien que moi et un condiscipline avons eu avec un groupe de chercheurs français au CELTO à Paris. Pour ce qui est des manuels, il s'agit de la toute dernière édition du remarquable *Dictionnaire d'histoire universelle* de M. Mourre : les articles sur le Kanem-Bornou (i.e. Kanem Bornou ont été révisés de fond en comble (cf. l'édition de 2004. Les fondateurs de l'empire Kanem, c'est-à-dire les *Dazagara* (alias « Têda ») n'apparaissent nulle part, contrairement aux précédentes éditions.

1. Les Karra : leurs origines

Les Dazagara constituent, non seulement une « Ethnie » - comme on le dit de façon générique et péjorative - mais une véritable nation⁶. Sur un fond ancestral et culturel commun - en tout cas largement admis comme tel - les filles et les fils de Kerrê ont dû traverser le double phénomène, à la fois, d'ethnolyse et d'ethnogenèse. Car certaines couches de familles s'octroient des racines « berbères », foriennes (les originaires de Darfour) ou encore elles se disent provenir de l'ancien royaume du Dongola. Et pourtant elles s'acceptent pleinement aujourd'hui, à la fois comme *Dazagara* (c'est-à-dire, « locuteurs du *Dazaga* ») et *Karra* (c'est-à-dire « les filles et les fils de *Kerrê* »).

Contrairement à un système tribal et conservateur à l'instar de celui des Arabes, les *Karra* semblent très fluides et relativement intégrateurs ; ils sont plutôt très sensibles et très attentifs aux questions liées à la moralité et à l'éducation de celles et de ceux qu'ils ont en face. Ce trait anthropologique et sociologique *Dazagara* est très connu, surtout par leurs voisins d'origine arabe. Ces derniers surnomment souvent la société *Dazagara* « le ventre de l'éléphant » : on connaît des *Dazagara* d'origine arabe, qui parlent très rarement-ou pas du tout – leur langue d'origine. En tout cas, des exemples similaires sont légion dans la société *Dazagara* qui renferme en son sein des représentants originaires d'autres nationalités. Et leur intégration est totale : le surnom arabe « *boutoun fil* » (« le ventre de l'éléphant ») sied parfaitement à la communauté *Karra*. Contrairement à certains peuples voisins, le *Dazagarê* accueille, intègre facilement l'étranger et le prend totalement en charge.

Au bout du compte, ces caractéristiques *Dazagara* relèvent de la critique historique. Elles ne doivent pas être perdues de vue par celles ou ceux qui entreprennent des recherches historiques sur cette communauté. Néanmoins, l'histoire dont il est question ici est celle des *Dazagara* et/ou *Karra* dans leur ensemble.

1.1. Les migrations Karra selon les sources orales

Il ressort de nos enquêtes orales qu'il s'agit surtout d'une histoire des migrations et de peuplement *Dazagara*. A l'analyse de ces récits oraux, les *Dazagara* proviendraient du Nord (*Yala*), du Nord-est (*ma-yala*) voire

⁶ Le Robert "mini" définit le concept de "nation" en tant que « groupe humain caractérisé par la conscience de son unité » ou encore comme une « communauté politique établie sur un territoire ».

de l'Est (mā). Néanmoins, les historiens locaux⁷ interrogés par nos soins, avaient une parfaite connaissance de l'espace géographique qu'ils décrivaient. La description des différentes étapes migratoires est assez lisible, même s'il manque les données chronologiques si chères à l'écriture de l'histoire.

1.1.1 Moussour (l'Égypte)

Il s'agit des textes oraux, encore une fois très laconiques et incomplets. Ils constituent des réminiscences d'un passé certainement lointain. Ainsi s'exprimait Al-hadj Korom Okorami⁸ en évoquant l'origine des *Karra*.

« *Owelli [Karra] guinna nī-ndou Mussur⁹. Moussour di yerchindou ni KiRī zoutou.* »

« Avant les [Karra] vivaient tous à *Moussour*. Mais ils abandonnèrent *Moussour* pour partir s'établir à *KiRī*. »

Que retenir de ce document oral ? D'abord, il brille par sa concision synthétique : quelles sont les différentes étapes du parcours, à quelle date l'évènement a eu lieu et pourquoi ? Était-ce un mouvement d'ensemble, par groupes ou des déplacements individualisés ? On peut multiplier encore les questions, mais on a peu de réponses : nous sommes face à une vérité historique toute relative. Toutefois, la migration a dû concerner un grand nombre de *Dazagara*.

Les causes de l'abandon de l'Égypte (*Moussour*) sont du domaine de la supputation. De façon générale, elles peuvent être multiples : l'insécurité alimentaire, climatique, les guerres, la désertification et la destruction du couvert végétal. L'on se rappelle que le système pharaonique était un grand demandeur de bois pour la construction des bateaux de mer. C'est un contexte qui appauvrit les sols arables. Les quelques hypothèses avancées ici sont proches de la réalité. Les sociétés préindustrielles sont normalement très attachées à leurs us et coutumes, à leur terroir. Elles sont souvent enclines aux changements lents, sinon à l'immobilisme. D'ailleurs, les *Karra* n'étaient pas les seuls à connaître ces genres de migration : la longue histoire de l'aventure humaine en

⁷ La majorité d'entre eux sont décédés : ils étaient déjà (en 1986) en âge avancé.

⁸ Entretien du 26. 8. 1986.

⁹ Les *Karra* ont deux appellations pour désigner l'Égypte : *Kimê* (nom authentiquement *Dazagara* et *Mussur* (cf. *Misra* et *Misraim*). L'historien interviewé disait détenir cette tradition de son grand-père le nommé *Māl-Hamār ob-Dowimi*.

témoigne. Seulement une telle investigation permet de connaître d'où vient telle ou telle société humaine, l'histoire de ses mouvements migratoires.

Dans le même esprit, nous avons deux témoignages recueillis- l'un au Tibesti et le second au Bahar al-Ghazal tchadien – qui concernent une des multiples branches *Dazagara*, en l'occurrence celle des *Yri*. Le premier témoignage date de 1978 et émane d'un *Térrê-Tou* (un «*Tibestien du Tibesti*»), issu de la famille des *Yri*¹⁰ et le deuxième témoignage est fourni par Muhammad Shetê Kêrrêmi (E.O. n°81, 7/9/1986, cah. n°2 p.113) dans la ville de *Moussoro*. Plus de mille kilomètres séparent ces deux informateurs, cependant leurs récits concordent à quelques nuances près. Pour une comparaison utile, il est intéressant de présenter ici les deux récits oraux :

Zouar, E.O. n°1, 1978 : (Tou (ou Tibesti).

" *Yrâ nî ndou Mussur. MRa dimri gona-ra bîd ni dji gourouk... Yégué kâ V Karrâ do mRa mundu. Tê innî goussou ? Kêi kîrdou dourko kiaRâ mundur guênde. "*

« Les *Yrî* sont originaires de Mussur (Egypte). Ils étaient quelques frères à quitter le pays (Mussur) pour l'Ouest. Ils avaient pour montures des dromadaires. Parmi les *Karra* ls [les *Yrî*] constituent la famille la plus nombreuse... Savez-vous pourquoi ?... sur leurs lieux de séjour, ils avaient contracté des mariages innombrables ».

Comme l'indique le texte, nous pouvons rencontrer aujourd'hui des membres de la famille *Yrî* un peu partout dans la sous-région : au Niger, au Nigeria (les *Koyam*, par exemple), en Libye (*Tezerbu, KufRa*, etc.), au Tchad (ils sont disséminés un peu partout sur le territoire) et au Soudan. Le défunt Moussa Dora Sélémi qui fut le représentant de tous les *Karra* pendant plus de trente ans dans la localité de Dagana (au Chari Baguirmi), confirmait¹¹ :

" *Karra guinna'rYri mundu*¹²

« Parmi les *Karra*, les *Yrî* sont les plus nombreux »

A propos des *Yrî*, toujours, le second historien local du Bahr el-Ghazal, en l'occurrence Muhammad Shetê Kêrrêmi (E.O. n° 81 du 07-

¹⁰ A l'époque, nous n'avions pas encore le statut de chercheur ; ce qui a éveillé notre curiosité c'était « le signe » ou la « marque de famille » observé sur le coup d'une jeune dromadaire croisée à l'entrée Nord du Tibesti : nous entrions de la Libye ; cette marque s'appelle "dridrin" (=« pouvoir soit digne ») et s'écrit comme suit II.

¹¹ E.O. du 3 au 6 août 1986, Massakori (ou Dagana) cah.1, p.54.

¹² Le « u » se prononce comme le « ou » français.

9.86) apporte davantage de précisions quant au nombre des frères *Yrī*, au départ de Moussour (l’Égypte) :

« *Yrī mRa hōlour nī ndou Mussur. Mussur di dēnga amma dissī yerchindou. Dissī guinna kui gone trone didī, KiRī kird* ».

« Les *Yrī* étaient originaires de Mussur. Ils étaient six frères lorsqu’ils devaient quitter Mussur. Les six frères n’avaient pour toute monture, qu’un dromadaire à l’aide duquel ils immigrèrent dans la région de *KiRī* ».

Après analyse, nous notons chez Muhammad Shetê Kêrrêmi¹³ des détails non moins intéressants.

Il est précisé que le nombre des frères *Yrī* était six, ces derniers avaient pour monture, non pas « *des dromadaires* », mais un seul et unique dromadaire. On peut imaginer que leur voyage n’a pas été facile, eu égard à la longue distance qui sépare la vallée égyptienne du Nil de l’ancien lac de *KiRi* dans la dépression de Djourab¹⁴. Leur arrivée dans cette dernière région ne devait pas être immédiate : elle serait progressive sinon très lente.

En tout cas, les fils de *Yrin* étaient pas les seuls à tenter cette pérégrination. D’après d’autre témoignage, elle concerne l’ensemble de la nation *Dazagara* ou *Karra*. Mais les *Karra* auraient toujours laissé une partie d’entre eux sur leur lieu respectif de séjour. Ainsi, Ali Saleh¹⁵ qui a vécu en Égypte, a rencontré les *Fodoché* sur les rives du Nil. Le nom « *Fodoché* » signifie « les riverains du Nil » et il est très proche du mot *dazaga* « *Foroutchi* » c’est-à-dire « riverain ». Malgré l’usure du temps, le parler de ces mêmes « riverains » nilotiques serait demeuré identique, sinon, très proche du *dazaga*.

Hormis ces témoins, d’autres encore poussent plus loin la région d’origine du peuple *Karra* : *Somāl (Somalie) et Habash (l’Abyssinie)*.

1.1.2. *Somāl.*

Chez al-Hadj Tahar Weledmi¹⁶ du village d’ob-Harrānga, les *Karra* seraient venus plutôt de *Somāl* (c’est-à-dire de la Somalie). Ils auraient emprunté un couloir entre Moussour (l’Égypte) et le Soudan actuel avant d’accéder au lac *KiRī*. Par ailleurs, cet historien local évoque une « piste

¹³ En « *dazaga*, pour dire « fils de », on écrit « *i* » ou « *mi* » Mahamadmi, Mahamadi, c’est-à-dire fils de Mohamad » de même pour Kerrê : Kerremi : « fils de Kerrê ».

¹⁴ Le lac *KiRī* se situe au sud-ouest de la ville de Faya(Tchad).

¹⁵ Enseignant retraité vivant à N’Djaména.

¹⁶ E.O, 25 août 1986, texte n°31, cah.1, p. 88.

qui mène à la jonction de toutes les frontières...». Ainsi semble-t-il assez précis dans sa description de l'itinéraire tracé. Nous identifions la « piste » dont il est ici question au « *darb-arbéine* » des auteurs arabes des temps anciens. Pour que le lecteur ait une claire idée de ce témoignage nous citons le texte oral transcrit par nos soins.

"Julli somāl-li tā Rayertin ni Soudan yè Mussur yè koui roukour zouloun ā kélingā guinna tchap-tchinga'r roukour. Tird ni KiRī ra fāndi'r."

« A l'origine, nous [les Karra] venions de Somāl¹⁷, en passant d'entre le Soudan et le Moussour¹⁷. Nous avons suivi la piste qui même à la jonction de toute les frontières. Nous avons atteint ainsi la région de KiRī ».

Compte-tenu de la distance relativement grande entre la Somalie (*le bilādal-Bount* des anciens auteurs arabes) et le Lac *KiRi*, les « migrants » *Dazagara* ont certainement observé des moments de pause. Celle-ci devrait connaître des durées variables, selon la nature des environnements naturel et humain.

Cependant, nous disposons d'une autre hypothèse sur l'origine *Karra* ; elle nous est fournie par le défunt *Chérif Brahim Anguirmi* dont le village était *Dangalaba* au *Fori* (le Bahr al-Ghazal tchadien). Il soutenait que l'origine de *Karra* serait plutôt le *Habash* c'est-à-dire *l'Abyssinie*¹⁸. Il convient de souligner que le *Somāl* et le *Habash* se partagent aujourd'hui les mêmes frontières, à l'instar *d'Axum* et du *Pount* (Opone pour les Pharaons) vers le IV^e siècle après J.-C. Ces frontières sont contestées par les différents gouvernements Somaliens. Ceux-ci réclament le territoire d'Ogaden peuplé par la communauté des *Garra*. Or les *Garra*¹⁹ vivent à cheval sur les territoires respectifs de Somalie-Ethiopie-Kenya.

Il est souhaitable de révéler encore une fois, la version de Chérif Brahim Anguirmi sur l'origine éthiopienne des *Karra* :

¹⁷ Dans la toponymie dazaga, Somāl correspond à « Somalie, Moussour à Egypte et Habash à Abyssinie, c'est-à-dire l'Ethiopie actuelle. Car, il n'est pas concevable que le déplacement de l'ensemble ou d'une partie des Karra ait pu se réaliser d'un trait.

¹⁸ Nous rappelons, au passage, que le territoire abyssin correspond à l'actuel Etat éthiopien.

¹⁹ Si l'on n'y prend pas garde, on peut se laisser séduire par le rapport analogique entre les deux anthroponymes Karra et Garra.

"Joul ndrū hōlou'nga Habash. Habashi'r yer chindou KiRī tourte"²⁰.

« Nos ancêtres [les Karra] étaient originaire de Habash. Ils avaient quitté Habash pour partir s'installer dans la région de KiRī. »

Nous avons pratiquement fait le tour des hypothèses d'histoire d'origine de la nation *Karra*. Au constat, nos historiens locaux ont ratissé vraiment large. Car, si l'Égypte pharaonique se trouve située à deux pas du pays *Karra* de *Zala*, la Somalie ou l'Abyssinie sont situées à des milliers de kilomètres du lac *KiRī*, aujourd'hui situé dans l'état tchadien. Mais pour mieux apprécier la valeur historique de ces documents oraux, il semble plus pertinent de réfléchir sur l'histoire des origines à travers la longue durée.

Avant de connaître ces diverses et longues pérégrinations, la nation *Karra* doit avoir une origine précise. Le début du commencement doit être cherché – nous en avons une très forte présomption – entre le *Zala*²¹ et les oasis égyptiennes (de *Siwa*, *Dakla*, *Kharidja*, etc.) voire l'Égypte pharaonique elle-même. Car, les lapis – lazulis, largement utilisés dans la joaillerie égyptienne, ne se trouvent nulle part ailleurs dans la région que dans le fief *Karra* de *Mātan* – *Sarra* (au *Tezerbou*). En outre, nous savons que – non seulement les égyptiens mais aussi leurs pharaons fréquentaient la chaîne montagneuse du *Tou* (ou *Tibesti*) depuis longtemps²² (« 3100 avant J-C. »). Aujourd'hui, comme hier, les principaux « guides » du Sahara oriental sont constitués des *Dazagara*. Ces derniers ont une parfaite maîtrise de l'espace géographique du Sahara libyo-égyptien. Les *Dazagara* arrivent à s'orienter dans l'immensité du Sahara grâce à la nature et à l'odeur du sol. Cette profonde familiarité avec le Sahara démontre encore une fois que les *Dazagara* demeurent les autochtones authentiques de cette même région.

²⁰ On note que le lac *KiRī* revient souvent dans la bouche de nos témoins : on peut valablement admettre que la région de ce lac a constitué des zones d'attraction pour les filles et les fils de *Kerré* à cause de son environnement clément et accueillant.

²¹ Pour les familiers des travaux de l'éminent archéologue britannique, *Arkel*, ce que nous apportons ici a tout son sens. Nous y reviendrons. En tout cas, cela nous éloigne des auteurs des *lazzis*.

²² Pour le moment, nous rappelons l'énigme du site archéologique *Abou-Ballas* (« le père des jarres ») situé à l'Est du massif montagneux de *Jebel Kébir*. Nous sommes au cœur du désert occidental égyptien. Afin de lever l'énigme de ces lieux, la mission archéologique égypto – britannique (1920) a eu recours aux services d'un « *Toubou* » de *Koufra*, nommé *Ibrahim*.

Ils ne doivent pas être considérés comme de simples « guides » pour touristes.

Les quelques illustrations présentées ici montrent l'ancienneté du peuplement *Dazagara* ou *Karra* dans les zones respectives : Egypte, Libye, Tchad, etc. on a *Mussur* et *Kimê* pour désigner l'Egypte et *Zalapor* la Libye, en *Dazaga*. Le fait que les *Dazagara* ont des toponymes locaux pour tous ces pays et ces régions constitue une démonstration concrète de leur ancienneté.

2. L'histoire du peuplement Dazagara : de l'ancien temps à l'époque contemporaine.

Le monde humain est globalement mû et régulé par un besoin de mieux être, de sécurité à tous les niveaux (alimentaire, contre les maladies, les menaces, etc.) ; l'homme recherche l'équilibre de façon générale. L'ancien monde des sociétés – tout comme le monde moderne – est tiraillé entre la réalité cruelle de la vie et l'utopie. Cette quête d'un bonheur qu'on peut atteindre – ou peut-être, qu'on ne peut jamais atteindre²³ – constitue la source de l'histoire des migrations et des peuplements. Il nous semble que la nation *Karra* ne peut pas être exclue de cette logique. A travers l'histoire de l'humanité, les phénomènes migratoires sont récurrents. Ils se déroulent de manière violente – nous avons en mémoire les invasions doriennes qui se produisent au XIII^e siècle avant J-C., mais aussi la migration immédiate du Moyen-Orient, très proche de nous – et parfois pacifique, rarement.

C'est pourquoi, il importe de catégoriser les phénomènes migratoires. La migration à grande échelle peut-être causée par l'avènement des catastrophes majeures (famines, guerres, inondations, tremblements de terre, etc.) les déplacements ordonnés pour la recherche des meilleures terres (d'où le bien-fondé des transhumances saisonnières qui continuent d'exister jusqu'à nos jours).

Selon des témoins, ce sont surtout les besoins économiques qui motivent les changements définitifs ou temporaires des régions habituellement habitées par les *Dazagara*. Ces derniers ont navigué depuis la haute antiquité entre la Lybie qu'ils appellent *Zala* et *Kimê* (c'est-à-dire l'Egypte). Ensuite, ils se sont implantés définitivement et majoritairement au *Zala*, au Tchad, au Niger, au Bornou, etc. Car, ils laissent toujours sur les zones de leur passage une partie d'entre eux.

²³ Cette tribu arabe s'illustre par son intolérance caractérisée.

2.1. Le Zala

Le nom Zala renvoie ici à la Libye ancienne. Comme indiqué plus haut c'est le premier foyer du peuplement *Dazagara*.

Depuis de longs siècles, la nation *Karra* a continuellement résisté à tous les chocs et à toutes les invasions étrangères – grecques, romaines – plus récemment celles des *Weled Souleymane*²⁴ et à celle de l'impérialisme français de nos jours. Cependant, toute la partie septentrionale du Zala est durablement entamée²⁵, puisqu'elle est cédée aux « gens de la mer » et autres Minimalibyens. Malgré leur refus de capitulation, les *Dazagara* du Zala et d'ailleurs, continuent à vivre dans des dangers permanents, particulièrement dans les circonscriptions de *Sabha* et de *KofouRa*²⁶, au cœur même du fief *Dazagara*.

D'un point de vue historique, le Zala représente la patrie des *Dazagara*. Il est le dernier royaume antique avant la fondation du *Konoum – Bahr-Nouhou*²⁷. Ce « royaume antique » est connu sous le nom de « *Mamlakat Djarma* مملكة جرمة » par les historiens arabes ou le « royaume de *Garama* » des historiens grecs. En raison de l'ancienneté de cette partie de leur histoire, de nombreux *Karra* ne s'en souviennent presque pas. Cela dépend aussi de la distance qui sépare du centre de gravité. Les *Dazagara* du *Kawar* ou du *Tou* ont bien gardé des souvenirs encore vivaces de ce passé relativement lointain.

Néanmoins, les véritables gardiens de cette mémoire historique sont les *Dazagara* qui sont restés sur place dans le pays de leurs ancêtres. Ils tiennent à y vivre au prix de leur vie : ils sont « en paix armée » avec leurs autres voisins. Notons que la cohabitation était plus ou moins pacifique jusqu'à la mort de Muammar Kadhafi. Car, celui-ci reconnaissait au moins l'antériorité des *Karra* sur le sol libyen. Sur ce point, il fut à la fois juste et honnête.

En tout cas, c'était à partir du Nord et du Nord-est que le peuple des *Dazagara* descend vers le Sud avant de fonder le *Konoum*.

²⁴ Nom donné aux autres habitants de Zala par les *Dazagara*.

²⁵ A noter l'existence de quelques noyaux durs dans le Nord-est de Zala, comme à Adjdabia où les *Dazagara* semblent être majoritaires, d'après Kelley Abdallah Djouma, natif de Wagnanga [Ounianga] et enseignant-chercheur à l'ENS de N'djaména.

²⁶ Toponyme *Dazaga* qui désigne *Koufra* comme prononcent les français.

²⁷ Le toponyme se compose de "Koï" « lieu », « région » et de "onoum", ("ánem" en kanouri) : ce qui veut dire « la région du Sud ». Car "Borno" viendrait du toponyme Bahr-Nouhou, c'est-à-dire « le lac de Noé ».

2.2. L'installation progressive des Dazagara dans le grand Konoum

Comme il a été souligné plus haut, l'arrière-pays *Dazagara* n'a jamais été, vidé, ou évacué, complètement de ses habitants. Après l'analyse des documents oraux, il ressort toujours qu'une partie au moins des ressortissants *Karra* était sur place. Le phénomène a dû se réitérer à toutes les différentes étapes. Le *Kawar*, le *Tou*, le *Bourkou* et l'Ennedi constituent une première étape dans l'installation de ce peuple. Cette lenteur de mouvement en direction d'*onoum* (sud) se fait au gré des conditions climatiques : les principaux éléments régulateurs sont l'eau et les pâturages pour cette société d'éleveurs.

Mais, quand et pourquoi cette migration *Karra* s'est-elle produite ? Il faut avouer que la réponse à la première partie de la question n'est pas un exercice facile. Cependant, nous pouvons toujours nous étayer sur quelques signes indicateurs : les permanences liées au climat et les phénomènes migratoires. Ces derniers sont eux-mêmes liés aux fluctuations climatiques des zones désertiques. Tout compte fait, le *Konoum* (« la région du sud ») doit être connu et fréquenté par les *Dazagara* de *Djerma* bien avant même sa formation comme royaume. Ainsi « la région du Sud » pouvait être considérée en tant que province de cet ancien royaume *Dazagara*, notamment *Garama* ou *Djerma*. Par conséquent, sa fréquentation semble bien antérieure au transfert du pouvoir *Karra* dans cette région « sudiste ». En tout cas, elle ne semble jamais vide, puisqu'elle devait être visitée par les légendaires *Sao*. Ces derniers étaient connus sous le nom de *Tarkaguila*, selon les *Karra*. Donc, l'ancienneté de la fréquentation de cette zone du Sud-ceux qui la fréquentent viennent forcément du Nord (*Yala en Dazaga et en Kannouri*) – ne constitue aucun doute, comme le disait *Djibo Hamani*, « il n'y a pas de Nord sans Sud. »

Pour ce qui est des causes des mouvements en direction du Sud, des réponses ont été apportées du moins, de manière partielle. Les anciens ont évoqué encore la présence de *Washila* (ou *Minimina*) comme des éléments perturbateurs et menaçants dans toute la région. Mais il convient surtout d'écouter les historiens locaux eux-mêmes, puisque c'est la meilleure façon de comprendre l'histoire. A les entendre parler, l'occupation des régions s'est faite par paliers : la région du *Tou*, ensuite

celle du lac *KiRī*, encore celle de *Bourkou*²⁸*Ouni* (c'est-à-dire l'actuelle ville de *Faya*) et de *Fada*²⁹ ; par la suite, une partie des *Karra* se déplace dans la zone de *Mourtcha*. Parallèlement, d'autres étaient venus s'installer dans le *Fori* (c'est-à-dire, le Bahr-al-Ghazal tchadien).

Les habitants du *Fori* se considèrent comme l'épine dorsale de l'ensemble des *Dazagara* ou *Karra*. Est-ce un hasard que deux au moins des sites des anciennes capitales de l'empire du *Konoum-Bahar-Nouhou* se trouvent situées près de la ville de *Moussoro* ? Il s'agit de *Lāne* et de *Andjalā GouRā*³⁰ ; mais le site de *N'djīmi* (c'est-à-dire « tu es le fils de celui qui est vivant ») – ou *Tchīmi* (c'est-à-dire « il est le fils de celui qui est vivant » en dazaga) d'après une autre variante – est située au flanc ouest et non loin du sillon du *Fori*.

Pour ce qui est du processus d'implantation, suivant les différentes zones de peuplement, il est intéressant de prendre connaissance de quelques-uns des documents oraux. Compte-tenu des exigences d'ordre rédactionnel, on est limité à des témoignages oraux : l'un appartenait à Moussa Dōra Sélémi et l'autre émanait de Mahamad Zène Hisseini ; tous les deux avaient une claire idée des faits évoqués. Aussi, Moussa Dora Sélémi insiste sur les rapports surtout humains des régions *Dazagara* du Nord et ceux du Sud (E.O. du 3 au 6 aout 1986, cah. N°1, p.50).

" « B.E.T. » [Bourkou yé Enniry yé Tou yé Tarraw tougoussou. Tarra yé Karra yé ank trōne. Miniminaï amma nga foutinné tougoussou ni téké'r zoukou".

Le « B.E.T³¹ » resta au *Tarra*. Cependant, les *Tarra* et les autres *Karra* sont issus d'une même origine. Ce sont les guerres et les attaques des *minimina* qui ont provoqué les migrations³² des *Karra* ».

²⁸ *Bourkou* est composé de deux mots : "*Bourou*" – « fosses », « trous » et "ka" – « les bords » et par euphonie on dit en *Dazaga Bourkou* – « les dépressions ».

²⁹ Il importe de signaler qu'au Nord de *Fada*, est localisé le site archéologique de *Kiké* : il est souvent évoqué par les anciens *Dazagara* ; il serait un endroit où le mil poussait sans intervention humaine et il faisait bon vivre. On grondait les enfants *Karra* fainéants et paresseux en ces termes : « tchoussadāngokiké oussou », ce que veut dire : « puisque tu cherches la vie facile, pars à *Kiké* ».

³⁰ Ces sites ont été copieusement pillés par des colons français d'abord et ensuite par des autochtones eux-mêmes. Les services culturels du régime actuel ont baissé la garde et les saccages des sites historiques s'étendent à ceux des *Sao* (cf. au sein même de la capitale *N'Djamena* : *Gawi*, *Farcha*, etc.)

³¹ L' Moussa Dora Sélémi suit ici l'appellation des administrations coloniale et postcoloniale. Historiquement – donc logiquement – l'ordre devrait être le suivant : « T.B.E. », c'est-à-dire « *Tou*, *Borkouet Ennery* », par ordre de peuplement.

Si le document précédent insiste sur les relations humaines, celui recueilli auprès de Mohamad Zène Hisseini relate plutôt les questions d'un peuplement progressif des régions (E.O. du 22 au 23 juillet 1986, cahier n°1, page42) :

"KiRī Faya'r yala'r tchī. Niger yé Faya yé kui tchī. kiRī ra chikī'r, ammā sommā shête ni Faya rāind. Zouk dā fāindou. Faya ra anū bousse. Mouddā ma hanānī'r. Nūkogōré ammā guinna ang trône. Faya ra mra'r kū ang tchirē béy. Amma tougoussou. Agū somma shête ni Fori rāind".

« *KiRī* se situe au Nord de *Faya*. Il se trouve entre le Niger et *Faya*. De *KiRī*, on [les *Karra*] dépêcha des éclaireurs pour explorer la région de *Faya*. Ensuite, ils l'ont occupée. Ils ont vécu pendant longtemps à *Faya*. La période de leur séjour dans cette zone est difficile à déterminer. En ces temps là, tous les gens appartenaient à une même et seule famille. Avant leur arrivée la région de *Faya* était inhabitée. Mais il se produisit une poussée démographique. Ainsi a-t-on encore envoyé des éclaireurs pour tenter d'occuper le *Fori*. »

L'arrivée dans toute cette région du *Fori* (Bahar al-Ghazal) et au *Konoum*, d'une manière générale – des filles et des fils de *Kerrê* révèle une importance capitale. Elle a été l'occasion d'une prise de contacts réels avec des populations d'un type nouveau : les *Tarkaguila* ou les Sao, des *Korogo*, des *Boudouma*, etc.

3. Les relations de la nation Karra avec le reste du monde environnant.

Depuis toujours, les *Dazagara* croisent et/ou se rencontrent avec des nombreuses ethnies. Mais il y a un élément important à souligner : avec les communautés des régions environnantes des flancs « sudistes », les rixes et les chocs deviennent de plus en plus inexistantes. Nonobstant la rareté des heurts, les migrations des *Dazagara* en direction du Sud n'ont pas connu de grands progrès. L'aire d'habitat *Dazagara* est-elle

³² Comme l'on sait, l'usage moderne des armes à feu daterait du XVIème siècle et jusqu'en l'an 1900 les *Dazagara* ne disposaient que des sabres, des sagaies et des couteaux. Malgré l'inégalité entre les armes, les *Dazagara* ont remporté des nombreuses victoires majeures – contre différents ennemis et à des dates différentes : la mise en déroute d'environ 3000 Minimina en 1863 (cf. les notes de l'Allemand Moritz Von Beurmann) la mise en échec de l'armée du Ouaddaï dans le *Fori* en 1890, contre un contingent turc au niveau du *Tou* en 1900, la mise en déroute de l'armée française de 1978 dans la localité de Salal (dans la partie nord du *Fori*) et en dernier lieu contre la Libye (cf. Māten – Sarra, etc.), le rôle des *Dazagara* y est prépondérants. A chaque fois, il s'agissait d'une autodéfense de la part de ces derniers.

suffisamment clémente pour ne plus tenter de nouvelles aventures ? La redoutable mouche tsé-tsé et les bêtes fauves ont pendant longtemps dissuadé les *Karra* d'aller plus loin.

Par ailleurs, nous avons le sentiment, voire la conviction que les migrations décrites par nos témoins ne constituent pas les seules dans leur genre. Des entités « ethniques » comme les *Aosha*, les *Bornā*, les *fillita*, les *Balala*³³, etc. évoquent des souvenirs vivaces d'affinités, voire de parenté avec le peuple *dazagara*, et vice-versa. Très souvent, les témoignages sont personnalisés.

Ainsi les *Filita Yiriliga* (*yirlaga*), selon la prononciation des *Filita* du côté de Maroua), les *Babalia* du *BogRī*³⁴, les *Dō* (*Aosha* de *Massakory* du *BogRī*) se disent parents de la famille *Karra* des *Yri* (ou *Yria* selon les voisins) et réciproquement. Par contre, les *Balala* (ou *Boulala*) se disent descendre de *Kī*, qui est l'ancêtre fondateur commun des « portes de maisons³⁵ » des *Yri*, des *Yorda* et des *NaRia* chez les *Karra*. Une majorité importante des *Balala* n'ont jamais quitté les leurs, c'est-à-dire leurs parents *Dazagara*, ils parlent en plus du *dazaga*, le *talam kougounou* (la langue des *Kanūri*). Un groupe s'est détaché des autres pour partir conquérir la région du *Fitri* : Cette partie des *Balala* semble avoir perdu sa langue maternelle³⁶ au profit du *Tar-lis* en usage dans cette zone. Dans la région de *Bahr-Nouhou*, vivent les *Koyoma*³⁷ qui constituent le pilier

³³ Nous rendons ici, les noms tels qu'ils sont prononcés par les historiens locaux : *Bornō(s)* et *Borno* (pl.) pour Bornouan(s), *Féllète(s.)* et *Fillita* (pl.) pour dire Peul(s.) ; et *Balala* (pl.) pour dire *Boulala*.

³⁴ C'est l'appellation *Dazaga* de la région du Chari Baguirmi (Tchad).

³⁵ *Balala* : –*Boulala* est une déformation de *Balala* – est composé de deux mots : *Bala* là ! Expression qui signifie : « quel trublion ! » Ou encore « oh ! Quel fauteur de troubles ». Elle s'adresse tout d'abord au père fondateur des « *Balala* », en l'occurrence *Djolou* (i.e. la version *Dazagara* du nom Abdel-Djalil) qui serait à l'origine de la déstabilisation du *Konoum* au XIV^e- XV^e siècle. Par conséquent *Balala/Boulala* est simplement un surnom de la lignée d'Abdel-Djélil.

³⁶ En suivant leurs conversations nous avons retenu quelques rares mots tels que : *kalāfi* : du *dazaga* « *kalā* (« ça va ») et de l'arabe « fi » (في « il ya ») = « il y a la paix », « nous sommes en paix » etc. » *shāī zērē* : de l'arabe *shāī* (du thé) et du *dazaga* « *ziri* » (« vert ») : « du thé vert ».

³⁷ Les *Koyoma* appartiennent à la maison royale ou impériale de *Konoum-Bahr-Nouhou*, appelée à tort « *Sayfawa* » : il convient de souligner que le *Sayf bin Zī Yazān* du Yémen n'a aucun rapport avec le *Konoum - Bahr - Nouhou* du cœur de l'Afrique. *Sayf* le yéménite fut assassiné par un agent éthiopien dans son palais de Ctésiphon en Irak vers 574 ou 590 après Jésus-Christ. Il serait commandité par le gouverneur

de la société Kanouri, en place. Ils sont issus de la famille *Karra* des *Yri*. Leur ancêtre, du nom de *Koyom*, était l'un des dix-huit fils de *Yri*. Ce dernier serait mort en Egypte pharaonique, puisque ce sont ses fils qui ont migré vers l'Ouest.

Conclusion

Au terme de nos investigations, force est de souligner que la recherche historique orale des peuples africains est, en même temps compliquée, complexe et vaste. Celle qui concerne le peuple *karra* ou *dazagara* ne doit pas échapper à la règle. L'une des questions fondamentales sur laquelle on achoppe c'est celle de la datation chronologique. Malgré cela, des signaux existent pour éclairer désormais notre lanterne, mais tout travail historique exige une perfection permanente et de l'assiduité. C'est ce que l'on ambitionne de faire quasi quotidiennement. Mais nous concédons volontiers que cela ne peut être suffisant : la tâche est immense. Le film se déroule sur des milliers d'années et s'étale sur des millions de kilomètres carrés. Pourtant, les deux facteurs, notamment l'espace et la durée jouent un rôle central dans l'écriture de l'historien : faire le tour du Sahara (oriental, central, etc.), du pourtour du lac Tchad, tout en scrutant le temps se dérouler sur des milliers d'années n'est pas une sinécure. Ces dizaines de pages ne peuvent satisfaire à nos curiosités, pourtant légitimes. Bien entendu, nous avons fait cas de cette nation *Karra* ou *Dazagara*, du point de vue historique. Nous constatons qu'elle peut plier pour le besoin de la cause mais elle ne rompt jamais : nous l'avons vue faire face aux durs aléas climatiques au Sahara ; elle fait montre de témérité et de sagacité à tous ces types de dangers : la faim et la soif, les guerres contre des ennemis, souvent plus redoutables qu'elle. On la croit disparaître, mais elle renaît toujours et elle reprend le dessus sur les difficultés de la vie, tel un phœnix. Contrairement aux lazzis de quelques chercheurs, les *Dazagara* ont tissé, au cours de leur longue histoire des relations tentaculaires avec d'autres nations et ethnies.

Documents d'archive et Bibliographie

I. Documents d'archive

Al-HadjKoromOkorami, E.O., n°39, cah. N°1, du 26/08/1986, p. 128.

Al-HadjTaharWeledmi, E.O., n°39, cah. n°1, du 25/08/1986, p. 88.

Muhammad Shetê Kêrrêmi, E.O., n°81, cah. n°, du 7/09/1986, p.113.

éthiopien, notamment Abraha : le prophète de l'islam était âgé de vingt-ans en ce temps là.

Muhammad ZeineHisseini, EO n°11, cah. n°1, du 22 au 23 juillet, p. 41.
Mussa DoramiSélémi, E.O., n°12, cah. n°1, du 3au 6/08/1986, p.49.
Wordougou (Zouar, juin 1978) : E.O., n°1.

II. Bibliographie

- Ahmed, M. (1987). *De l'histoire orale a l'histoire écrite tradition historique des Toubou (karra) du bahr al-Ghazal (Tchad)* Brazzaville université Marien NGouabi. Mémoire de D.E.S. d'histoire. I-V, 151p.
- Ahmed, M. (1989). *Problème de l'origine des Dazagara (ou Toubou) du Sahara oriental au bassin tchadien* Paris, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne mémoire de DEA.86 p.
- Ahmed, M. (2014) « L'onomastique des Dazagara du Tchad » in *Kaliao*, volume 7, n°13, pp.209-220.
- Hampaté Ba, A. (1980). « La tradition vivante », in *histoire générale de l'Afrique. I : Méthodologie et préhistoire africaine*. pp. 191- 230.
- Joutard, Ph. (1983). *Ces voix qui nous viennent du passé*. Paris : Hachette. (Coll. « le temps et les hommes »).268p.
- Perrot, C.H. (1982). *Les Anyi-Ndenye et le pouvoir aux XVII et XIX siècles* Paris : publications C E D A Abidjan / Publications de la Sorbonne, 333p.
- Vansina (1980). « La tradition orale et sa méthodologie », in *Histoire générale de l'Afrique.I : Méthodologie et préhistoire africaine*, pp.167-190.
- Vansina, J. (1961). *De la tradition orale : essai de méthode*. Tervuren : mémoire m.36 du musée royal d'Afrique Centrale. (Coll. « Sciences humaines »).179 p.

La correction des copies des examens nationaux au Tchad : comment comprendre le paradoxe des notes entre les correcteurs ?

Farsia Korme Nemsou, Université de N'Djamena

Résumé : Au Tchad, les examens nationaux mobilisent beaucoup de personnes et aboutissent souvent à des résultats contrastés. L'objectif du présent article est d'apprécier les corrections faites par certains enseignants à travers les notes qu'ils octroient lors de ces examens. En se servant du modèle d'Abernot qui a analysé les résultats des copies corrigées lors d'une session de baccalauréat français (1988), nous avons examiné des exemplaires photocopiés et corrigés des copies de BEPC et de BAC (série D) tchadiens de 2011 et 2012. Ce sont des copies d'histoire-géographie, des sciences physiques, des sciences de la vie et de la terre, de français et des mathématiques distribuées à 116 correcteurs. Les résultats obtenus par matière ont montré qu'il existe des écarts énormes entre les notes des copies originales et les notes des exemplaires photocopiés. Ces écarts s'expliquent par deux facteurs essentiels, la performance du candidat soumis à l'examen et la non-objectivité dans l'appréciation des réponses par le correcteur.

Mots clés : BAC, BEPC, Correction, Examen national, Notes, Tchad.

Abstract: In Chad, national exam board involve a lot of people and often lead to contrasted results. The purpose of this article is to assess the evaluation done by some teachers through markets they grant during these exams. Using the Abernot's model, who analyzed the results of marked copies during the session of the French subject of BAC (1988), we have checked sample of photocopied copies and marked copies of BEPC and that of BAC scientific option (D) from 2011 to 2012 in Chad. The copies of subjects which we checked are of history and geography, physics, natural sciences, French and mathematics handed over to 116 teachers to be marked. The results reached by subject have shown a great disparity between the marks of the original copies and those of the photocopied samples. These differences can be explained by two main factors which are: the performance of the candidate taking the exam and the subjectivity of the teacher in the appreciation of the candidate's responses.

Key words: BAC, BEPC, Evaluation, National exam board, marks, Chad.

Introduction

Depuis longtemps, nous savons que la correction des travaux des élèves se trouve au cœur de leur réussite. Même si celle-ci est couplée à la qualité de l'enseignement, la notation fournit les premiers repères susceptibles de donner des informations sur l'élève. Le passage de ce dernier en classe supérieure est déterminé par la moyenne des notes, donc du niveau scolaire atteint. Par contre, le redoublement, la réorientation et l'abandon de la scolarité se justifient souvent par l'obtention de faibles

notes, notamment en deçà de (5, 6 ou 7) de moyenne au Tchad. Celles-ci traduisent, par conséquent, un niveau scolaire non atteint. C'est pourquoi, les résultats des examens nationaux publiés chaque année conduisent certains responsables éducatifs à dire qu' « au Tchad, la baisse de niveau est indéniable, ... elle se ressent au fil des ans » (Antoine Banqui cité par Béyem, 1998 : 4).

Au regard des résultats obtenus en 2011, la réussite au BAC tchadien est de 15,77% (Office National des Examens et Concours du Supérieur, Tchad, 2011). Par contre, le taux de réussite au BEPC (Brevet de l'Enseignement du Premier Cycle) pour la même année est quatre fois supérieure à celui du BAC, soit 68,27% (Direction de l'Enseignement Secondaire, Tchad, 2011). Ce décalage, très marqué entre les deux résultats, conduit à une réflexion tant du côté des enseignements que du côté de l'évaluation des candidats. Le présent article s'intéresse aux examens nationaux qui attirent plus l'attention sur le fonctionnement du système éducatif. Il est connu que le cumul des notes des copies d'examen conduit à l'échec ou à la réussite des élèves. Ainsi, notre objectif en abordant ce travail est d'apprécier la correction de certaines copies des candidats au BEPC et au BAC, afin de dégager la responsabilité des uns et des autres dans la réussite ou l'échec.

Pour atteindre cet objectif, trois grands axes seront abordés : le premier axe, plus théorique permettra le cadrage conceptuel de la correction; le deuxième présentera brièvement le système éducatif tchadien en insistant sur le secondaire ; le troisième abordera l'aspect méthodologique et l'analyse des résultats.

1. Le cadrage conceptuel

Dans la littérature occidentale, des travaux ont largement couvert le domaine de la correction des examens et ont montré que celle-ci soulève des controverses dans le milieu éducatif. Dès 1929 en France, Henri Piéron attire l'attention en ces termes : « c'est un principe général que, pour être reçu à un examen, il faut avoir la moyenne, ...dès lors, ...pour un grand nombre de candidats, ce sera ...le hasard qui décidera de leur admission ou de leur recalage. En effet, on sait que... c'est dans la région moyenne qu'ils se massent... » (Piéron, 1963 dans Leclercq et al., 2004 : 273). Aussi, Gaillot (2006) relevait qu'aux USA (Starch, 1917-24), en Angleterre (Edgeworth, 1888) et en Suisse (Bovet, 1914) de nombreuses contributions ont démontré très tôt l'existence de divergences dans la notation de différents examinateurs. La note étant « un nombre, une lettre ou une expression plus ou moins complexe, voire un profil ou une lettre

de référence, qui symbolise ce que pense l'enseignant des apprentissages de l'étudiant » (Morissette, 1993 : 283). C'est une comparaison entre la réponse de l'élève et la référence (ou critères) de l'enseignant.

Disons simplement que la note est le symbole numérique (de 0 à 20) signifiant le résultat obtenu par l'élève pour une matière ou l'ensemble de matières enseignées dans une période donnée. L'enseignant se base sur ce qu'on appelle un barème, c'est-à-dire un système de cotation permettant d'associer aux réponses de l'élève une note. Cependant, Bonniol et Vial (1997 : 97) notent que le contrôle des connaissances fait appel « aux notes chiffrées que les enseignants utilisent abusivement ». Il y a toujours lieu de s'interroger sur la manière dont les notes sont octroyées.

2. Problématique de l'étude

Le système éducatif tchadien formel, selon la loi N° 16/PR/2006, comprend l'enseignement préscolaire, l'enseignement fondamental avec un cycle primaire et un cycle moyen, l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur. Le fondamental dure 10 ans contre 3 ans au secondaire. Les modalités de passage à l'intérieur de chaque ordre d'enseignement se font par l'obtention d'une moyenne annuelle des notes de 5/10 ou de 10/20 selon le cas et entre les ordres par des examens nationaux (le BEPC, le BAC). Récemment, le BEPC (brevet de l'enseignement du premier cycle) est remplacé par le BEF (brevet de l'enseignement fondamental) par l'Arrêté 044/PR/PM/MEN/SEENCEFA /SG/DGAPR /DNNEC/2015 du 6 Février 2015. Le BEF ne diffère pas fondamentalement du BEPC sur le plan organisationnel. En effet, les candidats ayant totalisés, pour les épreuves (écrites, orales et physiques) une moyenne égale ou supérieure à 10/20, sont admis.

Il importe de s'intéresser à la correction de ces différents examens nationaux qui constituent un goulot d'étranglement. En examinant les résultats du BAC et du BEPC présentés dans le tableau 1, les pourcentages des admis soulèvent quelques interrogations.

Tableau 1 : Statistique des résultats aux BAC et BEPC de 1994 à 2014.

N°	Année	BAC			BEPC		
		Candidats	Admis	Pourcentage	Candidats	Admis	Pourcentage
1	1998	12139	6109	50,33	24011	13365	55,7
2	2004	29935	15000	50,11	31908	21077	66,1
3	2005	35419	14313	40,41	38438	28594	74,4
4	2006	35679	13765	38,58	43582	33637	77,3
5	2007	35291	14696	41,64	52090	40217	77,2

6	2008	43251	17189	39,74	57422	44037	77
7	2009	48876	14644	29,96	58909	42700	72,5
8	2010	52928	16393	30,97	71021	42593	79,57
9	2011	60658	9565	15,77	59255	40451	68,27*
10	2012	69919	9440	13,50			
11	2013	70711	6158	8,71	62357	44372	71,16
12	2014			18,47	71706	44355	61,86
	Total	638530	186138	31,52	511444	354947	69,40

Source : Office National des Examens et Concours du Supérieur (ONECS) du 21/08/2012, Annuaire Statistiques de l'Education de l'année 2004/2005 à 2009/2010 (DAPRO) et Direction Nationale des Examens et Concours, 2011/2012 (MEN). * Les 68,27% ne contiennent pas les pourcentages du Logone orientale et du Tibesti. Les cases vides de ce tableau proviennent du manque d'information.

- Au niveau du baccalauréat:

Le tableau 1 indique des taux de réussite en constante baisse de près de 11%, de 2004 à 2012. Comment expliquer cette baisse presque régulière du taux de réussite ? Récemment, pendant le forum national de réflexion sur le système éducatif tchadien tenu du 6 au 11 septembre 2012 à N'Djamena, certains participants ont expliqué le faible succès des élèves au BAC par la formation des enseignants inadaptée à la réalité. Quelques uns ont évoqué les aspects institutionnels du système tels que les effectifs pléthoriques, le matériel didactique presque inexistant, des programmes surchargés en contenu et avec des volumes horaires annuels insuffisants.

Enfin, d'autres ont directement visé le parcours peu régulier de certains élèves dans tous les ordres d'enseignement. Ils expliquent cette dernière situation par le fait que certains élèves ayant achevé normalement la classe de seconde ne font plus la classe de première, mais directement celle de la terminale. D'autres élèves, encore échouant en fin d'année en seconde dans leur lycée, se retrouvent en première voire en terminale dans un autre lycée public ou privé au début de l'année qui suit. En outre, les problèmes d'organisation des examens viennent compliquer l'évaluation normale des candidats à travers la fraude, la tricherie et le cafouillage constatés dans les différents centres d'examen et de correction. Dans le dossier de Sainzoumi (2010), Mackaye Hassane Taïso, directeur de l'ONECS (office national des examens et concours du supérieur, reconnaît la persistance de la fraude : « la carte biométrique introduite par l'Onecs a permis de radier les candidats mercenaires ... a réussi à maîtriser les effectifs, ... mais pas la fraude et la corruption ».

Les phases de sélection et de multiplication des épreuves, de surveillance des candidats, de compilation des notes sont des moments privilégiés de pressions de toutes sortes s'exerçant sur les chefs d'établissement, les présidents du jury, les surveillants et les correcteurs. La presse en fait régulièrement écho. Le journal le Progrès n°1747 du 13 juin 2005, note que beaucoup de candidats au bac en complicité avec certains surveillants ou autres personnes ont eu des sujets déjà corrigés et photocopiés en plusieurs exemplaires. Ce sont des sujets de maths, philosophie, français, arabe, droit, biologie, physique-chimie, etc. Le journal précise que « le samedi 11 juin 2005, marquant la fin des épreuves des séries A4, AB, C, G2 et D, a été caractérisé par une fraude massive dans certains centres d'examen ...au lycée de la Liberté ...au lycée Bilingue féminin ...au lycée Félix Eboué ...au lycée Technique Commercial de N'Djaména ». Bien que le journal ait relevé le caractère massif de la fraude, celle-ci est tout de même limitée au regard de chaque bilan fait par chaque président des centres.

Barou Djouater, Président du Jury du BAC 2004, a justifié la réussite exceptionnelle à hauteur de 50,11% en ces termes : « si 100 copies sont identiques, les correcteurs n'y passent pas par quatre chemins, c'est 1 ou 2/20 à toute la salle. Cette année, il n'y a pas eu ces cas là ...Personne n'a envie de faire couler un candidat. Les proviseurs défendent leurs élèves, les universitaires exigent que l'entrée à l'université soit sélective. Et voilà, on trouve un compromis » (N'Djaména bi-hebdo n°788 du 28 juillet 2004). Les copies identiques, évoquées ci-dessus, concernent les productions des candidats fraudeurs ayant obtenu les réponses aux questions proposées dans une épreuve donnée. Les fraudeurs recopient textuellement les réponses reçues dans leurs copies, c'est pourquoi, celles-ci sont considérées identiques et notées 1 ou 2.

D'où vient la contre-performance des candidats au BAC ? Trois éléments majeurs peuvent l'expliquer. Primo, le recrutement et le déploiement des enseignants qualifiés sont-ils effectifs dans tous les lycées publics ? Des licenciés formés n'exercent pas tous dans les classes de terminale, mais à leurs places enseignent des bénévoles (professeurs de CEG, étudiants, instituteurs et autres nécessiteux enquête d'argent). Secundo, les conseillers et inspecteurs pédagogiques, en nombre insuffisant, font rarement le travail d'encadrement et de suivi pédagogique malgré le renouvellement des programmes (exemple, celui de 2007). Tertio, l'enjeu socioéconomique du bac est manifestement plus élevé : il ouvre l'accès à l'université, à un emploi intéressant et à un classement social. En effet, la diffusion des résultats sur les ondes de la

radio nationale et leurs publications dans des numéros spéciaux des journaux, par les opérateurs de téléphonie mobile et sur le net, contribuent à faire positionner les admis sur l'échelle sociale tchadienne. Ainsi, les parents font des gros efforts pour que leurs enfants arrivent en terminale, qu'ils respectent ou non le cursus régulier de l'école. L'élève de troisième qui a échoué à son BEPC quitte son établissement d'origine et s'inscrit en seconde dans un autre établissement public ou privé. Pour cet élève, la classe de 3e est seulement l'une des étapes qu'il faut franchir et atteindre la classe de terminale.

Les taux de réussite au BAC tchadien se classent parmi les plus faibles d'Afrique. Par exemples, au Sénégal le pourcentage des admis au baccalauréat se situe entre 35 à 50% depuis 2000 à 2011, au Cameroun il est entre 39,40 à 60% de 2010 à 2013 (www.sudonline.sn/-un-taux-de-reussite-global-de-384_a_3922.html). En France où le Tchad tire l'essentiel du contenu de ses programmes scolaires, les résultats officiels du baccalauréat général sont très bons, soit plus de 78% de réussite en 2010 (www.ftplanet.net/resultats-bac.html). Les résultats dans ces pays sont acceptables. Mais, la faible performance au baccalauréat tchadien oblige à une réflexion et particulièrement sur les modalités de correction des copies. Dans le même ordre d'idées, regardons les résultats de performance des élèves au BEPC conformément à ce tableau.

- Au niveau du BEPC

Pour le BEPC, le tableau 1 indique d'excellents taux de réussite de 66 à près de 80%. Qu'est ce qui peut expliquer une telle performance ? Pourtant, l'enseignement secondaire général dans les collèges bénéficie des mêmes conditions de travail que celui dans les lycées, entre autres des programmes inadaptés au contexte local, la pénurie des matériels didactiques, la pléthore des élèves par classe, l'insuffisance numérique des enseignants et leur sous-qualification. Malgré l'effort du gouvernement dans la formation des enseignants et la construction des infrastructures scolaires, l'offre reste largement insuffisante. Cependant, des différences énormes persistent ces 10 dernières années au niveau des résultats de la réussite : en moyenne au-delà de 70% au BEPC et 29% au BAC. Pourtant, ces deux examens sont des examens aux épreuves externes conçues et corrigées par des enseignants exerçant ou non dans des classes des candidats. En plus, ces enseignants du fondamental et du secondaire formés dans les mêmes institutions universitaires tchadiennes exercent dans les mêmes conditions. D'où vient alors la performance des candidats au BEPC ?

Au regard des pourcentages des admis, on peut admettre que les élèves de niveau troisième bénéficient d'un meilleur encadrement et ce, malgré que les enseignants des collèges et des lycées sont faiblement qualifiés : plus de la moitié des enseignants (55%) sont sans diplôme professionnel (Données statistiques sur l'éducation, 2000). Du point de vue de l'organisation, le BEPC connaît certains problèmes. Par exemple, dans certains centres d'examen les candidats sont serrés sur leurs tables, ce qui accentue la tricherie. Il n'existe pas des copies éditées spécifiquement pour le BEPC, ce sont des feuilles de cahiers détachées et cachetées pour la circonstance. Le suivi normal de ces feuilles, depuis la composition par les candidats jusqu'au relevé de notes par le secrétariat du jury, ne peut être exempt de fraudes. En outre, actuellement très peu de crédit est accordé au diplôme de BEPC. Car, l'élève de troisième sans son BEPC peut s'inscrire en classe de seconde, soit en changeant d'établissement soit en payant une entrée dans un établissement privé. Les concours exigeant le diplôme de BEPC sont aussi rares, à l'exception des concours des agents techniques de santé, de l'agriculture et de l'élevage. De tout ce qui précède, l'enjeu de cet examen marque seulement la fin de l'enseignement fondamental du système éducatif tchadien.

Au-delà des pourcentages élevés des admis au BEPC et de ceux très bas au BAC, nous nous interrogeons sur la correction des copies et posons les questions suivantes : La note obtenue à une épreuve d'examen national révèle-t-elle la performance du candidat ? Ou relève-t-elle simplement du bon vouloir du correcteur ? Est-ce que le correcteur mesure correctement ce qu'il est sensé mesurer ? Nous tenterons de répondre à ces questions par l'analyse des notes obtenues par les candidats.

3. Méthodologie

Pour le BAC 2011, un des membres du comité d'organisation choisit au hasard 2 copies anonymes : l'une parmi le lot des copies d'histoire-géographie (HG) et l'autre parmi le lot des copies de physique-chimie (PC) de la série D. La copie d'histoire-géographie a été photocopiée au nombre des correcteurs, soit 40 exemplaires. Celle de physique-chimie en 22 exemplaires correspondant également au nombre des correcteurs. Au total 72 copies sont corrigées par 72 enseignants pendant la période de correction à N'Djaména. Pour le BEPC 2011, trois centres d'examen ont été retenus : Sacré-cœur, Atrone et Amtoukouï. L'un des présidents de centre choisit au hasard deux copies anonymes de l'une des disciplines

suivantes : français, histoire-géographie, mathématiques, sciences de la vie et de la terre (SVT), physique-chimie et anglais. Chaque copie choisie est photocopiée au nombre des correcteurs par matière répartis dans les trois centres. Chaque exemplaire photocopié est corrigé par un correcteur, de même chaque copie originale est corrigée par un correcteur. La même méthode a été reprise dans les mêmes centres au BEPC 2012. Au total 70 enseignants ont corrigé les exemplaires de copies du BEPC 2011 et 46 ceux du BEPC 2012 (voir Tableau 3 ci-dessous). Les différentes copies corrigées sont ensuite récupérées et les notes analysées.

La faiblesse de l'étude est la correction d'une seule copie et de ses exemplaires photocopiés par différents enseignants. En correction, les approches utilisées sont nombreuses, entre autres, une même série de copies est corrigée plusieurs fois par un seul correcteur à des moments différents (cela mesure la stabilité intra-correcteurs), une même copie est placée dans un ensemble de copies dans des positions différentes, précédée de copies meilleures ou faibles, ce qui mesure l'effet de contraste ou de séquence, etc. (Leclercq et al., 2004). Par ailleurs, la réaction parfois négative des correcteurs face à ces « copies-photocopies » contribue à la faiblesse de l'étude. Car, une copie-photocopie parmi des copies normales provoque de l'appréhension des correcteurs et modifie leurs façons de faire. Toutefois, des résultats qui sont obtenus conduisent à quelques réflexions.

4. Résultats

Les notes et les appréciations faites sur les copies par les correcteurs ont été relevées dans les détails. Elles ont permis l'analyse et l'interprétation des actes posés en termes de correction de copies par enseignant, par jury ou centre d'examen.

- Appréciation des écarts entre les notes brutes :

Dans le tableau 2 ci-dessous, seules les notes extrêmes ont été présentées en termes de note basse (la plus faible) et de note haute (la plus forte). Pour une même matière et une même copie, certains correcteurs donnent de très faibles notes et d'autres de très fortes notes. Par exemples, 4/20 et 15/20 en HG, 5,5/20 et 10/20 en PC, 6/20 et 15/20 en rédaction, 5,5/20 et 12/20 en anglais, etc. Ce qui conduit à de grands écarts de l'ordre de 11 ; 4,5 ; 9 et 6,5. Sur les six matières enregistrées ci-dessus, seule la SVT connaît le plus petit écart 2,5 des points. En considérant la nature de l'examen du BEPC ou du BAC, la même

divergence de notation entre les enseignants s'observent dans le même ordre de grandeur. Comment justifie-t-on de tels écarts ? Pour les deux examens, les enseignants qui participent à la correction sont sélectionnés. La sélection se fait au niveau du BAC par l'intermédiaire d'un questionnaire intitulé « fiche synthétique des correcteurs par établissement et par discipline/spécialité » édité par l'ONECS (office national des examens et concours du supérieur). La fonction de correcteur, note-t-on sur cette fiche, est réservée exclusivement « aux enseignants qualifiés et compétents qui tiennent une ou plusieurs classes d'examen du second cycle pendant la session en cours et ceux qui ont tenu ces classes les deux dernières années ». Malgré la sélection des correcteurs, les résultats ont révélé des divergences spectaculaires entre les notes.

On peut aussi avancer l'idée de la nature des questions posées. Celles-ci sont formulées de manière vague et subjective et conduisant aux interprétations quasiment contradictoires des correcteurs. Par exemple, le sujet de la géographie était libellé comme suit : « Les télécommunications au Tchad et leurs rôles dans l'économie et le social ». *Ce* sujet correspond peut être à un titre d'un chapitre ou à un sous chapitre du programme qu'il revient au candidat de décrire. Un tel item conduit à des jugements variés des correcteurs. C'est ainsi que certains ont apprécié et noté sévèrement : « Non maîtrise du sujet, 2/10 », « Confus et décousu, vague, 3,5/10 ». D'autres, plus larges dans la notation, ont écrit : « Sujet bien compris, mais partiellement traité, 7/10 », « Bien, 7/10 ». Cette disparité a des répercussions fâcheuses sur les résultats.

Avec de telles appréciations contrastées, les correcteurs ne s'accorderont pas sur les notes à donner quelle que soit la qualité du barème arrêté. La physique, l'une des sciences dites exactes, n'est pas épargnée par la subjectivité. Les copies connaissent un écart considérable entre les notes, autour de 4,5/20. Cet écart allait être anecdotique s'il ne s'agissait pas de « réelles copies » du baccalauréat et des correcteurs expérimentés. Le candidat à qui appartient la copie perdrait 13,5 points après la multiplication 3 qui est le coefficient de Physique. Le jugement professoral étant dépendant de la matière, du niveau de l'élève, de l'épreuve, il l'est tout autant des caractéristiques personnelles (l'idéal pédagogique de l'enseignant, sa conception générale de l'éducation, son propre parcours scolaire, etc.). Ce qui a amené Piéron (1963) à dire dans

Weil-Barais (1993) que « pour prédire la note d'un candidat à un examen il valait mieux connaître son examinateur que le candidat lui-même ».

Tableau 2 : Le relevé de notes extrêmes au Bac et au Bepc

	BAC		BEPC											
Année	2011	2011	2012	2011	2012	2011	2012	2011	2012	2011	2012	2011	2012	
Matière	HG	PC	Red	Red	Math	Math	Ang	Ang	SVT	SVT	PC	PC	HG	HG
Nbre de copie	40	22	25	8	8	11	10	11	6	8	7	7	14	11
Note basse	4	5,5	8	6	8	8,5	5,5	5,5	6,5	1	4,5	8,5	6	10
Note haute	15	10	15	15	14	14	12	11	9	5	9	12	15	16
Ecart	11	4,5	7	9	6	5,5	6,5	5,5	2,5	4	4,5	3,5	11	6

Note : Matière : HG (histoire-géographie), PC (physique-chimie), Red (rédaction), Math (mathématique), Ang (anglais), SVT (sciences de la vie et de la terre). Les notes sont sur 20.

- Répartition des notes d'une même copie sur l'échelle de 0 à 20

Les photocopies d'une même copie sont corrigées par différents enseignants et les notes correspondantes se répartissent sur l'échelle de 0 à 20 dans le tableau 3. En histoire-géographie (BAC 2011), des notes inférieures à 9/20 sont au nombre de 8 et celles au-dessus de 12/20 sont au nombre de 28. Pour le BEPC 2011, Les notes de la copie de rédaction inférieures à 11/20 sont au nombre de 7 et celles supérieures à 12/20 au nombre de 18. De même, les notes de la copie de mathématique sont éparpillées sur l'échelle : quelques unes nettement en dessous de 9/20 et d'autres enfin supérieures à 12/20. Cette distribution des points fait apparaître deux types de correcteurs. Certains notent très bas les connaissances développées par le candidat et d'autres notent très haut les mêmes connaissances. Ici, les connaissances désignent l'ensemble des réponses convergentes fournies par le candidat à la question posée ou à la situation présentée. Existe-t-il une raison à cette différence des notes ? La disparité constatée, souvent importante, provient de l'appréciation des réponses aux questions. L'appréciation, selon Legendre (1993), est le procédé qui consiste à estimer, en s'appuyant sur des critères, les qualités d'un résultat d'apprentissage. Bien que ces critères soient listés dans le barème, des divergences apparaissent entre les correcteurs quand à leur estimation en termes de qualité et de quantité. Par exemple, pour la rédaction de BEPC 2011, l'appréciation des résultats varie d'un correcteur à un autre. Ainsi, les correcteurs n°3 et n°11 accordent la même note 10/20, mais différent dans leur appréciation : « sujet compris

et assez bien traité », « sujet traité partiellement », le n°12 octroie 12/20 et trouve que le « sujet est compris, mais pas très développé » et enfin le n°4 note 15/20 en qualifiant le sujet de « bonne réflexion ». En mathématique, les appréciations ne sont pas aussi identiques : le correcteur n°3 note 8/20 et trouve les « questions insuffisamment traitées », le n°5 donne 12/20 et écrit « assez bien ». Ces quelques exemples montrent à suffisance qu'une même copie corrigée par différents enseignants ne peut avoir la même note.

Tableau 3 : Répartition des notes d'une même copie par matière

Matière	BAC 2011		BEPC 2011			
	Hist-Géo	Physique-Chimie	Rédaction	Hist-Géo	Maths	Anglais
Nbre de copies ayant des notes < 6	4	8	aucune	2	aucune	5
Nbre de copies ayant des notes comprises entre 7 et 9	4	13	1	3	2	4
Nbre de copies ayant des notes comprises entre 10 et 11	4	1	6	5	4	aucune
Nbre de copies ayant des notes comprises entre 12 et 15	28	aucune	18	4	2	1
Nbre de copies ayant des notes > 16	aucune	aucune	aucune	aucune	aucune	aucune
Total des copies	40	22	25	14	8	10

Les exemplaires photocopiés sont au nombre des correcteurs dans le tableau 3. Pour le BAC, 33 correcteurs sur 62 (53,23%) donnent des points nettement supérieurs à 10/20 et les 12 autres (19,35%) accordent des points inférieurs à 6/20. Pour le BEPC, 40 sur 57 accordent des notes au-dessus de 10/20, soit 70,18% tandis que 12,28% attribuent en deçà de 6/20. En faisant une comparaison, les correcteurs du BEPC ont tendance à accorder des bonnes notes par rapport à ceux du BAC. Autrement dit, les correcteurs sont légèrement plus rigoureux en notation dans les épreuves du BAC. Ce qui peut expliquer en partie un pourcentage élevé des admis au BEPC. Il faut déjà dire que cette comparaison est loin d'être exacte compte tenu des grosses limites des données recueillies concernant les différences entre les matières, les types d'épreuves, les niveaux des candidats et même des correcteurs.

- La divergence dans la notation par centre d'examen

Ici, il est question de connaître la répartition des notes par centre d'examen et d'arriver à comparer les corrections inter-enseignants et inter-centres. Le tableau 4 présente les moyennes de notes par matière et par centre. La copie n°1 d'anglais au BEPC 2011 a des moyennes de notes presque semblables dans les trois centres (Sacré-Cœur, Atrone et Amtoukoui), soit respectivement 3,5 ; 3,9 et 4,67. Il en est de même pour les copies d'anglais n°2 et d'histoire-géographie n°1 qui n'ont qu'un ou deux points de différence. Au vu de leurs notes, ces copies sont considérées comme des mauvaises copies et leur notation ne diffère guère. Par contre, les copies de rédaction (moyenne entre 11,83 et 13,89/20) et de Maths n°1 (moyenne entre 11,7 à 14,7/20) ont des notes qui se rapprochent, mais avec une différence entre elles de l'ordre de 3 points. Donc, une copie estimée meilleure par sa moyenne de notes dans un centre le sera aussi dans l'autre centre, cependant les notes sont moins rapprochées. Tout se passe comme si ces centres utilisent des échelles de notation différentes.

Tableau 4 : Moyenne des notes par matière et par jury du BEPC 2011

Matière	Centre Sacré-coeur		Centre Atrone		Centre Amtoukoui	
	Moyenne de notes	Nombre de notes	Moyenne de notes	Nombre de notes	Moyenne de notes	Nombre de notes
Rédaction	11,83	6	11,1	10	13,89	9
Maths 1	11,75	2	14,7	5	13	3
Maths 2	10,5	1	11,1	5	9	2
Anglais 1	3,5	2	3,9	6	4,67	3
Anglais 2	6,5	2	6,6	5	8,83	3
SVT	6,5	1	7,95	5	6,5	1
PC	8,75	2	6,3	5	5	1
HG 1	4,67	3	6,8	5	6	4
HG 2	10,6	5	10,6	5	9	4

Dans chaque centre d'examen, on calcule la moyenne générale de toutes les notes comme le montre le tableau 5. Au Sacré-Cœur, la moyenne générale est de 9/20 au BEPC 2011 et 2012, elle est légèrement en deçà de celles obtenues dans les lycées Atrone et Amtoukoui (11/20). Malgré le système de calcul des moyennes qui temporisent la divergence par rapport aux notes brutes, nous nous rendons compte que les écarts semblent persister entre les trois établissements. A quoi cela est-il dû ? Les barèmes construits par établissement peuvent expliquer en partie

cette différence. Exemple, pour l'épreuve de rédaction, des consignes de barème sont établis par centre, au Sacré-cœur : « la note-plafond est de 15/20, hors sujet : 5/20. Le niveau des élèves ne permet pas d'aller au-delà de 15/20, cette note est possible, mais très rare », à Atrone : « la rédaction bien rédigée obtient 16/20 et le plancher 6/20 », à Amtoukouï : « hors sujet 5/20, reproduction du sujet sans le traiter : 3/20, fond sans forme ou forme sans fond : 6 à 8/20 et note-plafond 15/20 ». Selon ces consignes, les barèmes diffèrent par centre dans les notes maximales et minimales à attribuer. Ainsi, l'épreuve d'anglais comporte quatre questions, les questions n°1 et n°3 sont notées respectivement 4 et 6 points au Sacré-cœur, 8 et 3 points à Atrone. Les divergences de barème s'observent également en physique : les questions n°3 et n°4 sont cotées chacune 3 points à Atrone et respectivement 2 et 5 points à Amtoukouï. Donc, pour la même question, les correcteurs ne peuvent nullement s'accorder sur les points à attribuer d'un centre à un autre.

Tableau 5 : La moyenne générale de notes par centre au BEPC 2011 et 2012

Année	Centre Sacré-cœur		Centre Atrone		Centre Amtoukouï	
	2011	2012	2011	2012	2011	2012
Nbre de notes collectées	24	38	50	29	30	28
Moyenne générale de notes	9,19	8,76	9,02	10,59	10,00	10,21
Ecart-type	1,414	4,596	0,707	4,243	1,414	4,95

Notes : Les copies corrigées concernent les matières suivantes : Rédaction, Mathématique, Histoire-géographie, Anglais, Physique-chimie et Sciences de la vie et de la terre.

- La comparaison de la note de copie originale avec celle de la photocopie

La copie originale ou de référence est la feuille de composition d'examen sur laquelle le candidat a traité l'épreuve. Elle est ensuite photocopiee en plusieurs exemplaires. Le tableau 6 présente la note de cette copie originale et celle des photocopies par matière au Bepc 2011.

Tableau 6 : Comparaison entre note de copie originale et note de la photocopie

	Rédaction	HG n°1	HG n°2	Maths n°1	Maths n°2	Anglais n°1	Anglais n°2	Physique chimie
Note originale	12/20	6/20	12/20	15/20	10/20	7,5/20	12/20	9/20
Nbre de notes des photocopies égales à la note originale	5	4	2	2	1	0	0	0
Nbre de notes des photocopies < à la note l'originale	6	3	10	7	2	9	9	6

Pour l'épreuve de rédaction, la copie originale et cinq exemplaires photocopiés ont reçu la note de 12/20 sur un total de 24 copies. Six autres exemplaires sont notés en deçà de 12/20. En Histoire-géographie n°2, la copie originale et deux photocopies sur 13 ont reçu la note 12/20. Les dix restants portent des notes inférieures à celle de la copie originale. De même en maths n°1, la copie originale et deux photocopies sur 9 ont été notées 15/20, les six autres notes sont toutes en dessous.

Enfin, les notes de référence de physique-chimie, d'anglais n°1 et n°2 sont respectivement 9/20, 7,5/20 et 12/20, mais aucun autre correcteur n'a répété ces notes de référence, sinon la note octroyée est restée toujours inférieure à 7/20. En se basant sur ces résultats, la note de la copie originale est très peu reproduite sur des exemplaires photocopiés, ceux-ci ont tendance à avoir des notes inférieures selon le tableau 6. Une des explications peut provenir de l'appréhension que peuvent avoir les correcteurs sur la présence de quelques copies photocopiées dans une pile de copies normales. En d'autres termes, les correcteurs peuvent aborder la correction de ces photocopies en s'interrogeant : pourquoi existe-il une copie photocopiée parmi des copies normales? A quoi va-elle servir après la correction ? Ces interrogations conduisent le correcteur à adopter une attitude positive ou négative vis-à-vis de la copie photocopiée. Le tableau 6 indique que la tendance des correcteurs est d'attribuer des notes basses aux exemplaires des photocopies et des notes élevées aux copies normales.

Conclusion

Rappelons la question de départ. En observant les statistiques des résultats du baccalauréat ces dix dernières années, le nombre des candidats augmente chaque année, mais la réussite régresse. Comment sommes-nous arrivés là ? Le système éducatif tchadien manque-t-il d'excellence ? Ou bien est-il sur la bonne voie, celle de produire des cadres compétents sélectionnés à la suite des examens nationaux, si infimes soient-ils ? Plusieurs axes de réflexion s'offrent pour répondre à

ces questions. Mais, nous avons opté de « regarder » uniquement les notes obtenues par des candidats de manière à comprendre la part des correcteurs dans cette réussite. Nous nous sommes intéressés au défi de la notation des épreuves du BAC et du BEPC (devenu BEF, brevet de l'enseignement fondamental, en 2015). Malgré les barèmes établis, les correcteurs diffèrent dans leur façon de noter conduisant à des écarts de notes pour une même copie.

Les résultats soulèvent quelques problèmes. Le premier concerne les écarts de notes. Au BAC, en physique comme en histoire-géographie, les écarts entre les notes extrêmes sont respectivement 5 et 11 points sur 20. De même au BEPC, la rédaction, la mathématique et l'histoire-géographie corrigées obtiennent des écarts du même ordre de grandeur : entre 6 et 11 points. Ces résultats confirment les études antérieures. Laugier et Weinberg (1938) dans Cardinet (1988), donnant le même lot des copies de mathématique et de physique à des jurys parallèles, trouvent des différences moyennes de 2 à 3 points et en prenant les notes extrêmes de la dissertation, ces chercheurs ont mis en évidence un écart de 13 points sur 20. Il n'y a donc pas uniformité dans l'attribution des notes par les enseignants. Ces écarts s'expliquent par le fait que la note est soumise à l'influence des variables scolaires et du jugement de l'enseignant. Les variables scolaires correspondent à la nature des questions (objectives ou subjectives), aux réponses des questions et au barème. Les questions subjectives sont comprises différemment des candidats comme des correcteurs. Au niveau des candidats, les réponses formulées ne peuvent aller dans le sens voulu par les correcteurs. C'est pourquoi, les mêmes réponses sont déclarées « valables » par certains correcteurs et « peu recevables » par d'autres, et cela, malgré l'existence du barème. Les questions posées, les réponses formulées et les barèmes correspondants ne peuvent apporter l'unanimité entre les acteurs. Les résultats ont montré qu'en géographie ou en physique, les écarts de notes persisteront à cause de la compréhension variée des réponses présentées et du barème différemment utilisé. Un seul barème, même détaillé pour chaque jury (centre), ne peut résoudre le problème, car l'émission des points (0 ; 0,25 ; 0,5 ; 0,75 ; 1 ; 1,25 ; 1,5 ; etc.) accordés par l'enseignant pour faire valoir les réponses du candidat n'est pas toujours fiable. Les correcteurs ne donnent pas tous la même importance aux mêmes choses, il faut alors prendre en compte le jugement du correcteur.

En effet, l'influence du jugement du correcteur ne vise pas essentiellement les critères de performance élaborés dans le barème, mais également d'autres critères dits informels. Les exemples des critères

informels sont : l'écriture du candidat, les ratures du texte, l'orthographe, la ponctuation, la présentation générale de la copie, etc. Cela rend dans le cadre de ce que Veslin (1992) appelle la « subjectivité pure des enseignants ». D'ailleurs, Xavier Roegiers (2010) trouve dans la « sphère du non pédagogique » la réponse en partie aux deux questions qu'il a posées, à savoir « l'école fait-elle réussir ceux qui doivent réussir ? Fait-elle échouer ceux qui doivent échouer ? ». Il est vain de ne voir dans le correcteur que « l'agent anonyme et neutre de l'institution scolaire » (Hannoun, 1989 :39). Sa présence officielle (son statut), son âge, son expérience, etc., lui enlèvent toute neutralité et tout anonymat. Si l'enseignant est considéré comme l'élément clé de la réussite de l'élève à travers son enseignement et son jugement, alors la politique de son recrutement et de sa formation sera une dynamique constante. Les établissements de formation des formateurs au Tchad (Ecoles Normales des Instituteurs, Institut National de la Jeunesse et des Sports, Ecoles Normales Supérieures, Facultés ayant des départements d'enseignement, ...) doivent rectifier leurs programmes en accordant une place prépondérante à l'évaluation scolaire en général et au processus de notation en particulier. L'intégration dans la fonction publique et le recrutement des enseignants dans les établissements privés doivent viser des personnes qui sont professionnellement compétentes à prendre la craie. Le rendement positif du système éducatif est à ce prix.

Un autre problème qui apparaît concerne l'utilisation des notes par les jurys d'examen. Dans la proclamation des résultats finaux, on remarque, dans la même année au Tchad, un fort taux de réussite au BEPC contre un faible au BAC. Ici, il n'est pas question d'une comparaison systématique, mais de porter un regard sur les taux de réussite constatés chaque année : l'un fortement élevé et l'autre très faible. Qu'est ce qui pourrait expliquer cette énorme disparité ? L'une des explications pourrait être les objectifs liés à la moyenne générale, c'est-à-dire la décision du jury à proclamer la réussite et l'échec autour de la norme 10/20. Ces dernières années, au nom de l'excellence et du mérite, les jurys du BAC prononcent le succès pour une moyenne générale supérieure ou égale à la norme. En respectant scrupuleusement la norme officielle, le nombre des admis est automatiquement revu à la baisse. Difficile de faire autrement, lorsqu'on sait que beaucoup de lycéens et de collégiens construisent à peine une phrase correcte et compréhensible en français, langue d'enseignement et d'apprentissage (en dehors de l'arabe). A titre d'exemples, voici des extraits tirés des copies de candidats : « *L'Afrique n'est pas pauvre l'Afrique est riche par ce que des*

nos jours lafrique va devenir très richesse encore plus que avants elle na pas de besoin de daites par ce que africaine aime beaucoup travaille se devenir richesse. Lafrique cela pays très ... » (Bac 2013, Le Progrès n°3645 de 2013) ; *« Le livre est un document que l'homme fait la lecture dessus »* ; *« C'est grâce à les conseils que le père lui ramène à prodiguer pour que ses enfants sont responsables »* (Bac 2015, Abba Garde n°108 de 2015). Devant de telles copies, certains correcteurs ne tardent pas à dire le non sens des phrases et d'autres le manque de niveau des candidats. Quant aux jurys du BEPC, l'admission est acceptée avec une certaine souplesse, pour une moyenne générale inférieure ou égale à 10/20. Le nombre des candidats admis devient exagérément élevé. Ce qui contraste avec la baisse de niveau souvent décriée dans des journaux (La voix n°0168, 2012, Notre Temps n°534, 2013) et révélée par les bulletins des élèves. Cette baisse de niveau se reflète à travers des extraits de copies de BEPC 2013, en histoire : *« L'impérialisme c'est défini comme la domination économique et politique de l'état le plus fort sur les peuples le plus faible trop en retard ou trop divisés pour résisté »* ; en géographie : *« De nos jours les géants qui sont enville ce eux qui plante les arbres mais ils ont beau coup des difficulté ; il n'ont pas des l'eaux ni aboire et ni a versée sur les arbre »*. Les correcteurs éprouvent alors d'énormes difficultés à lire et à comprendre le sens de ce qui est écrit, ils se contentent de le barrer par des longs traits rouges.

Récemment, dans l'optique de redresser l'école tchadienne, le ministère de l'éducation Nationale a pris des mesures concernant l'évaluation certificative dans l'arrêté n°253 du 3 décembre 2014. Ce sont : la suppression du Certificat d'Etudes Primaires Elémentaires Tchadien (CEPET) et du concours d'entrée en sixième, le passage automatique en classe supérieure des niveaux 1 (CP1, CE1, CM1). Pour le passage en classe supérieure des niveaux CP2, CE2 et CM2, l'élève ayant obtenu une note inférieure à 5/10 est astreint à un cours de rattrapage organisé pendant les périodes de vacances. Ces mesures prises, et réellement mises en pratique, risquent de provoquer l'effet contraire à savoir, le sureffectif des classes élémentaires de niveau 2 et le découragement des enseignants intervenant dans les classes de niveau 1, étant donné que leurs élèves passent sans moindre effort. A cela, s'ajoute le long parcours des élèves dans l'enseignement fondamental sans un test national jusqu'au BEF (brevet d'enseignement fondamental). Il peut conduire à une démotivation tant dans la fréquentation que dans l'enseignement et l'apprentissage.

Pour obtenir plus du succès aux examens nationaux, une des premières solutions à mettre en place est la professionnalisation du métier de l'enseignant tant au niveau primaire et secondaire qu'au niveau supérieur. Elle passe par la suppression des maîtres communautaires dans les écoles et des volontaires-vacataires dans les lycées et collèges. Certes, ce personnel apporte une contribution non négligeable dans la formation des élèves, mais les dégâts qu'ils causent du point de vue pédagogique sont presque évidents, par exemple enseigner les leçons du point de vue de l'enseignant et corriger les copies dans l'esprit uniquement de sanctionner ou de faire passer simplement en classe supérieure. Les premiers, encore nombreux dans le circuit éducatif, exigent une formation professionnelle complète. Les derniers, ayant des compétences générales, méritent des recyclages adaptés au système professoral et sanctionnés par de certificat d'autorisation à l'enseignement. Une personne désireuse de faire carrière dans l'enseignement doit se former dans le métier et accepter d'être dans la classe. La deuxième solution concerne l'amélioration des conditions de travail, entre autres, l'existence des bibliothèques scolaires, du matériel pédagogique, de formation continue et de contrôle pédagogique. Certes, certains éducateurs préconisent d'autres solutions pour obtenir un taux de réussite optimum aux examens, à savoir intervenir sur les élèves et leurs parents, collaborer étroitement avec les différents partenaires, mais elles sont de moindre ampleur par rapport à l'efficacité de ce qui se déroule dans les classes.

Bibliographie

- Béyem, N. Roné. (1998). La baisse de niveau est indéniable. *Ndjaména Hebdo* N°337 du 9 juillet 1998.
- Bonniol, J-J., Vial, M. (1997). *Les modèles de l'évaluation. Textes fondateurs avec commentaires*. De Boeck Université.
- Bressoux, P. (1994). Note de synthèse : Les recherches sur les effets-écoles et les effets-maîtres. *Revue française de pédagogie*, n° 108, 91-137.
- Cardinet, J. (1988). *Evaluation scolaire et pratique*. Paris : de Boeck Université.
- Hannoun, H. (1989). *Paradoxe sur l'enseignant*. Paris : les éditions ESF.
- Leclercq, D., Nicaise, J., Demeuse, D. (2004). Docimologie critique : des difficultés de noter des copies et d'attribuer des notes aux élèves. In Demeuse, M. (2004). *Introduction aux théories et aux méthodes de la mesure en sciences psychologiques et en sciences de l'éducation (pp 273-292)*. Liège : les Editions de l'Université de Liège.
- Morissette, D. (1993). *Les examens de rendement scolaire*. Troisième édition. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval.
- Togmal David. (2004). Les Camerounais battent le record des mentions. *NDjaména Bi-Hebdo* N°788 du 26 au 28 juillet 2004.

- Téguidé S. Doréba, Ronelngué Toriaïra, Bélyem N. Roné. (1998). Proposition pour l'éducation de base, secondaire et supérieur d'ici l'an 2015. Direction des projets éducationnels, NDjaména.
- Tchad, Ministère de l'éducation nationale, Direction de l'analyse et de la prospective, Service des statistiques scolaires. (2000). *Données statistiques sur l'éducation*, N'Djaména.
- Sainzoumi, N. (2010). Dossier : Trois questions au Pr Mackaye Hassane Taïssou. *NDjaména Bi-Hebdo N°1295* du 28 au 30 juin 2010.
- Roegiers, X. (2010). *L'école et l'évaluation : des situations complexes pour évaluer les acquis des élèves*. 2e édition actualisée. Paris : de boeck.
- Veslin, O. et J. (1992). *Corriger des copies : Evaluer pour former*. Paris : Hachette.
- Weil-Barais, A. (1993). *L'homme cognitif*. Presses universitaires de France.
- Les sites :
- Gaillot, B-A. (2006). La docimologie et après? Notes sur l'évaluation des acquis en arts plastiques. www.aix-mrs.iuf-fr/formations/filières/...BG-eval2006 [en ligne]. [Consulté en mai 2011].
- www.sudonline.sn/-un-taux-de-reussite-global-de-384_a_3922.html-, consulté le 30 novembre 2011.
- www.ftplanet.net/resultats-bac.html-, consulté le 30 novembre 2011

« Population et vulnérabilité au paludisme à Yaoundé III (Cameroun) : cas des quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong »

Ndjounguep Juscar, Abossolo Samuel Aimé et Otomo Asse François,
Université de Yaoundé I
et
Eloundou Messi Paul Basile, Université de Maroua

Résumé : Le présent travail sur « Population et vulnérabilité au paludisme à Yaoundé III, cas des quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong », a pour objectif d'analyser l'apport des facteurs socio-économiques et environnementaux sur l'augmentation du risque de paludisme chez les populations, habitant les bas-fonds. Nous nous sommes posé la question de savoir comment ces facteurs participent à la vulnérabilité de ces populations. Les différents résultats obtenus nous ont montré que ces différents facteurs sont ceux qui concourent à la multiplication des mares d'eau dans les quartiers. C'est dans ces mares d'eau que se développent, le long de l'année, les agents vecteurs du paludisme (l'anophèle femelle). Aussi, les populations participent pleinement par leurs diverses actions à leur exposition aux agents vecteur du paludisme. Ces actions sont l'insalubrité, le rejet des objets contenant des eaux autour des maisons, tout ceci ajouté à l'inaccessibilité de la majorité aux médicaments et soins adéquats. Cette situation ne s'observe pas seulement dans les quartiers où les bas-fonds sont fortement anthropisés, mais elle y est plus accentuée.

Mots clés : Paludisme, vulnérabilité, Yaoundé III, bas-fond, population

Abstract : This work which is on “population and vulnerability to malaria in Yaounde III, the cases of Ngoa-Ekelle and Nsimeyong quarters”, has as main objective to analyze the contribution of socio-economic and environmental factors on the increasing risk of malaria by the people living in valleys. We wanted to know how these factors contributes to the vulnerability of valleys site inhabitants to malaria. The results obtained showed that these factors are those that favor the development of stagnant water in these quarters and it is in these stagnant waters that have been there for long that are found malaria vector agents “female anophelous mosquitos ». The population, through their diverse activities also fully exposed themselves to malaria vector agent. These actions include unhygienic conditions, the lettering of water-containing objects around compounds and the inaccessibility of a majority of them to adequate health care. This situation is not only observed in the quarters whose valleys are heavily settled but are also more pronounced there.

Key words: Malaria, Vulnerability, Yaounde III, Valleys, Population.

Introduction

Le paludisme est une maladie qui fait de plus en plus des victimes de part le monde. La région la plus touchée reste l'Afrique subsaharienne où il représente la principale cause de morbidité et de mortalité. Au

Cameroun, 57% des consultations générales dans les formations sanitaires sont liées au paludisme (PNLP, 2005). Le Cameroun est situé dans une zone climatique adéquate maximale pour la transmission du paludisme (OMS, 2003). De part sa diversité climatique, géographique et culturelle, il est divisé en quatre¹ faciès épidémiologiques qui définissent un ensemble de lieux dans lesquels le paludisme présente les mêmes caractéristiques de transmission tels les facteurs environnementaux, socio-économiques et les manifestations pathologiques. Notre zone d'étude se trouve dans le Faciès équatorial forestier du sud Cameroun. Ici, les niveaux d'endémicités palustres sont variables, ceci est dû à la forte croissance de la population et de l'hétérogénéité de la morphologie des quartiers. Il se pose donc ici le problème de localisation des zones vulnérables.

Quels sont les facteurs qui influencent la prédisposition des populations résidant les bas-fonds au paludisme ?

L'objectif de ce travail est de montrer qu'il existe certains facteurs qui prédisposent les populations habitant les bas-fonds au paludisme.

1. Contexte

De nombreuses recherches sur l'occurrence du paludisme dans nos cités concourent à la recherche des facteurs qui sont propice au développement de la maladie. Les bas-fonds habités présentent une forme de risque spécifique par rapport au développement des agents vecteurs du paludisme. Certains auteurs ont déjà démontré que les populations des zones marécageuses sont exposées quotidiennement aux piqûres des moustiques (Kouassi Dongo, 2007). Aussi, le paludisme en milieu urbain appartient aux fronts et quartiers d'urbanisation récents et à forte densité de population. Ce sont des lieux à proximité des zones maraîchères préservées (Trape J. F. 1986). Les indicateurs qui renforcent la vulnérabilité des populations dans ces zones sont la précarité de l'habitat, la pauvreté, la faiblesse du niveau d'instruction et l'absence ou l'éloignement des formations sanitaires (Nzale J. C. 2010). Ces études tentent d'apporter leur contribution à la détermination des facteurs aggravant le paludisme afin qu'on puisse y apporter une solution.

¹ Faciès du grand nord Cameroun, faciès du grand ouest, faciès équatorial forestier et le faciès du littoral

2. Matériel et méthode

Pour mener à bien notre étude, nous avons choisi un échantillon de 200 individus résidant les zones de bas-fonds de Ngoa-Ekélé et Nsimeyong auxquels nous avons attribué un questionnaire. Les interviews auprès du personnel des cliniques et hôpitaux dans ces quartiers nous ont permis de connaître les efforts de ce dernier sur la réduction du nombre de malade. La carte du réseau hydrographique et les observations directes, l'utilisation des images satellitales QUICKBIRD nous ont permis de recenser les bas-fonds où les populations sont vulnérables. Ceci était possible grâce au logiciel ArcMap. Excel nous a permis de ressortir les tendances des résultats obtenus sur le terrain et sur les graphiques. L'étude du mode de vie des populations desdits quartiers nous a permis d'établir une relation entre leur environnement et leur vulnérabilité au paludisme.

3. Résultats

3.1. Facteurs de la vulnérabilité des populations au paludisme

Dans la logique de la nouvelle approche sur l'étude de la vulnérabilité, un accent est mis sur les facteurs qui prédisposent les populations à contracter une ou plusieurs maladies. Contrairement à l'approche classique qui s'attarde sur les dommages causés par les maladies sur les populations. Ce travail s'attèle à examiner les deux premiers types de facteurs qui contribuent à rendre les populations des quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong vulnérables sur le plan sanitaire en général et au paludisme en particulier.

3.2. Facteurs socio-économiques et environnementaux et vulnérabilité des populations au paludisme

Les facteurs socio-économiques et environnementaux sont à l'origine de la vulnérabilité des populations habitant les bas-fonds des quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong au paludisme. Ces bas-fonds sont considérés comme étant des espaces à risque à cause de leur proximité aux rivières *Tsomo* (Nsimeyong), l'*Olezoa* et le lac d'Obili (Ngoa-Ekélé) d'une part et d'autres part l'occupation anarchique de l'espace par l'obstruction des voies d'écoulement des eaux et la forte densité des habitations par endroit. Tous ces derniers concourent à la multiplication des mares d'eau où se développent au quantifiant de nombreux gîtes larvaires, rendant ainsi les populations vulnérables aux piqûres des moustiques, agents vecteurs du paludisme. Les enquêtes nous ont permis de distinguer

plusieurs catégories sociales. Ce sont entre autres les fonctionnaires (60,9% à Ngoa-Ekélé contre 11,1% à Nsimeyong), les retraités (30,4 à Ngoa-Ekélé % contre 27,8% à Nsimeyong), les « sans emploi » (4,3% à Ngoa-Ekélé contre 11,1% à Nsimeyong) et les commerçants (4,3% à Ngoa-Ekélé contre 50% à Nsimeyong).

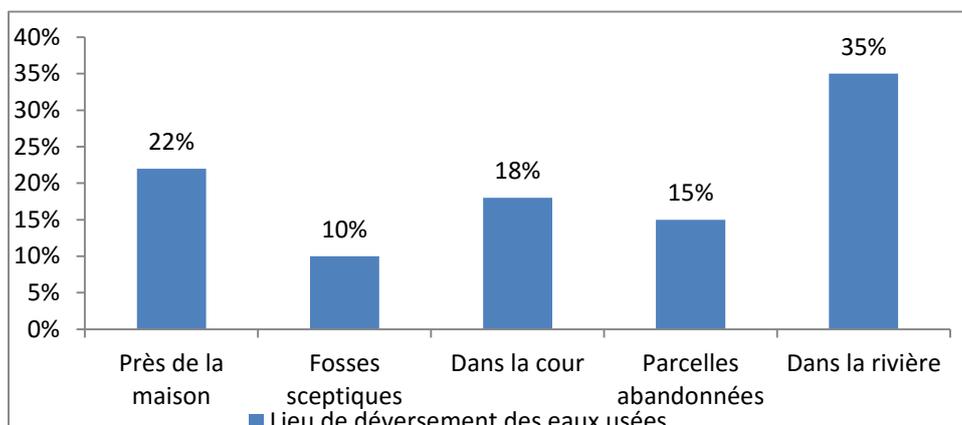
3.2.1. Facteurs sociaux

Une observation minutieuse de la typologie du bâti dans les quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong montre un aspect différencié. Des zones avec les hauts standings sur le sommet et les bâtis en matériau provisoire dans les bas-fonds où la densité de la population et celle de l'habitat sont très élevées et dépasse les 160 hbts/km. Ils présentent les plus fortes concentrations des logements sous-équipés (Bopda A., 1995).

Dans les bas-fonds des quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong, 40% de la population a un niveau de revenu faible. Le taux de chômage y est élevé (60%) et le secteur informel reste le champ de prédilection des chefs de ménage (40%). Sur l'ensemble des chefs de ménages enquêtés dans les bas-fonds des quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong, 63% sont en activité. Le statut de leur emploi se caractérise par deux classes : les salariés du secteur public et privé structuré (46%) et les indépendants (54%) du secteur privé informel (artisans, petits commerçants à la sauvette, mécaniciens, etc...). On relève en outre que l'occupation dans leur emploi est principalement du statut permanent 79%, contre 12% d'occasionnel et 8% de temporaires (enquête de terrain 2011). Ils exercent leurs activités en journée continue comme le stipule la législation du code du travail actuellement en vigueur au Cameroun.

Ainsi l'urbanisation apporte des changements dans la façon dont les gens vivent. L'accroissement de la population dans ces conditions est synonyme de l'aggravation de la pauvreté urbaine. Tout ceci engendre une mauvaise santé due à des déficiences de l'environnement physique, des difficultés d'écoulement des eaux usées, la mauvaise occupation de l'espace et la carence des infrastructures sanitaires. Les groupes les plus démunis sont les plus confrontés aux pires menaces à leur intégrité physique et biologique et qui ont le moins accès aux services de protection.

Dans ces quartiers, la promiscuité des habitations constitue un frein à un système d'assainissement adéquat, source favorable à la prolifération des vecteurs de la maladie (Figure 1).



Source : Enquête de terrain décembre 2011.

Figure 1: Lieu déversement des eaux usées par les ménages

D'après nos enquêtes, les populations habitant les bas-fonds des quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong déversent les eaux usées près de la maison (22%), dans les fosses septiques (10%), dans la cour (18%), sur des parcelles abandonnées ou non bâties (15%) ou dans les rivières (35%). En effet, si les populations déversent plus les eaux usées dans la rivière, cela est dû à leur proximité à cette dernière, celles qui déversent près de la maison sont ceux habitant les zones à habitats denses tandis que ceux déversant dans la cour sont ceux habitant les zones de densité faible.

Le déversement des eaux usées dans la cour ou à proximité de la maison développe de nombreux gîtes de moustiques dans les eaux stagnantes.

Stagnation des eaux usées à proximité des habitations

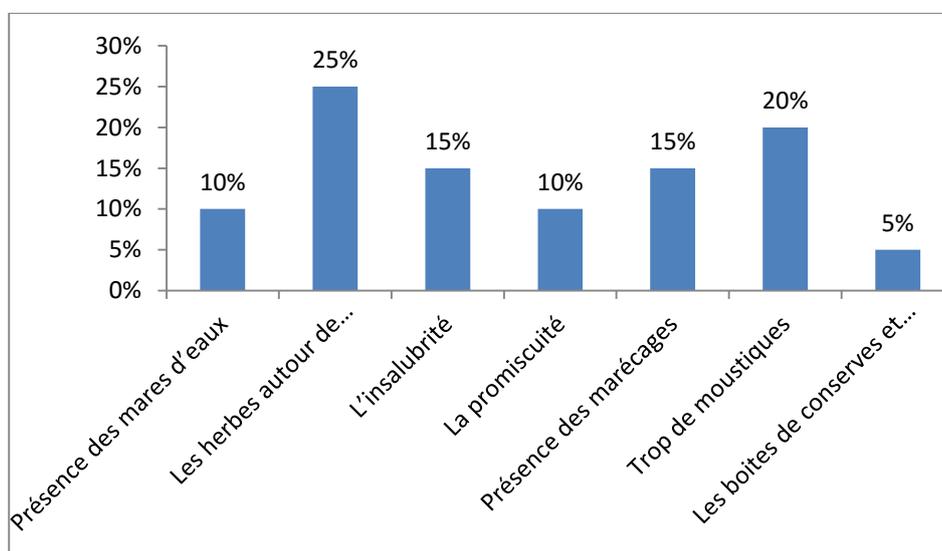
L'insuffisance du réseau de drainage engendre la stagnation des eaux sales dans les quartiers. Ces eaux se concentrent dans des dépressions des rues, contrairement aux déversoirs d'eaux usées qui sont des canaux aménagés ou non. Parfois, les déversoirs d'eaux usées communiquent avec les eaux stagnantes. L'occupation des rues par des eaux stagnantes varie d'un quartier à un autre. Le quartier Ngoa-Ekélé pris isolément est vulnérable en matière de nuisances causées par la présence d'eaux stagnantes. Il est important de souligner qu'il s'agit d'un drainage naturel lié à la déclivité motrice des sites, puisque aucun quartier ne dispose de système de drainage moderne adéquat.

L'enquête visant la mise en évidence des eaux stagnantes dans les rues des quartiers, est associée à la recherche des parasites notamment des

larves de moustiques dans ces eaux. L'analyse de la présence de ces parasites révèle que la plupart des eaux stagnantes proche des maisons dans les bas-fonds de ces quartiers sont de véritables gîtes de larves de moustiques (Anophèle femelle).

3.2.2. La responsabilité des populations

Plus de 56,5% des ménages enquêtés ont admis qu'il est possible d'attraper une maladie dans un environnement pas toujours bien entretenu comme c'est le cas en ce qui concerne leur quartier (figure 34). Cela signifie que les populations des quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong ont dépassé le stade de la prise de conscience du risque. Elles sont bien conscientes de courir des risques. Ainsi, dans l'ensemble, les risques sanitaires sont perçus et font partie de leur quotidien.



Source : enquête de terrain décembre 2011

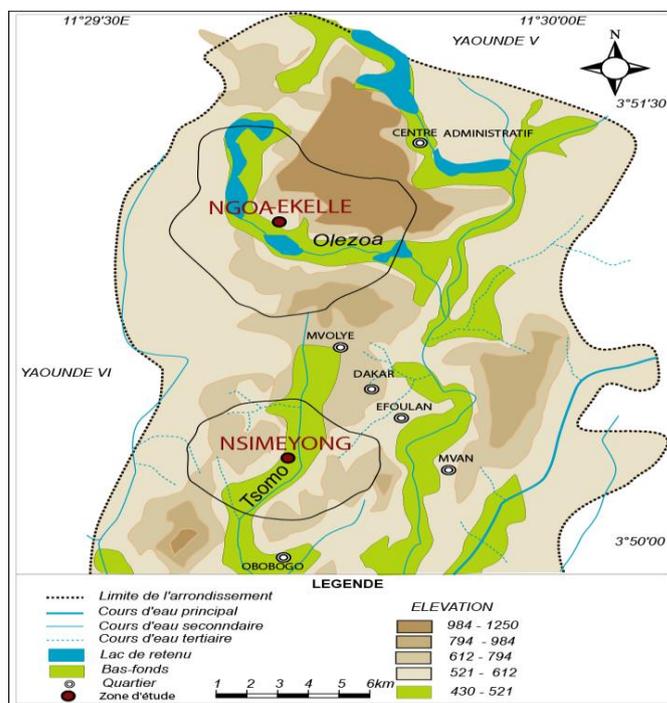
Figure 34 : Causes de la multiplication des agents vecteurs du paludisme dans les quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong

Dans les quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong, les populations perçoivent les facteurs comme la présence des mares d'eau (10%), l'environnement insalubre (25%), les herbes autour de l'habitat, (15%) d'insalubrité dans les ménages, la promiscuité des ménages et des cités estudiantines, (10%), les boîtes de conserves et eaux souillées (50%) comme ceux qui augmentent la production des moustiques, agent vecteur du paludisme (Figure.24). Ainsi dans l'ensemble, nous pouvons dire que

la prédominance des facteurs environnementaux et socio-économiques sont les facteurs amplificateurs du paludisme.

3.2.3. La position géographique des bas-fonds et leurs conséquences sur les populations

Elle renvoie en réalité aux facteurs géographiques. Ils prennent en compte les pentes et la morphologie des vallées qui canalisent les écoulements en les accentuant ou en réduisant la vitesse d'écoulement. Dans un contexte de climat équatorial où les pluies sont généralement torrentielles, il arrive très souvent que les eaux des rivières Olezoa et le Tsomo débordent pendant les averses. Avec l'obstruction des voies d'écoulement des eaux et en l'absence d'un système d'évacuation des eaux usées, elles stagnent pendant des jours et tardent à se retirer. D'où le développement de plusieurs gîtes larvaires.



Source : Adapté du SDAU de Yaoundé, 2008.

Figure 2: Localisation des Bas-fonds dans les quartiers Ngoya-Ekellé et Nsimyong

Les quartiers Ngoya-Ekellé et Nsimyong sont en majorité constitués des bas-fonds et occupés par les habitations et les cultures. Ce sont des

zones où l'insalubrité accrue expose chaque jour les populations aux piqûres des moustiques, agents vecteurs du paludisme.

3.2.4. La multiplication des espaces à risque

Même s'ils concernent surtout les bas-fonds marécageux insalubres et probables foyers de développement des moustiques des quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong, ces espaces constituent des zones à risques sanitaires parce qu'ils sont des espaces d'accumulation des déchets de toute sorte (photo 1). Ils sont des réceptacles de toutes les eaux de ruissellement et des eaux des pluies qui s'y déversent venant des versants qui les surplombent. Formant ainsi de nombreuses marres d'eau de part et d'autres des maisons d'habitation (photo 2-3).

Planche 1 : Espaces à risque au sud-est du quartier Ngoa-Ekélé



Cliché : Ndjounguep, 2011
Photo 1: Tas d'ordures au tour des habitations



Cliché : Ndjounguep, 2011
Photo 2: Rivière et végétation autour des habitations

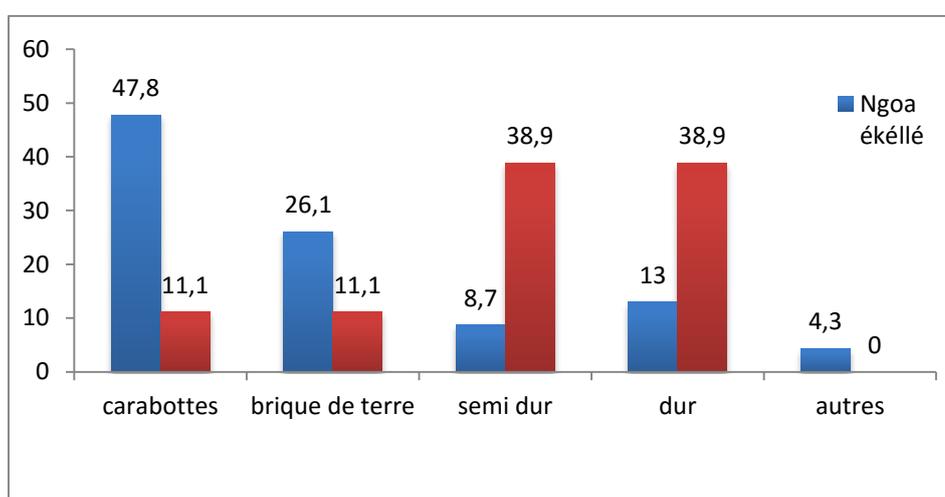


Cliché Ndjounguep
Photo 3: Lac près de la zone Universitaire

3.3. Facteurs économiques

3.3.1. Le niveau social des populations, source de vulnérabilité des populations au paludisme

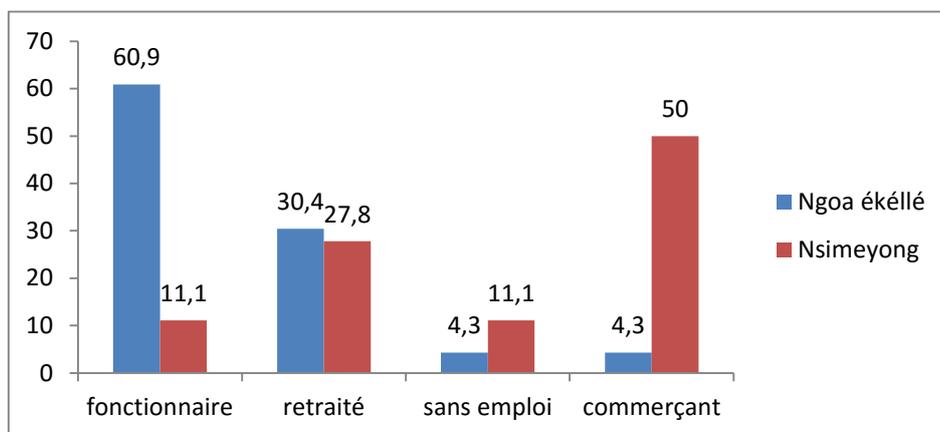
De tous les facteurs, les facteurs socio-économiques sont la toile de fond constituée par le processus d'urbanisation, surtout dans un contexte de crise ou de fluctuation économique. Ces facteurs relèvent des inégalités sociales et sont visibles à travers le statut matrimonial, les matériaux utilisés pour la construction de l'habitat (figure 3) et la catégorie sociale (figure 3)



Source : Enquête de terrain, 2011

Figure 3: Matériaux utilisé pour la construction dans les bas-fonds des quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong

Au quartiers Ngoa-Ekélé, 47,8% contre 11,1% de la population enquêtée habitent les maisons en carabottes, 26,1% contre 11,1% en brique de terre, 8,7% contre 38,9% des maisons semi dur, 13% contre 38,9% des maisons en dur et 4,3% contre 0% les autres types d maison (terre battue...). Tout ceci dépend aussi des catégories sociales (figure 4).



Source : Enquête de terrain, 2011

Figure 4: Catégories sociales des populations des quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong

Dans les quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong, on distingue plusieurs catégories sociales. Ce sont entre autre les fonctionnaires (60,9% à Ngoa-Ekélé contre 11,1% à Nsimeyong), les retraités (30,4 à Ngoa-Ekélé % contre 27,8% à Nsimeyong), les sans emploi (4,3% à Ngoa-Ekélé contre 11,1% à Nsimeyong) et les commerçants (4,3% à Ngoa-Ekélé contre 50% à Nsimeyong).

L'exode rural, la spéculation foncière, les pratiques clientélistes, la recherche de la proximité des centres actifs de la ville, constituent les paramètres à prendre en compte dans ce type de facteur laquelle ségrégation spatiale induit un effet domino sur la ségrégation sociale et donc les inégalités socio urbaines. Les inégalités d'accès au sol sont la preuve des inégalités dans les revenus.

3.3.2. La forte densité de l'habitat concentré dans les bas-fonds

La concentration des hommes est considérée comme une première source d'augmentation de la vulnérabilité. La densité moyenne de la population du quartier Ngoa-Ekélé est de 80-115hts/km² et de 40-80hts/km² à Nsimeyong (T. Assongmo, 2002). Elle est plus concentrée dans les bas-fonds où les fortes densités humaines augmentent les risques de la diffusion spatiale des germes du paludisme.

La contiguïté contribue elle aussi à fragiliser la santé des habitants des quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong. Cette contiguïté des personnes et des habitations accélère la diffusion des risques comme ceux de la prolifération des moustiques et des gîtes larvaires. C'est le cas lorsqu'il s'agit des maladies telles que le paludisme et bien d'autres.

3.3.3. La mauvaise planification de l'occupation de l'espace

Dans les villes africaines, la terre disparaît sous les constructions, c'est là où la terre est éclipsée par celle du logement et son cortège de problèmes. La terre est donc la matière première de l'urbanisation, élément premier à partir duquel la ville est construite. Le foncier se cache donc sous l'immobilier. Cette remarque nous amène à évoquer un autre volet du rôle des pouvoirs publics dans la vulnérabilité des populations aux maladies. L'Etat est le plus grand propriétaire foncier en zone urbaine au Cameroun, mais il ne réussit pas à résoudre les problèmes fonciers. La plupart des terrains sont acquis par des pratiques populaires et seuls quelques ménages, qu'on peut qualifier de privilégiés ont accès aux titres fonciers. Selon nos enquêtes, 36% des ménages sont propriétaires terriens avec leurs titres fonciers. Le reste se répartit entre des propriétaires fonciers sans titres fonciers (15%) et les locataires (49%).

3.4. Facteurs institutionnels

3.4.1. Infrastructures et niveau d'équipement sanitaire

Les infrastructures concernent la qualité du bâti (matériaux et techniques de construction), les formations et équipements sanitaires. Dans le cas d'espèce, nous nous attarderons surtout sur les équipements et formations sanitaires. Ces derniers sont représentés par : des GIC de santé, des centres de santé et des cliniques.

Lors des enquêtes sur le terrain, nous avons constaté que les formations sanitaires sont insuffisantes et offrent aux populations des services importants et variés tels que : les consultations, l'accouchement, les médicaments, l'analyse médicale et la petite chirurgie. Les quartiers Ngoa-Ekélé et Nsimeyong sont sous équipés en formations sanitaires au regard de la densité de la population. Il faut également noter que celles existantes sont insuffisantes dans l'apport des soins de qualité aux populations concernées. C'est pourquoi pour avoir des soins de qualité, les habitants sont obligés de se rendre dans des formations sanitaires au-delà de leur lieu de résidence. Ces formations sanitaires sont plus importantes en terme de qualité et de coût pour la plupart (Hôpital central, CHU, Hôpital gynéco obstétrique) et où il faut déboursier des sommes d'argent pas toujours accessibles à tous (tableau 1).

Tableau 1: Répartition des structures sanitaires dans les quartiers de Yaoundé III

Localités	Pharmacies	Hôpitaux	
		Publics	Privés
Ngoa-Ekellé	4	2	10
Nsimeyong	3	1	8
Total	7	3	18

Source : Monographie Yaoundé III CUY, 2007

Le niveau d'équipement sanitaire est un facteur essentiel qui permet d'avoir le niveau de vulnérabilité des populations. Deux catégories d'équipements ont un effet important.

IV. Discussion

Etant donné que l'agent vecteur du paludisme, l'anophèle femelle, est un moustique noble, c'est-à-dire ne se développant pas dans les eaux sales, il ne faut pas penser que la promiscuité et la forte quantité des eaux sales dans ces quartiers rend les populations vulnérables au paludisme. Mais ces conditions contribuent plutôt à la multiplication des eaux stagnantes, lieu propice pour le développement de cette dernière.

La vulnérabilité est d'autant plus grande dans une ville, à société déjà segmentée, que divers dysfonctionnements y sont exacerbés (Chaline et Dubois-Maury, 1994). En effet, la vulnérabilité des cités, selon une approche classique, résulte d'une convergence d'au moins quatre facteurs à la fois externes et internes. Les différents facteurs qui augmentent le degré de vulnérabilité des populations des bas-fonds ne sont pas uniquement liés à ces milieux. Les quartiers à forte densité de l'habitat développent aussi les facteurs similaires.

Conclusion

La vulnérabilité des populations au paludisme est liée aux facteurs socio-économiques et environnementaux. Ces facteurs sont caractérisés par la position géographique du site, la précarité des populations, ce qui détermine la qualité du logement, la pression de l'homme sur l'environnement et la gestion des déchets et eaux usées. Ceci participe à la multiplication des gîtes larvaires où se développent les agents vecteurs du paludisme, ce qui rend les populations vulnérables. Cette vulnérabilité est d'autant plus accentuée à cause du fait que les populations ne sont indépendantes.

Bibliographie

- Abah, M. (1973), *Le site de Yaoundé : étude de géographie physique*, 121p.
- Blaise H. (2008), *Le tissu spontané des villes d'Afrique subsaharienne: logique de formation et diversité des situations*, Afroeuropa, 23p.
- D'Ercole R., Gluski p., Hardy S. et Sierra A., *Vulnérabilités urbaines dans les pays du Sud. Présentation du dossier*, Cybergeog : European Journal of Geography[En ligne], Dossiers, Vulnérabilités urbaines au sud, mis en ligne le 06 avril 2009. URL : <http://cybergeog.revues.org/index22151.html>
- Dongo, K., F. Koffi Kouamé, B. Koné, J. Biém, M. Tanner et G. Cissé, (2008), Analyse de la situation de l'environnement sanitaire des quartiers défavorisés dans le tissu urbain de Yopougon à Abidjan, Côte d'Ivoire, in *La revue en sciences de l'environnement*, Vol8 no3, 11p: <http://vertigo.revues.org/index6252.html>
- Ferland M. (1995) : « Lien entre le statut socio-économique et la santé » in *Santé Québec et la santé ça va en 1992-1993*, Vol 2, pp 81-112.
- Ndjounguep J. (2012), Vulnérabilité des populations au paludisme dans les zones marginales de Ngoa-Ekélé et Nsimeyong, mémoire de Master, Université de Douala.
- OMS (2003), *Le paludisme*, manuel de santé communautaire, 51p.
- OMS. (1998), *Profil du système national de Santé au Cameroun*. 44p.
- Tbaf'e, J.F. (1986), *L'impact de l'urbanisation sur le paludisme en Afrique Centrale*.
Thèse d'Etat (Sciences), Université de Pans-Sud, Centre d'Orsay.
- Rapport d'activités 2005 du PNLP Avril 2006.
- Rapport d'activités 2006, PNLP et The Global Fund, DRAFT 1 avril 2007

Place, statuts et rôles des lettrés dans la société égyptienne

Mouhamadou Nissire Sarr, Université Cheikh Anta Diop, Dakar-Sénégal

Résumé : Dans l'antiquité pharaonique, les hommes de lettres étaient fortement associés à l'exercice du pouvoir. Ils travaillaient en étroite collaboration avec les pharaons pour imprimer une orientation spirituelle et morale aux hommes politiques en vue d'une gestion saine de la chose publique. L'auteur de cet article exploite les sources magiques, littéraires et philosophiques permettant de comprendre la nécessité d'une exploitation judicieuse de la sagesse africaine, gage de sécurité, pour affronter la modernité.

Mots-clés : pouvoir, sagesse africaine, modernité.

Abstract : In ancient Egypt, men of letters were directly associated with the exercise of power. They worked closely with the Pharaohs to elaborate the moral and spiritual guidance for sound management of public affairs. The author of this article uses magical sources, literature and philosophy to understand the need for judicious exploitation of African wisdom to ensure security and deal with modernity.

Key words: power, African wisdom, modernity.

Introduction

Les arts et les lettres occupaient une place de choix dans l'activité intellectuelle des membres de l'aristocratie égyptienne. Cette activité était un exercice qui visait à faire usage de son intelligence pour créer des œuvres d'art, faire des inventions, produire des textes littéraires¹, philosophiques, historiques, politiques, en vue de changer la société. Différentes personnalités de l'aristocratie égyptienne se prêtaient à cet exercice. Il s'agissait des savants et scribes, des sages, des prêtres et médecins. L'égyptien pharaonique renferme plusieurs termes techniques qui peuvent renvoyer au concept d'intellectuel.

¹ Le concept est discuté par le Professeur J. Assmann de l'Université de Heidelberg dans « Der literarische Text im Alten Ägypten : Versuch einer Begriffsbestimmung », OLZ 69, 1974, S. 117-126. D'autres égyptologues, comme G. Posener, préfèrent le concept de « littérature égyptienne » qu'ils limitent aux belles lettres par opposition à la littérature religieuse et officielle. Pour le professeur H. Brunner (1986 : 4-12), ce concept renvoie aux textes religieux, aux autobiographies et aux textes de nature historique. Les auteurs de « *Handbuch der Orientalistik* » le limitent aux annales des rois, aux représentations astronomiques et aux livres scientifiques.

Il s'agit de :  / *rekh* (le savoir (A.Erman, G. Hermann, 1982 : 445) ;
  instruire quelqu'un au savoir² ;   / *rekh*

(l'érudit, le savant, l'homme d'étude) (D. Meeks, 1998 : 219) ;   /
rekhet (celle qui prédit et qui soigne) (R. Hanning, 1995 : 475) ;

   / *rekh- ikhet* (celui qui connaît les choses secrètes, l'érudit, le savant, le sage³) ;   *rékh-sou* (le savant, celui qui connaît). Mis en épithète, *Rx.sw* peut également être traduit par « un sachant est lui », « un connaisseur est lui », c'est-à-dire par « il sait, il connaît » (M. Bilolo, 2005 : 217)⁴.

Cet épithète s'appliquait à partir de la 19^e dynastie à   Thot⁵, la divinité égyptienne qui a prononcé  *médu netjer* (la parole et l'expression divines comme désignation de l'ancienne littérature sacrée écrite en hiéroglyphe⁶), inventé les sciences, les arts et les lettres. Son nom est écrit avec l'image d'un ibis blanc monté sur un pavois. Les Égyptiens ont connu

trois types d'ibis : l'ibis *comata* ou l'ibis *religiosa* ⁷, l'ibis du savoir⁸
 et l'ibis noir ⁹.

² *Wb.* 2, 445:13.

³ *Wb.* 2, 443 :27-30.

⁴ Le pronom dépendant *sw* généralement utilisé comme complément d'objet joue dans ce cas là le rôle de sujet (G. Lefèbvre, Grammaire de l'égyptien classique, Le Caire, IFAO, 1940, p. 56 § 87.

⁵ *Wb.* 2, 445 :10. Platon dans le Phèdre affirme « j'ai donc oui dire qu'il y avait près de Naucratis en Égypte un des anciens dieux de ce pays à qui les Égyptiens ont dédié l'oiseau qu'ils appellent ibis ; ce démon porte le nom de Theuth ; c'est lui qui inventa la numération et le calcul, la géométrie et l'astronomie, le trictrac et les dés et enfin l'écriture.... » (*Phèdre* 274c-275b).

⁶ *Wb.*2, 180:13.

⁷ La valeur hiéroglyphique de cet oiseau à crête est *Akh*, signifiant esprit, défunt bien heureux (Meeks D., 1998 :7). Selon toute vraisemblance, l'oiseau à crête est identique à l'ibis *comata* ou *geronticus comatus*.

Le terme *comata* lui est appliqué à cause de sa nuque et de son cou qui portent, vers l'arrière, des plumes très droites, allongées, minces et pointues. Ces plumes, selon Ch. Kuentz, constituent une grande et large huppe, caractérisant l'espèce. Selon toujours cet auteur, cette espèce porte un bec assez long et légèrement recourbé aux deux- tiers de sa

scribe, l'écrivain comme fonctionnaire de l'État, officiant du culte¹³). Ce terme écrit avec un idéogramme représentant le matériel d'écriture (composé d'une palette, d'un godet et d'un calame), signifie littéralement *celui qui écrit ou qui produit des œuvres littéraires*. Dans le domaine artistique, nous pouvons mentionner les    / *khémout* « le corps des travailleurs, des artisans¹⁴ », les artistes, les producteurs d'art matériel comme les statues et statuettes, les constructeurs des pyramides, des mastabas, des temples et de tous autres lieux de culte tels   / *l'ibou* « abri, enclos protecteur¹⁵ », le lieu de lavage des morts,   / *ouabet* « tente de purification, officine d'embaumement¹⁶ », lieu de purification des morts,  / *la per néfer* « atelier d'embaumement¹⁷ », lieu de momification des morts. Les prêtres font partie de l'élite intellectuelle égyptienne. Ils officiaient tant dans le domaine funéraire que religieux.

Nous pouvons citer le cas du  / *hem ka*. Ce titre qui est apparu sous l'Ancien Empire signifiait le serviteur du *ka* comme désignation du prêtre funéraire qui s'occupait du service des offrandes¹⁸, (le *ka* est la partie de la personnalité humaine qui se nourrit des aliments déposés sur la tombe du défunt, d'où la similarité entre *ka* et *kaou* désignant les offrandes); du   / *khériheb* (terme apparu dans les textes de l'Ancien Empire signifiant prêtre lecteur, ritualiste¹⁹); du   / *zounou*, copte ^s*saein*, ^b*shini* (terme apparu dans les textes de l'Ancien Empire signifiant le médecin)²⁰.

Il s'agit dans cet essai de revisiter le rôle que devait assumer chaque élite intellectuelle à l'intérieur de la société égyptienne. Mais avant d'aborder les compétences de cette élite, il nous semble important de

¹³ Wb.3, 479.

¹⁴ Wb. 3, 85 :5 ; *Urkunden des alten Reichs, erster Band bearbeitet von Kurt Sethe* (Urk. Par la suite) I.53, 13 ; Alex. 78.2678.

¹⁵ Alex.78.0248

¹⁶ Alex. 78.0900.

¹⁷ Alex. 78. 1465.

¹⁸ Wb. 3, 90 : 12.

¹⁹ Wb., 3, 395 : 4-10 ; Alex. 78.3236.

²⁰ Wb., 3, 427 : 7.

revenir sur les structures de formation et les méthodes de transmission des savoirs acquis et structurés.

La formation de l'élite intellectuelle égyptienne

La formation de l'élite intellectuelle pharaonique était assurée par deux structures à savoir les maisons de vie et les écoles.

Les écoles d'initiation

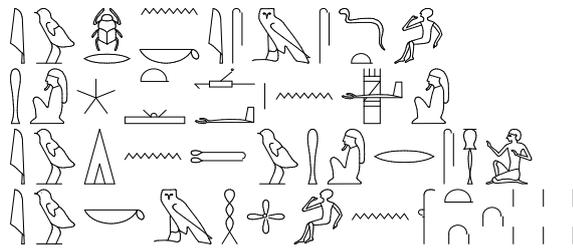
Le nom pharaonique de l'école est ²¹/ *at. seba*, en copte *anzhbe* (dialecte saaidique, parlé à Thèbes et dans toute la Haute Égypte), *anzhb* (dialecte bohairique, parlé à Alexandrie et dans le nord de l'Égypte) (G. Lefebvre, 1940 : 7) ou *anshbe* comme le suggère Till dans sa grammaire de la langue copte (W. C. Till, 1955, 41). Le terme / *seba* déterminé par l'hieroglyphe de la maison renvoie (au palais, au temple, lieu de culte et d'initiation des enseignements secrets) (R. Hanning, 1995 : 685). Il peut être d'une part déterminé par la personne ayant à la main un bâton , d'autre part par l'hieroglyphe de roseaux liés surmontés par une étoile et enfin par le bras tenant un bâton, synonyme de la force, de l'effort et de la contrainte . Dans ces trois cas, il signifie enseigner aux enfants, instruire, étudier, dresser un animal, éduquer²². Le maître avait ainsi un moyen radical pour faire travailler les récalcitrants (F. Daumas, 1974, 111).

La stèle de , maître du trésor royal (W. Helck, 1980 : col. 121) découvert à Abydos (K. Sethe, 1960 : 104), datant de l'époque du pharaon Sésostri III, révèle l'importance de l'éducation et l'initiation dans le processus de la formation des jeunes socialement distingués. Ils étaient envoyés dans la cour du roi pour se mettre à l'apprentissage de la pratique du pouvoir. C'est ce qui transparait à travers la lettre que le pharaon lui avait adressée :



²¹ *Wb.1*, 160 :12.

²² *Wb.4*, 83.

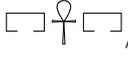


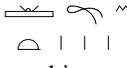
« Tu a été vraiment amené chez mon maître pour être éduqué et tu as grandi comme l'élève de mon maître, comme l'unique élève du palais. Ma majesté a permis que tu sois l'ami alors que tu avais vingt six ans » (K. Sethe, 1959 : 70). Vingt six ans semblent être l'âge requis pour être admis dans les écoles initiatiques, pour être formé dans l'art de la guerre, dans les métiers d'artisans, de médecins, de scribes et de magiciens (H. Brunner, 1975 : col. 569-575).

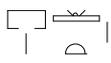
Le contenu des enseignements dispensés est désigné traditionnellement par les égyptologues par le terme , copte *sbw*, *sbou*, (l'enseignement, l'instruction) (W. Erichsen, 1954 : 421). On le traduit également en grec ancien par σοφός et en grec moderne par σοφία, signifiant sagesse (Th. Obenga, 2005 : 220-221). Les auteurs de ces différentes sagesse égyptiennes étaient généralement les rois, les princes mais aussi certains hauts fonctionnaires associés à l'exercice du pouvoir. On peut citer les cas de Imhotep, Kagemni (W. Barta, 1980, col. 980-981), Ptahhotep (H. Brunner, 1980 : col. 989-991), Djedefhor (G. Posener, 1980 : col. 978-980), Amenemhet 1^{er} (E. Blumenthal, 1980 : col. 968-971), Mérikarê (G. Posener, 1980 : col. 986-989), Ani (H. Brunner, 1980 : col. 975-977), Chéti (Ibid. : col. 977-978), Anch-Scheschonqi (H.J Thissen, 1980 : col. 974-975), Amenemope (I. G. Shirun, 1980 : col. 971-974). Ces sagesse enseignées aux écoliers invitent les Égyptiens de tous bords à la loyauté, à la courtoisie, au respect de la *maât* non pas comme une loi écrite mais comme idée, aux conseils de politique interne destinés au futur roi, aux vertus du silence, à la suggestion de devenir fonctionnaire, au rapport établi entre l'homme et son créateur, à la nécessité de fonder une famille, aux complicités entre époux et épouse, à l'interdiction d'établir une différence entre un noble et un autre d'origine sociale modeste. Il s'agissait ainsi de considérer la personne selon ses performances et l'amener à observer le culte dans les temples divins (H. Brunner, 1977) .

L'enseignement en Égypte pharaonique était dispensé par les scribes. L'enfant fille ou garçon était admis dans cette structure à l'âge de cinq ou six ans. On lui apprenait à lire et à écrire les hiéroglyphes²³, c'est-à-dire les pictographes représentant des objets, en hiératique, en cursive dont les contours évoquaient aussi peu l'image primitive que le a de notre cursive rappelle peu la capitale de l'imprimerie (F. Daumas, 1974 : 111). Il recevait des notions de règle de morale et de civilité. L'apprentissage de la calligraphie et du calcul devait lui ouvrir des portes de connaissance beaucoup plus complexes telles l'histoire, la géographie, les lois, les langues étrangères, les mathématiques, la géométrie, le dessin. L'assimilation de ces connaissances lui permettait d'accéder aux cours dispensés dans les maisons de vie qu'on peut considérer comme une structure de l'enseignement supérieur.

Les maisons de vie

Le nom pharaonique de la maison de vie est  per-ankh qui désigne, ce qui peut être rendu par l'académie, le scriptorium. L'existence de cette structure de formation ne souffre d'aucun doute.

²³ Signes sacrés gravés, (du grec hiéros « sacré » et gluphein « gravée ») l'écriture hiéroglyphique est aussi appelée  Ou  traduit en grec τὰ ἱερά γράμματα. L'historiographie grecque s'est intéressée, à l'origine, aux différentes formes de cette écriture. Platon estime que l'Égypte est la terre de découverte de l'écriture (J. Assmann, 2000, p.64). Diodore affirme dans son premier ouvrage que les prêtres apprenaient à leurs fils deux types d'écriture : l'écriture sacrée et l'écriture populaire. Mieux, il affirme dans son troisième livre que: «Quant aux coutumes des Égyptiens, ils prétendent qu'elles sont pour la plupart éthiopiennes, les colons conservent les anciennes manières de faire. Par exemple, la croyance que les rois sont des dieux, le soin extrême apporté aux rites funéraires et bien d'autres pratiques de ce genre sont, disent-ils, des usages éthiopiens, de même que des statues et les types d'écriture sont éthiopiens ; les Égyptiens, en effet, possèdent des modes particuliers d'écriture : L'un nommé vulgaire, est appris par tout le monde (démotique), et l'autre, appelé sacré, est, chez les Égyptiens, connu par les prêtres seuls, qui l'ont appris de leur père comme une chose dont on ne doit pas parler ; or, chez les Éthiopiens, tout le monde, sans exception, utilise ces signes » (Diodore, III, 3, 4-6). Hérodote compare l'écriture grecque et celle des Égyptiens «Les Grecs alignent les caractères d'écriture et les cailloux de compte en portant la main de gauche à droite ; les Égyptiens, en la portant de droite à gauche ; et, ce faisant, ils disent que ce sont eux qui sont des droitiers, et que les Grecs sont gauchers. Ils emploient deux sortes de caractères, les uns appelés sacrés, les autres populaires » (Hérodote II, 36). Visiblement, le père de l'histoire table sur l'orientation des hiéroglyphes, leur technique d'écriture et de lecture. Il identifie en même temps la forme hiéroglyphique et hiératique.

Cerats auteurs l'assimilent à  / per-médiat (la bibliothèque, la maison des livres, les archives) (D. Meeks, 1988 : 137), d'autres au temple  / khout-nétjer (la maison du Dieu) (S. Sauneron, 1992 : 160). Les égyptologues ont connu leur existence à Memphis, Abydos, El Amarna, Akhmîme, Coptos, Edfu, Esna. Chaque temple important possédait sa maison de vie. C'est dans ces officines qu'on élaborait la science sacrée. Les textes y étaient recopiés, élaborés et enseignés à l'élite sacerdotale. Les scribes y initiaient aux apprenants à la représentation idéographique des hiéroglyphes, la façon de les dessiner et de les lire. L'essentiel des ouvrages religieux nécessaires au culte y était préparé. La méthode consistait à recopier les vieux manuscrits, en corrigeant les fautes, en comblant les lacunes et les passages mangés de vers.

C'est également dans les maison de vie qu'on élaborait les textes théologiques spécifiques pour chaque temple. On y préparait également les grimoires magiques de protection contre la morsure des serpents et la piquûre des scorpions, les tables astronomiques et y recopiait les exemplaires du *livre des morts*. Entre deux séances de copie, on se prêtait à des élucubrations philosophiques et religieuses pour vérifier la véracité des faits. Maint texte original, maint exposé théologique, y ont été rédigés, à la suite de fructueuses discussions entre les scribes. L'historiographie égyptienne nous fait part de l'existence des textes d'envoûtement. Il s'agissait pour les spécialistes de la théologie pharaonique d'inscrire sur les vases ou les statuettes de prisonniers, les noms des Cheikhs asiatiques ou princes nubiens qu'ils considéraient comme dangereux pour leurs pays. Ces vases ou statuettes étaient soumises à des pratiques d'envoûtement qui devaient agir sur les ennemis, ou les détruire magiquement pour les écarter de l'Égypte (G. Posener, 1975 : col. 67-69).

Le rôle des lettrés dans la société pharaonique

Le vizir ou tjaty

Il est l'équivalent de notre premier ministre. Il peut être choisi parmi les scribes nourris des sérails. Il est le chef suprême de l'exécutif, ministre de la justice et contrôle tout l'appareil bureaucratique. Ses responsabilités couvrent la police générale, le fisc, les travaux publics, la chancellerie, les jugements en appel, les transports fluviaux. Sa présence au conseil de guerre lui permettait de présider le recrutement des militaires destinés aux combats impériaux et à la défense de l'intégrité

territoriale. Mais sa participation aux combats ne semble pas être mentionnée par les textes. Il lui revenait de s'entretenir chaque matin avec sa majesté pour faire le point, préparer les conférences, d'examiner les rapports, d'expédier les correspondances et de préparer les audiences (J. Yoyette, 1992 : 302).

La fonction de vizir existait probablement déjà à l'époque préhistorique. Sur la palette de schiste du pharaon Narmer, découverte à Hiérakonpolis, le roi coiffé de la couronne rouge, est suivi par un personnage de la haute hiérarchie sacerdotale, drappé dans une peau de

panthère, et décrit comme un \triangle / \check{t} . Sur la tête de massue, le roi est assis dans un baldaquin, survolé par un vautour, déesse protectrice de la royauté.

Sur le *recto* de la palette de ce même pharaon, nous observons, ce même personnage, drappé dans une peau de panthère, ici, le titre est

réduit à $\overline{\text{—}} / \check{c}$. Certains égyptologues en ont déduit qu'il s'agissait d'un vizir, d'autres pensent qu'il est plutôt son fils, un éducateur ou un initiateur des rites royaux (H. Altenmüller, 2010 : 36-37). Les documents de la troisième dynastie ne laissent planer aucun doute sur l'officialisation de cette fonction avec la nomination de Imhotep par le pharaon Djoser. A l'époque de la quatrième dynastie, seuls les princes occupaient ce poste (Nefermaat, Hemiounou, Kawab). Le vizir porta ainsi dès cette période le titre de i.e (directeur de tous les travaux du roi (W. A. Ward, 1982 : 51) et ceux renvoyant à la construction des tombeaux (E. M. Pardey, 1986 : col. 1227). L'avènement de la sixième dynastie marquait l'arrivée de hauts fonctionnaires de l'État pharaonique à ce poste. On peut noter les cas de : Kagemni, Mereruka, Pthahotep, Ptahwasch.

Le scribe ou / zš

Il était l'écrivain par excellence. Il était aussi enseignant dans les maisons de vie. Sa maîtrise de la langue et de la technique de l'écriture faisait de lui un des piliers de la société égyptienne. Il était spécialisé dans différents domaines de la vie politique, religieuse, économique, culturelle et culturelle. Il y avait ainsi le scribe du roi, le scribe des offrandes divines qui assumait une fonction de prêtre, le scribe des salaires, le scribe de l'armée, (présent sur le terrain des opérations militaires et qui se chargeait de la rédaction des journaux de guerre qui

nous sont parvenus sous forme de textes politiques), le scribe du trésor qui se chargeait de la collecte et du paiement des impôts, le scribe du bureau des archives qui était en même temps archiviste et collectionneur des objets d'art, le scribe des textes sacrés et religieux composés de textes magiques et funéraires dont ceux des pyramides, des sarcophages, du livre des morts. Les scribes s'occupaient également de la rédaction des comptes. Ils fixaient ainsi les taxes perçues sur les états de la Haute et de la Basse Égypte (G. Posner, 1992 : 262).

Le  / khériheb ou prêtre lecteur

Le titre apparaît à l'époque de la deuxième dynastie. Il était porté par des hauts fonctionnaires de l'administration égyptienne. Dans les autobiographies de *Ouni* et de *Herkhouf*, il est cité à côté des autres titres de certains administrateurs nommés par le pharaon pour l'aider à gérer ses relations diplomatiques avec les pays étrangers comme la Nubie.

Nous pouvons ainsi lire dans le texte de  Herkhouf :

 ²⁴.

« le prince, directeur de la Haute Égypte, le trésorier du roi, Ami unique, prêtre lecteur, directeur des étrangers ».

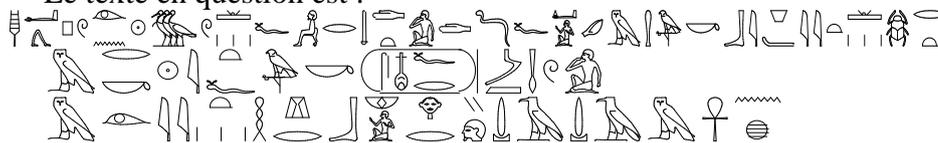
Le *kher-heb* était considéré comme le porteur des textes écrits et accompagnait toutes les cérémonies de culte. Comme tenue de fonction, il mettait une bande d'étoffe qui lui traversait la poitrine et exceptionnellement des plumes sur la tête. Il officiait aussi bien dans les temples religieux que dans les lieux consacrés aux rites funéraires. Dans son activité professionnelle, il était nommé à travers le terme s3x signifiant éclairer, illuminer. Il était possible de rencontrer les *kher-heb* aussi bien dans les lieux de mémoire que dans les temples funéraires des rois comme Mentuhotep, Thoutmosis 1^{er}, Aménophis II. L'occasion lui était également donnée de chanter pendant les fêtes consacrées aux dieux Min et Sokar. A cause de son savoir, il était identifié à travers la littérature comme un savant et un magicien.

Dans la prophétie de Néferti, on l'appelle le grand *kher-heb* de Bastet (E. Otto, 1975 : col. 940-941). Dans le troisième conte du papyrus westcar, le roi Baoufrê ordonna l'entrée du prêtre lecteur Djadjaemonkh

²⁴ *Urk.I.* 120 :14.

pour lui faire raconter un prodige qui s'était passé sous le règne du roi Snéfrou (G. Lefebvre, 1988 : 77-78).

Le texte en question est :



« se lever, c'est ce que Baoufrê a fait pour parler, il dit : Je permets que ta majesté entende un prodige qui s'est produit au temps de ton père Snéfrou, juste de voix, qu'a accomplis, le chef prêtre lecteur, Djadjaemankh »

Le terme  est traduit par prodige, merveille, oracle (D. Meeks, 1998 : 123). C'est dire que le chef prêtre lecteur était capable d'en faire pour satisfaire les caprices des rois. Mieux, il est désigné à travers le même texte comme un :  (le chef prêtre lecteur, rédacteur des textes écrits) (Westcar, 1988). Ces textes pouvaient être à la fois magiques ou funéraires. Il n'était pas seulement écrivain. Il était aussi magicien. C'est ce que illustre un autre passage du texte du papyrus Westcar dans lequel il prononça la formule magique pour permettre à l'une des rameuses du pharaon Snéfrou de retrouver sa pendeloque pisciforme en turquoise neuve qui était tombée à l'eau :



« Alors le chef prêtre lecteur Djadjaemankh prononça quelques paroles magiques, puis il posa une moitié de l'eau du lac sur l'autre moitié et il trouva la pendeloque pisciforme qui reposa sur un tesson ». La prouesse magique du prêtre consistait à assécher miraculeusement l'eau du lac pour découvrir la pendeloque.

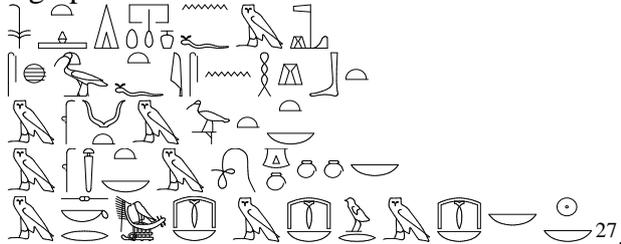
Le kher-heb était également représenté dans les tombes de l'Ancien Empire aux différentes étapes des funérailles des hauts fonctionnaires de l'Etat pharaonique notamment au voyage de l'ouest, au voyage de Sais, au séjour du mort dans la tente de purification, dans la maison de

momification, au halage du traineau accompagnant la procession à la tombe²⁵. Il gratifiait le repas funéraire par la récitation rituelle²⁶.

Les autobiographies des fonctionnaires de l’Ancien Empire illustraient ces différents rôles pendant les funérailles. La documentation iconographique insistait sur sa participation dans les cérémonies funéraires consistant à lire les textes sacrés appelés « sakhou » qui feront du mort un *akh*, c'est-à-dire un être spiritualisé. Il intervenait dans le rituel de la dation des noms des princes royaux et de leur circoncision. Mieux, les prêtres lecteurs étaient sollicités pour l’organisation et l’administration de la science sacrée. Et à ce titre, A. Erman écrivait :

les kher-heb, les savants, les scribes du livre du dieu. On fait appel à eux par exemple pour qu’ils donnent un nom à un enfant royal. Ce sont eux aussi qui, pendant les cérémonies, récitent les anciennes formules et connaissent les secrets de la magie. Ils sont les magiciens et, si l’on doit tenir secret, à l’égard d’autrui, un sortilège, on peut néanmoins le révéler à un kher-heb. Ils sont experts dans l’art d’étendre les onguents et ils se servent aussi de cette méthode en tant que médecins (A. Erman, 1952 : 221-222).

Ce texte du professeur Erman illustre le caractère polyvalent de ce prêtre dont la notoriété sacerdotale se mesurait à travers les différentes sciences mystiques dont il était en possession. Il intervenait enfin à l’occasion des fêtes destinées aux morts pour les amener à profiter des offrandes alimentaires offertes par le roi. Selon un passage de la biographie de herkouf



« une offrande que donne le roi, afin que lui soit présentée l’offrande de pain-bière dans la nécropole, et qu’il soit honoré par le prêtre-lecteur en toute fête de l’Ouverture de l’an, en toute fête de Thot, en toute fête du

²⁵ M. N. Sarr, *Funérailles et représentations dans les tombes de l’Ancien et du Moyen Empires égyptiens*, Hamburg, Lit, 2001 : fig.32, fig.36, fig.37, fig.42, fig.43, fig.45, fig. 46.

²⁶ M. N. Sarr, *op. cit.*, Fig.31, 33, 34.

²⁷ *Urk.I* 121 :5-8

premier de l'an, en toute fête-Ouag, à la fête de Sokaris, à la grande fête, en toute fête chaque jour » (A. Roccati, 1982 : 202).

Le  / **Zwnw ou médecin**

Les textes écrits sur la médecine égyptienne nous ont été livrés à partir du Moyen et du Nouvel Empires. Certains, comme le papyrus Smith, contenant des connaissances des Egyptiens sur la chirurgie, renvoient à l'Ancien Empire. Il apparaît à travers certaines sources que les premiers médecins étaient d'abord les rois. Les pharaons Kéops et Djer sont cités en guise d'exemple. Ce dernier serait l'auteur d'un livre d'enseignement sur l'anatomie (W. Westendorf, 1980, col. 1273). La parfaite maîtrise des différentes facettes de la médecine expérimentale couvrait la période allant de l'Ancien Empire à la basse époque avec la découverte des papyrus médicaux en forme hiératique du fils de Ruben et le papyrus demotique 6257. L'archivage, la rédaction, la mise par écrit, la copie des textes médicaux, s'effectuaient dans les maisons de vie où la formation des médecins était assurée.

L'historien grec Hérodote s'est intéressé aux différents niveaux de spécialisation de cette médecine. A ce titre, il écrivait : « La médecine est répartie en Égypte de cette façon : chaque médecin soigne une seule maladie, non plusieurs. Tout est plein de médecins ; les uns sont médecins pour les yeux, d'autres pour la tête, pour les dents, pour la région abdominale, pour les maladies de localisation incertaine »²⁸.

Clément d'Alexandrie dans sa livraison datant aux environs de 200 ap.j.c., faisait état de six livres de médecine portant sur la constitution du corps, sur les types de maladies, sur les matériaux médicaux, les médicaments prédisposés à soulager les malades, les maladies des yeux, les maladies des femmes. A ce propos, l'on pourrait procéder à une classification des ouvrages spécialisés de médecine et de noter que déjà dans l'Ancien Empire, à côté des médecins généraux existaient les médecins spécialisés. La professionnalisation du métier de médecins conduisait à une hiérarchisation et à une spécialisation poussée des pratiquants.

C'est ainsi qu'apparaissaient des titres comme chefs des médecins, inspecteurs des médecins, préposés aux médecins et directeurs des médecins. Le médecin était formé dans les maisons de vie. M. Weber

²⁸ Hérodote, II, 84.

développait le rôle de la maison de vie dans l'administration du savoir médicinal et de sa transmission aux apprenants en ces termes (Tout le savoir était conservé dans la maison de vie. Il existait là-bas un département particulier pour la formation des médecins) (M. Weber, 1980 : col. 1153). Le médecin était spécialisé dans les branches de la médecine notamment l'anatomie, la gynécologie, la chirurgie osseuse, les infections pulmonaires, les affections des voix respiratoires, les maladies du système digestif, les migraines, la maladie des yeux, des dents, celle du ventre et même des vétérinaires (H. J. Meulenaere de, 1975 : col. 456). A côté de ces médecins généralistes, on peut citer les prêtres de *Sachmet* et les prêtres exorciseurs qui apparaissaient théoriquement comme de grands magiciens. Les spécialistes de la littérature égyptienne ont déterminé trois types de textes permettant de comprendre le fonctionnement de la magie dans le domaine de la médecine.

Le premier corpus concernait les textes dont la récitation évoquait l'efficacité de la magie qualifiée de puissante (*Machtzauber* des égyptologues allemands). Le deuxième *corpus* appartenait à la magie qui nuisait (*Schadenzauber*). A cette catégorie de textes, s'ajoutaient les textes d'envoûtement contre Égyptiens, Nubiens et les membres des autres peuples. Le plus gros pourcentage des textes magiques rentre dans la catégorie des textes du troisième groupe (*Schutzzauber* ou *Heilzauber*) qui aidaient les vivants à neutraliser les démons de toute sorte, menaçant l'existence de la vie et le bien être des hommes (H. Altenmüller, 1980 : col. 1153). La récitation des versets de ces textes aidait contre les rhumes de cerveau, la fièvre, les cauchemars, les maux de tête, de ventre, les enflures, les brûlures. Les Égyptiens se servaient de ces mêmes textes pour protéger les femmes enceintes et assister celles qui accouchaient. La magie amoureuse appartenait aux textes de la *Machtzauber*, textes conçus avec des recettes qui permettaient de fortifier la puissance sexuelle.

Conclusion

A travers cette contribution, nous avons essayé de définir les statuts et les rôles des lettrés dans la société égyptienne. Ces lettrés considérés comme de véritables maîtres spirituels ont contribué en réflexion et en pédagogie à donner aux anciens Égyptiens un sens profond de la vie. Ceci en parfaite harmonie avec la Maât, idéal de justice, de paix et d'équilibre en toute chose.

Bibliographie

- Altenmüller, H. (1980). "Magische Literatur", in *LÄ, Band. 3*, Wiesbaden, Harrassowitz, col.1151-1162.
- (2010). «Sandalenträger und Pantherfellträger im Gefolge des Königs Narmer », in *Cahiers Caribéens d'Égyptologie*, no 13-14, pp. 27-43.
- Anselin, A. (1992). "L'ibis du savoir-L'écriture et le mythe en Égypte ancienne, in, *ANKH, Revue d'Égyptologie et des Civilisations africaines*, n01, février, p. 79-87.
- Assmann, J. (2000). *Weisheit und Mysterium. Das Bild der Griechen von Ägypten*, München, C. H. Beck.
- Barta, W. (1980). «Lehre für Kagemni», in *LÄ, Bd. 3*, Wiesbaden, Harrassowitz, col.980-982.
- Bilolo, M. (2005). *Les Cosmo-théologies philosophiques d'Héliopolis et d'Hermopolis. Essai de thématization et de systématisation*, Paris, Menaibuc.
- Blumenthal, E. (1980). "Lehre Amenemhets I", in *LÄ, Bd. 3*, Wiesbaden, Harrassowitz, col.968-971.
- Brunner, H. (1977). *Die Weisheitsbücher der Ägypter. Lehren für das Leben.*, Düsseldorf und Zürich, Artemis und Winkler.
- (1980). «Lehren », in *LÄ, Bd. 3*, Wiesbaden, Harrassowitz, col.964-968.
 - (1980). "Lehre des Ani", in *LÄ, Bd. 3*, Wiesbaden, Harrassowitz, col. 975-977.
 - (1980). "Lehre des Cheti", in *LÄ, Bd. 3*, Wiesbaden, Harrassowitz, col.977-978 .
- Daumas, F. (1974). *La vie dans l'Égypte ancienne*, Paris, PUF.
- Diodore de Sicile. (1989). *Bibliothèque historique*, Livre-III, trad. Par B. Bommelaer, Paris, les Belles-lettres.
- Edel, E. (1944). Untersuchungen zur Phraseologie der ägyptischen Inschriften des alten Reiches, in *Mitteilungen des deutschen Instituts für ägyptische Altertumskunde in Kairo*, Bd. 13, Heft 1, Berlin, pp. 1-90.
- Englund, G. (1978).  *Akh une notion religieuse dans l'Égypte ancienne*, UPPSALA, Sture Brunnsaker and Säve-Söderbergh.
- Erichsen, W. (1954). *Demotisches Glossar*, Kopenhagen, Ejnar Munksgaard.
- Erman, A. (1952). *La Religion des Egyptiens*, Paris, Payot.
- Erman, A. et Grapow, H. (1982). *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, 7 volumes, Akademie Verlag, Berlin.
- Garine, I. de. (1968). « oiseaux », in, G. Balandier et Maquet. J. *Dictionnaire des Civilisations africaines*, Paris, Fernand Hazan, p. 299-302.
- Hannig, R. (1995). *Die Sprache der Pharaonen. Grosses Handwörterbuch. Ägyptisch-Deutsch*. Mainz, Philip von Zabern.
- Hérodote. (1936). *Histoires, Livre II, Euterpe, Texte établi et traduit par Ph. E. Legrand*, Paris, Les Belles Lettres.
- Hornung, E. (1992). *Les Dieux de l'Égypte. L'un et le multiple*, Paris, Flammarion, 1992.
- Kuentz, Ch. (1920). « Autour d'une conception égyptienne méconnue : l'Akhit ou soi-disant horizon », in, *BIFAO* (Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale) 17, p. 121-190.

- Lefèbvre, G. (1940). *Grammaire de l'égyptien classique*, le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale, MCMLV.
- (1988). *Romans et Contes égyptiens*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient.
- Meeks, D. (1998). *Année lexicographique. Égypte ancienne*, 3 tomes, Paris, Cybele.
- Meulenaere, de., H.J. (1975). "Arzt" in, *LÄ, Bd.1*, Wiesbaden, Harrassowitz, col.455-459.
- Otto, E. (1975). «Cheriheb», in, *LÄ, Bd.1*, Wiesbaden, Harrassowitz, col.940-943.
- Pardey, E.M. (1986) «Wesir, Wesirat», in, *LÄ, Bd.6*, Wiesbaden, Harrassowitz, col.1227-1235.
- Posener, G. (1980) «Lehre des Djedefhor», in, *LÄ, Bd.3*, Wiesbaden, Harrassowitz, col.978-980.
- (1992) «Scribe», in, G. Posener en collaboration avec S. Sauneron et J. Yoyotte, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris, Fernand Hazan, p.262-263.
- Sarr, M.N. (2001). *Funérailles et représentations dans les tombes de l'Ancien et du Moyen Empires Égyptiens. Cas de comparaison avec les Civilisations actuelles de l'Afrique noire*, Hamburg, Lit-Verlag.
- Sethe, K. (1959). *Ägyptische Lesestücke. Zum Gebrauch im akademischen Unterricht. Texte des Mittleren Reiches*, Hildesheim, Georg Olms Verlagsbuchhandlung.
- (1960). *Erläuterungen zu den ägyptischen Lesestücken. Texte des Mittleren Reiches*, Hildesheim, Georg Olms Verlagsbuchhandlung.
- Shirun, I.G. (1980) «Lehre des Amenemope», in, *LÄ, Bd.3*, Wiesbaden, Harrassowitz, col.971-974
- Stephan, J. (2001). *Ordnungssysteme in der altägyptischen Medizin und Ihre Überlieferung in den europäischen Kulturkreis*, Hamburg. Dissertation zur Erlangung der Würde des Doktors der Philosophie der Universität Hamburg.
- Thissen, H.J. (1980). «Lehre des Anch-Scheschonqi», in, *LÄ, Bd.3*, Wiesbaden, Harrassowitz col.974-975.
- Till, W.C. (1955). *Koptische Grammatik (säidischer Dialekt). Lehrbücher für das Studium der orientalischen Sprachen, Bd. I, mit Bibliographie, Lesestücken und Wörterverzeichnissen* Leipzig, Harrassowitz.
- Weber, M. (1980) "Lebenshaus" in, *LÄ, Bd.3*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1980, col.954-957.
- Ward, W.A. (1982). *Index of Egyptian administrative and Religious Titles of the middle Kingdom, with a Glossary of Words and Phrases Used*, Lebanon, American University of Beirut.
- Yoyotte, J. (1992). "Vizir", in, G. Posener en collaboration avec S. Sauneron et J. Yoyotte, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris, Fernand Hazan, p.301-302.

Littérature/Langue/Linguistique

Aspects phonologiques et morphologiques des emprunts français dans la langue fulfulde : Étude lexicale

Maïrama Rosalie, Université de Maroua

Résumé : On se rend compte que des locuteurs fulfuldephones parlent le français avec l'accent fulfulde, matérialisé à l'oral par des traits phonologiques, qui contribuent à modifier la morphologie de cette langue. Les situations de contact de langues favorisent l'évolution du lexique par l'intégration des emprunts, auxquels ont recours les locuteurs pour communiquer. Au Septentrion, les langues identitaires cohabitent avec l'anglais, rarement parlé par une minorité et le français qui, à cause de son statut de langue officielle, prétend rivaliser le fulfulde, langue à grande véhicularité dans cette partie du pays. S'il est évident que le mélange de langues implique le transfert de culture, il est reconnu que les locuteurs fulfuldephones empruntent au français des mots n'existant pas dans leur langue, et qui par conséquent subissent des modifications morpho-phonologiques, relatives au transfert des traits phonologiques du fulfulde. Montrer comment les mots du français s'adaptent aux contraintes phonologiques du fulfulde a suscité cette recherche, et le choix du corpus oral impose la méthode interactive qu'on a empruntée à la sociolinguistique pour collecter les données auprès des locuteurs fulfuldephones rencontrés à Maroua. L'objectif est de relever les traits phonologique et morphologique, du fulfulde qui influencent le français.

Mots-clés : Emprunts, français, fulfulde, influence, morpho-phonologiques.

Abstract: It is realized that speakers of fulfuldephones speak French with Fulfulde accent, materialized at the oral level with phonological character traits that contribute to modify the morphology of this language. Situations of language contact enhance language evolution by integrating borrowed words from which speakers use to communicate. In the Septentrion, identical languages cohabiting with English are rarely spoken by a minority and French which, because of its status as the official language tend to compete with Fulfulde, a language with great force in this part of the country. If it is evident that a mixture of languages implies the transfer of cultures, it is said that speakers of fulfuldephones borrowed from French words that exist in their language, which as a consequent, underwent phonologico-morphological modifications, in relation to the transfer of phonological character traits of Fulfulde. This study sets out to show how French adapted due to the influence of Fulfulde, and the choice of oral corpus imposes the interactive method borrowed from sociolinguistic to collect data from speakers of fulfuldephones found in Maroua. The objective of this study is to out the phonological and morphological character traits of Fulfulde that influence French.

Keywords: borrow, French, fulfulde, influence, morpho-phonological

Introduction

Le contact des langues se matérialise par des phénomènes linguistiques qui sont observables et quantifiables. Dans leur compétition, les langues s'influencent mutuellement en imposant leurs marques comme l'attestent le transfert codique, l'alternance codique, le calque, l'emprunt, observés comme des phénomènes linguistiques qui justifient la vitalité des langues en présence. L'adaptation de ces emprunts par le transfert des traits phonologiques du fulfulde impacte la morphologie qu'on aborde dans ce travail. La cohabitation du fulfulde avec le français se fait dans un contexte de multilinguisme où les locuteurs parlent premièrement leur langue maternelle et acquièrent deuxièmement les deux langues précitées pour des raisons de communication. Le français, langue officielle, se pratique dans l'administration, les journaux officiels, pour l'enseignement, etc. Le fulfulde, à l'Extrême-Nord du Cameroun, est une langue identitaire et véhiculaire ; plus de 70% des gens qui la parlent pour une raison ou une autre ne sont pas des locuteurs natifs (Bilola, 2003). Pour la fiabilité des données de notre recherche, on s'est particulièrement intéressé aux locuteurs natifs, qu'on a rencontrés à Maroua et l'avantage qu'on a de parler le fulfulde a favorisé notre immersion dans les milieux où l'usage de fulfulde est primordial. À cet effet, la méthode interactive, empruntée à la sociolinguistique de Dubois (1999), a débouché sur les échanges avec les locuteurs fulfuldephones et les mots du français qu'on a recueillis dans leurs élocutions sont analysés dans une perspective lexicologique avec pour ambition de relever les traits phonologiques du fulfulde qui influencent la morphologie des emprunts, recensés dans divers registres de la langue.

1. Présentation du contexte sociolinguistique des langues en contact à l'Extrême-Nord

L'Extrême-Nord est l'une des dix régions que compte le Cameroun et Maroua en est le chef lieu. Frontalière du Tchad et du Nigéria, elle regroupe six départements (Diamaré, Logone et Chari, Mayo-Danay, Mayo-Kani, Mayo-Sava, Mayo-Tsanaga). Et le brassage des populations est réel, on y trouve par exemple dans certains milieux, des paysans Kirdi, des commerçants Kanouri, des éleveurs Peuls, des arabes Choas et des pêcheurs Kototo qui pratiquent des religions différentes. L'Islam très répandue se frotte au christianisme et à l'animisme, et le syncrétisme qui caractérise certains peuples marque leur attachement à la culture. La

diversité linguistique se traduit dans la société par le contact des langues qu'on identifie par la fonction comme des langues identitaires qu'on considère comme des langues maternelles parlées par des populations camerounaises. Les langues véhiculaires : le wandala, le kanuri, l'arabe choa et le haussa sont supplantées par le fulfulde, considéré comme la langue véhiculaire de grande diffusion ; toutes cohabitent avec le français et l'anglais, les langues officielles reconnues comme langues de l'État qu'on utilise dans le Journal Officiel, les formulaires administratifs, l'enseignement, etc. (Bilola 2003). Notons que les langues véhiculaires sont aussi des superstrats au Cameroun dans la mesure où on définit le superstrat comme une langue qui empiète sur le domaine d'influence d'une autre langue mais qui, sans se substituer à celle-ci, peut disparaître en laissant des traces et les langues camerounaises constituent les substrats car leur influence sur le français est telle qu'il existe plusieurs variétés de français parlé et écrit au Cameroun. Le lexique et la phonologie sont les aspects de la langue qui sont les plus affectés. L'étude du français en contact avec le fulfulde, langue véhiculaire et langue maternelle pour les peulhs, s'appesantit sur les traits phonologiques qui modifient les mots français que cette langue emprunte.

2. La substitution de son

La substitution de son est un procédé qui consiste à remplacer un son par un autre dans l'emprunt pour l'assimiler au phonétisme du substrat. Zang Zang (2003 : 69) affirme à cet effet que « le phonétisme du français camerounais est fortement influencé par le système articulatoire des langues premières des locuteurs francophones qui parlent différemment le français dit standard de telle sorte qu'on arrive à les localiser dans les espaces socioculturels dont ils sont issus ». Ainsi la substitution de son a-t-elle des conséquences phonétique, phonologique et morphologique sur les emprunts, qu'on saisit comme une marque de l'identité culturelle des locuteurs dans la mesure où les systèmes phonétiques des langues sont différents.

2.1. La substitution des sons vocaliques

La substitution des sons vocaliques est très perceptible à l'oral par les traits distinctifs qui identifient chaque phonème. Les locuteurs remplacent en général les sons qui sont proches sur le plan articulatoire, mais qui d'avantage se rapprochent de la langue première. Djoum Nkwescheu (2000 : 309) atteste par exemple que « /œ/ est substitué par

/ɛ/ chez les locuteurs des langues ewondo, bàsàa, gbaya, ghòmala ». La substitution apparaît dans le phénomène d'emprunt comme un procédé d'appropriation des mots étrangers par les locuteurs qui les assimilent ainsi au phonétisme de la langue première, pas sur la base d'une règle préétablie, mais par rapport à la substance phonique comme dans les exemples ci-dessous :

- Le son [i]

L'apparition fréquente de /i/ dans les emprunts se justifie par l'effacement de /u/ dont il occupe la place. On remarque de façon générale que les locuteurs fulfuldephones qui parlent français remplacent /y/ par /i/ comme l'attestent les mots recensés dans leurs élocutions. Ce changement phonétique influence la morphologie des emprunts qui prennent une coloration hybride comme on le voit dans les exemples suivants :

- | | |
|------------------------------|---|
| (1) <i>Kilot</i> « culotte » | <i>Pali</i> « palu (paludisme)» |
| <i>Pintir</i> « peinture » | <i>Difilé</i> ou <i>def'le</i> « défilé » |
| <i>Ciitir</i> « ceinture » | <i>Biton</i> « bouton » |

On constate premièrement que le son /i/ remplace /y/ dans les mots *kilot* « culotte », *pali* « palu », *pintir* « peinture ». Ce phénomène a également été observé par Djoum Nkwescheu (2000 : 308) qui affirme que « chez certains locuteurs camerounais ("mundang", gbaya, bàsàa, fulfulde), la voyelle /y/ est systématiquement remplacée par la voyelle orale /i/. Deuxièmement, /i/ remplace la voyelle orale /e/ simple et la voyelle nasale /ɛ̃/ comme dans *difilé* « défilé », *pintir* « peinture », *cintir* « ceinture ». Il apparaît troisièmement en lieu et place de /u/ dans *biton*.

- Les sons [œ], [a], [ɛ]

Des modifications sont apportées sur les emprunts par substitution de la voyelle de la première syllabe du mot :

- (2) *Varaanda* « véranda »
Maagi ou *maggiri* « maggi (cube maggi) »
Vantilater « ventilateur »
Peŋ « pain »

Le changement de /e/ par /a/ (*varaanda* « véranda ») ainsi que /œ/ par /ɛ/ (*vantilater* « ventilateur ») et les voyelles nasales /œ̃/ par /ɛ̃/ sont des adaptations phonologiques qu'on peut appréhender comme des confusions que les locuteurs font entre les différents sons. Djoum Nkwescheu (2003 : 309) relève la substitution de : « /œ/ par /ɛ/ chez les locuteurs ewondo, bàsàa, bgaya, ghòmala » tandis que Zang Zang (1991,

1998) affirme la substitution de /Ø/ par /e/ dans le français des locuteurs beti-fang-eton. Remarquons que les traits phonologiques du substrat qui apparaissent dans les emprunts peuvent être appréhendés comme des marques culturelles par lesquelles on identifie les locuteurs peulhs qui prononcent différemment certaines consonnes.

2.2. Les sons consonantiques

Laurence (1967) définit les consonnes comme les bruits de frottement ou d'explosion produits par le passage de l'air, que la disposition de la bouche empêche de s'échapper librement. La substitution de ces sons modifie la phonologie et la morphologie des emprunts qu'on analyse dans les lignes qui suivent.

- (3) *Zon* « jaune »
zip « jupe »
Seef « chef »
Roop « robe »

Relevons que l'adaptation morpho-phonologique se fait par substitution d'une consonne, modifiant ainsi la prononciation comme on peut le constater avec le changement en début du mot, de la fricative palatale /ʒ/ par la fricative dentale /z/ (*zone* « jaune », *zip* « jupe »), /ʃ/ par /s/ (*seef* « chef ») et en fin de mot de l'occlusive bilabiale sonore /b/ par l'occlusive labiale sourde /p/ et la suppression de la voyelle muette finale /ə/ qui influence la prononciation de la consonne sourde qu'elle précède.

On constate également que les lexies composées de deux syllabes subissent des modifications qui s'opèrent à deux niveaux, soit sur la première soit sur la deuxième. On a pu relever les néologismes phonologiques comme :

- | | |
|--|--|
| (4) <i>Bombom</i> « bonbon » | <i>Sapo</i> « chapeau » |
| <i>Saarje</i> ou <i>saardje</i> « charge » | <i>Goyof</i> « goyave » |
| <i>Furset</i> « fourchette » | <i>Leemul</i> ou <i>leemun</i> « lemon » |
| <i>Salat</i> « salade » | |

Remarquons que pour les mots *bombom* et *sapo*, la modification s'est effectuée en début de syllabe par la substitution des phonèmes /n/ par /m/ et /s/ par /ʃ/ tandis qu'elle s'est opérée sur la deuxième syllabe pour les autres mots : /dj/ pour la fricative palatale /ʒ/ (*saardje* « charge »), la fricative labiale sourde /f/ pour la fricative labiale sonore /v/ (*goyof* « goyave »), la fricative dentale sourde /s/ pour la fricative palatale sourde /ʃ/ (*furset* « fourchette »), la latérale dentale sonore /l/ pour la

latérale dentale sonore /n/ et dans le même mot, la voyelle orale/u/ pour la voyelle orale /ɔ/ dont la voyelle nasale correspond à /ɔ̃/, /t/ occlusive dentale sourde pour /d/ occlusive dentale sonore (*salat* « salade »). On peut dire, en observant ces emprunts, que les langues en contact s'influencent de telle sorte que le mélange de système aboutit à la création des néologismes.

L'adaptation phonologique opérée sur les mots longs s'appréhende phonétiquement du fait de la substitution de phonème et de l'accentuation marquée au début ou à la fin du mot. Des exemples sont relevés ainsi qu'il suit :

- (5) *Tcookola* ou *cookola* « chocolat »
- Zuurnaliste* « journaliste »
- Gobelet* « gobelet »

Relevons que les mots ci-dessus ont la particularité d'être doublement modifiés sur les plans morphologique et prosodique. Le phonème /t/ ajouté au début de *tcookola* change la forme et la prononciation du mot au même titre que la substitution de la fricative palatale /ʒ/ par la fricative dentale /z/ dans *zuurnaliste* et le doublement de la consonne « t » dans *gobelet*. En plus de cela, l'accentuation du mot participe à renforcer l'intonation qu'on saisit comme un trait distinctif par lequel on identifie les locuteurs d'une langue dans un milieu multilingue.

3. Le néologisme phonologique

Des mots que le fulfulde emprunte au français subissent une forte influence phonologique qui différencie les français parlés par les locuteurs francophones venant de milieux socioculturels divers. Mendo Zé (1990 :78-82) le remarque lorsqu'il « montre que quatre accents distincts de français camerounais sont facilement détectables : l'accent bamiléké de l'Ouest du Cameroun, l'accent « nordiste » des provinces septentrionales du Cameroun, l'accent bàsàa des provinces du Centre et du Littoral et les accents beti et boulo des provinces du Centre et de Sud ». Les accents qui se réalisent par des variations phonologiques s'appréhendent comme des traits distinctifs, par lesquels on identifie et localise géographiquement les locuteurs francophones. À cet effet des phénomènes linguistiques sont étudiés pour mettre en évidence le trait distinctif qui modifie la phonologie des emprunts.

3.1. L'assimilation phonologique

Des mots, créés par assimilation phonologique, à partir des emprunts français présentent une morphologie qui contraste avec celle de la langue

de départ. Malgré la dénaturation complète de la lexie, elle garde la substance phonique de la langue d'origine. Et l'assimilation se fait différemment selon le cas ; les mots français qu'on a recensés auprès des locuteurs fulfuldephones présentent des traits phonologique et morphologique spécifiques qui les caractérisent. Des exemples sont donnés ci-dessous en guise d'illustration :

(6) <i>Suusset</i> « chaussette »	<i>Biiskin</i> « biscuit »
<i>Mese</i> « monsieur »	<i>Faraansa</i> « français »
<i>Faransaare</i> « langue français »	<i>Cuyer</i> « cuillère »
<i>Pine</i> « pneu »	<i>Buurwet</i> ou <i>buurwal</i> « brouette »
<i>Beer</i> « beurre »	<i>Dofta</i> « docteur »
<i>Meetir</i> « maître »	<i>Zi</i> « jus »
<i>Moontur</i> « montre »	<i>Poossa</i> « poche, porte-monnaie »
<i>Maswar</i> « mouchoir »	<i>Pitrol</i> « pétrole »

On peut dire en observant ces emprunts que les mots français subissent l'influence phonologique de la langue fulfulde. Remarquons que les changements s'opèrent à tous les niveaux sur les mots qu'on a recensés. On a par exemple la substitution des phonèmes, le bouleversement de l'ordre des phonèmes.

Parlant de la substitution des phonèmes, on relève que les locuteurs prononcent /s/ plutôt que la chuintante /ʃ/ (*suusset* « chaussette »), la fricative sonore /z/ au lieu de la fricative palatale /ʒ/ (*zi* « jus »), Mendo Zé (1990 : 78) le confirme : « La consonne /ʒ/ est souvent remplacée par la consonne /z/ » chez les locuteurs francophones qui parlent le fulfulde. On a en outre observé que la voyelle /e/ se confond à /ə/ /ɸ/ (*mese* « monsieur », *pine* « pneu », *beer* « beurre ») de même que le /i/ est assimilé à /y/ ou /ɥ/ (*zi* « jus », *biiskin* « biscuit »). Ces modifications qui s'opèrent sous l'influence du substrat s'appréhendent comme des marques identitaires par lesquelles les locuteurs s'affirment. Ils adaptent les mots français à la phonologie du fulfulde pour leur donner une coloration locale. C'est pourquoi, les différents procédés sont mis en œuvre en s'appropriant les mots empruntés.

Le bouleversement de l'ordre des phonèmes transforme bien évidemment le mot qu'on identifie par la racine, et la substitution de phonème à la dernière syllabe renforce la phonologie du fulfulde, que les locuteurs transfèrent aux emprunts: *buurwet* « brouette » *meetir* « maître » *moontur* « montre », *maswar* « mouchoir ». Les mots ayant

subi une double transformation justifient l'assimilation profonde qu'on observe au niveau phonologique, morphologique et phonique.

3.2. L'accentuation

Nous définissons l'accentuation comme un procédé de transformation morphologique, qui consiste à accentuer abusivement un mot pour l'adapter à la norme phonologique de la langue emprunteuse. À cet effet, on a relevé dans notre corpus, des mots qui ont été modifiés par l'accentuation d'une syllabe, saisie à l'oral par une dissonance phonique.

- L'accentuation en début de mot

On a observé que l'accentuation est marquée par l'ajout de la voyelle /ə / devant tous les mots commençant par / s /, impactant ainsi leur prononciation et leur morphologie :

- (7) *Espor* « sport »
Espageti « spaghetti »
Estade « stade »

Disons que la voyelle /ə/ ajoutée en début de mot influence la fricative sourde / s / qui devient sonore et ces deux phonèmes associés forment une syllabe, rallongeant ainsi la voyelle puisque le fulfulde a des voyelles longues et le français pas. Ce processus phonologique n'est pas propre au fulfulde, il est commun à plusieurs langues qui évitent les consonnes doubles (cc). Ainsi, saisit-on l'accentuation comme un trait distinctif par lequel les locuteurs fulfuldephones sont identifiés car ceux-ci ajoutent systématiquement la voyelle /ə/ au début des mots qui commencent par la fricative dentale sourde / s / au même titre que l'accentuation observée sur la dernière syllabe.

- L'accentuation en fin de mot

L'accent tonique porté sur la dernière syllabe influence phonétiquement le mot. Et les locuteurs fulfuldephones accentuent intuitivement tous les / ə / muets se trouvant à la fin du mot comme par exemple :

- | | |
|--------------------------------|--|
| (8) <i>Verte</i> « vert » | <i>Poste</i> « poste » |
| <i>Guverner</i> « gouverneur » | <i>Conter</i> « compteur » |
| <i>Binoockle</i> « binocle » | <i>Filme</i> « filme » |
| <i>Ponte</i> « pointe » | <i>Laampe</i> « lampe » |
| <i>Torose</i> « torche » | <i>Poompe</i> ou <i>poompi</i> « pompe » |
| <i>Veste</i> « veste » | |

L'accentuation de la voyelle muette finale /ə/ ne change pas la morphologie du mot, mais influence la prononciation parce que phonétiquement, les voyelles /ə/ et /ɸ/ sont substituées par la voyelle orale /e/ qui est aussi présente dans les élocutions des locuteurs fulfuldephones que /i/ (voyelle orale), /s/ (fricative dentale sourde) et /z/ (fricative dentale sonore) qu'on a régulièrement relevées comme des traits distinctifs dans les mots français que le fulfulde à empruntés. On dira que la transformation morphologique des mots résulte du mélange des phonèmes du français et du fulfulde, dont la forme hybride traduit l'inter influence qui caractérise les langues en contact.

4. L'altération morphologique

4.1. L'apocope

Dubois (2001:43) définit l'apocope comme « un changement phonétique qui consiste en la chute d'un ou de plusieurs phonèmes ou syllabes à la fin d'un mot ». Les mots français qu'on a recensés dans les élocutions des locuteurs fulfuldephones perdent la voyelle muette finale (/ə/), entraînant ainsi l'altération morphologique que Balga (2011 : 91) identifie comme un néologisme lexical dans l'étude du français avec le tupuri. Il affirme que « ce phénomène n'est pas unidirectionnel ; le français et le tupuri s'influencent réciproquement de sorte que de nouvelles structures se créent » et le fait frappant ici est l'emploi abusif de /s/ à la fin des mots qui se terminent par la fricative palatale /ʒ/ et la fricative dentale /z/ tel que l'attestent les exemples ci-dessous :

- (9) *Voyas* « voyage »
- Koles* ou *kolez* « collèges »
- Semis* « chemise »
- Valis* « valise »
- Bagas* « bagage »

Notons que les locuteurs fulfuldephones prononcent /s/ (fricative dentale sourde) pour tous les mots qui s'achèvent par /ʒ/ (fricative palatale) et /z/ (fricative dentale), ignorant ainsi le /ə/ muet final qui influence la phonologie des consonnes en fin de mot. Et l'apocope qu'on saisit à travers la chute de /ə/ est voilée par /s/ qui impose à la syllabe son trait sonore. Et cela apparaît comme une particularité qu'on attribue aux locuteurs fulfuldephones qui modifient ainsi la structure morphologique des mots du français qu'ils empruntent.

4.2. L'épithèse et l'anaptyxis

L'épithèse est, selon Dubois (2001 : 184), un phénomène qui consiste à ajouter un ou plusieurs phonèmes non étymologique à la fin d'un mot. Et l'anaptyxis est l'introduction d'une voyelle entre deux consonnes (Djoum Nkwescheu : 2000 :321) qui affirme que l'anaptyxis permet aux locuteurs de resyllabifier la structure des mots selon leurs habitudes articulatoires quand ils ne sont pas des locuteurs natifs de la langue. Ainsi, les emprunts qui rentrent dans la langue fulfulde subissent-ils l'épithèse et l'anaptyxis comme on peut l'observer dans les exemples ci-dessous :

- (10) *Pampalamus* « pamplemousse
Guduron « goudron »
Kiriyon « crayon »
Mongoro « mangue »

Il ressort que altération morphologique résulte de l'épithèse et de l'anaptyxis qui se dévoilent à travers le rallongement des mots et l'ajout d'une voyelle qui complexifie la prononciation. On voit dans ces exemples que les consonnes doublées (« pl », « dr », « cr ») sont systématiquement séparées par (la) ou (les) voyelle(s) affectant ainsi la structure morphologique des mots. Notons que le « ro » de *mongoro* « mangue » n'a pas de signification dans la langue fulfulde, mais il apparaît comme le « suffixe » qui donne une coloration culturelle au mot.

4.3. La réduction du mot par suppression de la voyelle

C'est un procédé qui consiste à supprimer un phonème, généralement à l'intérieur d'un mot pour le raccourcir. Les locuteurs, pour adapter les mots français aux normes du fulfulde, apportent des modifications suivant la structure morphologique et la substance phonique qu'ils souhaitent obtenir. L'effacement d'un phonème impacte la réalisation phonique comme on peut le remarquer dans les exemples ci-dessous :

- (11) *Drek* « direct »
Drecter « directeur »
Delgue « délégué »
Macorni « macaroni »

On peut dire, en observant ces emprunts que la suppression des voyelles orales /i/ (*drek* « direct » *drecter* « directeur », *delgue* « délégué ») et /a/ (*macorni* « macaroni ») est clairement appréhendée au niveau phonique. Cette suppression de voyelle qui aboutit à l'agglutination des consonnes s'oppose à l'épithèse qu'on a étudiée

antérieurement et qui consiste à rallonger le mot en insérant une voyelle entre les consonnes doublées. Le contraste qui se dégage de l'examen de la structure morphologique des emprunts justifie le fait que l'adaptation répond non pas à une règle préétablie, mais qu'elle se fonde sur l'assimilation phonologique qu'on considère comme un indice d'identification des locuteurs comme tout autre phénomène.

4.4. La métathèse et épenthèse

C'est un phénomène qui consiste à bouleverser l'ordre des phonèmes constituant un monème. Et l'épenthèse est réalisée par l'addition dans un mot d'un phonème non étymologique. (Neveu, 2009 : 40). Ce procédé d'appropriation du français par les locuteurs fulfuldephones vise à assimiler phonétiquement les emprunts à la langue fulfulde. Et la métathèse confirme cette assertion puisque l'interversion des phonèmes, accentuée par la substitution des sons renforce le trait distinctif qui donne une forme hybride à ces emprunts qu'on présente ainsi qu'il suit :

(12) <i>Leetir</i> « lettre »	<i>Tiimbir</i> ou <i>tiimbur</i> « timbre »
<i>Perfe</i> ou <i>purefe</i> « préfet »	<i>Darapo</i> « drapeau »
<i>Feneetir</i> « fenêtre	<i>Viitir</i> « vitre »
<i>Taabal</i> « table »	<i>Tirco</i> « tricot »
<i>Fiirgo</i> « frigo »	<i>Porfeser</i> « professeur »

L'examen des emprunts montre qu'ils subissent une double modification relative à la métathèse et à l'épenthèse, qui se réalise par la séparation des consonnes doublées : « tr » (lettre), « pr » (préfet), « dr » (drapeau), « bl » (table), « fr » (frigo) etc. par l'insertion d'une voyelle dont l'incidence sur la structure morpho-phonologique et phonique est relevée par l'hybridisme qui caractérise les néologismes, issus des mots français. De même, la substitution de la voyelle /ə/ par la voyelle orale /i/ (*leetir* « lettre », *tiimbir* « timbre », *feneetir* « fenêtre) renforce l'accent peul, dominant dans le mot. On peut dire à la suite de cette analyse que la transformation morphologique des emprunts naît de l'assimilation phonologique que le fulfulde impose au français par divers procédés.

4.5. L'agglutination

Selon Dubois (2001 : 22), « l'agglutination est la fusion en une seule unité de deux ou de plusieurs morphèmes ordinairement distincts ». Des mots composés français deviennent simples quand ils intègrent le lexique fulfulde, et les modifications y afférentes influencent leur prononciation comme on peut le constater dans les lignes suivantes :

- **Mot composé d'un déterminant + un nom**

- (13) *Ladara* « le drap » *Lakle* « la clé »
Lekkol « l'école » *Loptal* ou *lopital* « l'hôpital »
Lakkire « la craie » *Laadoise* « l'ardoise »
Labatua « l'abattoir »

- **Mot composé d'une préposition + un nom**

- (14) *Superfe* ou *supurefe* « sous préfet »
Andir « en dure » (maison construite avec du ciment)

- **Mot composé d'un nom + préposition + nom**

- (15) *Sambrayel* (sambra) « chambre à air »

- **Mot composé d'un verbe + nom**

- (16) *Araskuuluu* « arrache clou »

Il ressort de ces exemples que les différents éléments qui composent le mot s'effacent dans la combinaison, les réduisant en une simple unité. Le camouflage du déterminant, de la préposition, du nom et du verbe par agglutination ne s'appréhende pas oralement. Toutefois, la substitution de phonème se répercute sur le plan phonique comme on le saisit dans les mots suivants : *andir* « en dure » (substitution de /u/ par /i/), le verbe *aras* « arrache » (substitution de la chuintante /ʃ/ par la fricative dentale sourde /s/), l'allongement du substantif (*kuuluu* « clou »), l'interversion de phonèmes, *superfe* « sous préfet » (substitution de /re/ par /er/ et l'hypercorrection phonétique notée dans *sambrayel* « chambre à air » (production du son final /jɛl/ plutôt que er). On peut dire à la suite de cette analyse que les emprunts subissent diverses transformations qui sont inhérentes à leur morphologie (simple ou composée) et l'assimilation des phonèmes du français à ceux du fulfulde complexifie davantage la forme qu'on a minutieusement étudiée dans cet article.

Conclusion

En somme, les mots français intègrent le fulfulde par adaptation phonologique et morphologique dont les procédés sont dévoilés dans ce travail. La substitution des sons vocaliques et consonantiques, le néologisme phonologique et l'altération morphologique sont opérés sur les emprunts non pas sur la base de règles préétablies, mais sur la forme du mot qui peut subir plus d'une modification. Et la variation de sons qu'on appréhende mieux à l'oral par la substitution des voyelles ou des consonnes, ou bien par l'accentuation d'une syllabe tend à se fixer ; les voyelles sonores substituent les voyelles sourdes, de même que les

consonnes sonores remplacent les consonnes sourdes. L'accentuation des consonnes sourdes qui deviennent sonores par l'ajout de la voyelle muette /ə/, les précédant entraînent des modifications phonologique et morphologique perceptibles. Aussi, l'assimilation phonologique fait-elle confondre les sons qui sont proches sur le plan articulatoire tel qu'on l'a relevé à travers l'apocope, l'épithèse, la réduction, la métathèse et l'agglutination, saisies comme des adaptations morphologiques qui assimilent les emprunts français à la forme du fulfulde. Ainsi, les changements morpho-phonologiques sont-ils la conséquence du transfert des traits phonologiques du fulfulde dans les mots étrangers, et le mélange des traits des langues en contact donne des formes hybrides qui trahissent l'identité des locuteurs.

Bibliographie

- Balga, J.P. (2011). « Vitalité linguistique : Tupurismes lexico-sémantiques Nord-Cameroun » in *Revue Internationale des Arts, Lettres et Sciences Sociales (RIALLS)*, Volume 1, No 4, pp. 89-108.
- Bilola, E. (1999). « Les interférences morphosyntaxiques des langues camerounaises dans le français », in Gervais MENDO Zé (éd), *Le français, langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie*. Paris, PubliSud, pp. 149-167.
- Bilola, E. (2003). *La langue française au Cameroun*, Bern : Peter Lang.
- Djourn, Nkwescheu, A. (2000). *Aspects prosodiques et phonématiques du français parlé au Cameroun*, thèse de doctorat nouveau régime, Université Stendhal-Grenoble III.
- Dumont, P. (1990). *Le français langue africaine*, Paris : L'Harmattan.
- (1995). *Sociolinguistique du français du français en Afrique francophone*, Vanves : Hachette.
- Laurence, J.M. (1967). *Grammaire française*, Canada : Montréal.
- Mairama, R. (2011). « Adaptation lexico-morphologique et syntaxique du français à la norme mundang » in *Revue Internationale des Arts, Lettres et Sciences Sociales (RIALLS)*, Volume 1, No 4, pp. 319-337.
- (2015). « Morphologie lexicale du français en contact avec le moundang » in *MAP*, pp. 319-337.
- Mendo ZE, G. (1990). *Une crise dans les crises. Le français en Afrique noire francophone : le cas du Cameroun*, Paris, ABC.
- Neuveu, F. (2009). *Lexiques des notions linguistiques*, Paris : Armand Colin.
- Zang Zang, P. (1991). *Le processus de dialectisation du français en Afrique : le cas du Cameroun. Etudes fonctionnelles des tendances évolutives du français*, thèse de doctorat de 3^e cycle, Université de Yaoundé.
- (1999). « Le phonétisme du français camerounais », in Mendo Zé (éd), *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie*. Paris, PubliSud, pp112-129.

Praxéologie socio-langagière à travers les publications sur Facebook : effets de pathémisation et suivisme

Zacharie Hatolong Boho, Université de Maroua

Résumé : L'objectif de cet article consiste à analyser les pratiques langagières à travers quelques publications sur la plateforme Facebook. Il a été démontré que ces praxis relèvent d'un suivisme à la fois programmé par le *webmaster* (suivisme technogénétique) et embrayé par les internautes non seulement par leur inscription massive sur le réseau social mais aussi par leurs diverses interactions (suivisme mimétique). En effet, la structure programmatique de Facebook contient en son sein des schèmes mimétiques que les utilisateurs s'approprient et amplifient de façon exponentielle. Les balises du langage cybernétique sont, par exemple, « ajouter », « envoyer une invitation », « envoyer un message », « publier », « commenter », « aimer », « partager », etc., dont certaines servent à faire une évaluation statistique des pratiques langagières et mimétiques. Par ailleurs, ce projet mimétique est souvent motivé par les contenus émotionnels de certaines publications lorsqu'elles sont porteuses des effets pathémiques. En d'autres termes, au-delà du virtuel et de l'anonyme qui la caractérisent, l'identité numérique peut également se comprendre à partir des interactions et du statut mimétique des internautes.

Mots clés : Praxéologie socio-langagière, publications, Facebook, suivisme, pathémisation

Abstract : The aim of this paper consists of analyzing language practices through some publications on Facebook platform. We have demonstrated that these praxis fall under blind following both programmed by the webmaster (techno-genetic conformism) and ratified by internet users not only by massive registration into the social network but also through their diverse interactions (mimetic following). In fact, the programmatic structure of Facebook contains mimetic schemes that users appropriate and amplify exponentially. The cybernetic language beacons are, for instance, "add", "send an invitation", "send a message", "publish", "comment", "like", "share", etc., some of which serve to do a statistic evaluation for mimetic language practices. Forever, that mimetic project is sometime motivated by emotional contents for some publications when they are pathemic effects based. In other words, beyond its virtual and anonymous characteristics, digital identity can also be understood from web users' interactions and mimetic status.

Key words : sociolinguistic praxeology, publications, Facebook, blind following, pathémisation

Introduction

Il existe dans les interactions socio-discursives en général plusieurs catégories de pensée et d'acte langagier ; ce que Bronckart (2005) peut appeler « les différentes facettes de l'interactionnisme socio-discursif ». De ce fait, on peut établir des dichotomies du genre pensée pensante *vs* pensée pensée, action active *vs* action passive, agent *vs* patient, etc. C'est que, toute interaction comporte un double mécanisme, un mécanisme dynamogène et un autre passivogène, qui concourent alternativement et conjointement à produire l'effet de cohésion ou de dynamique d'ensemble. Quoique modeste, ce décor liminaire nous aidera à questionner les principes praxéologiques et langagières qui régissent l'utilisation de Facebook par les internautes.

En effet, qu'est-ce qui motive les citoyens du monde, en ce XXI^e siècle, à souscrire massivement à Yahoo, Google, Messenger, Facebook, Twitter, Youtube, Netlog, LinkedIn, etc. ? S'il est question, dans un premier temps, d'un besoin de communication – tel qu'on utilise les traditionnelles postes et télécommunications –, il s'agit, dans un second temps, de la mise en réseau des sociabilités ordinaires. Le réseautage social¹ devient ainsi un effet de mode, un effet boomerang qui peut, à juste titre, être considéré comme une migration symbolique du monde réel au monde virtuel. Quant à savoir ce qui amène les gens à « publier » ou « aimer », « partager » et « commenter » les publications d'autrui sur Facebook – pour ne considérer que ce cas d'étude susceptible de faire cas d'école –, les raisons en seraient diverses qui tangueraient entre le suivisme platonique ou snob et d'autres relevant des imaginaires psychosociaux des internautes.

Les réseaux sociaux en ligne sont naturellement utilisés à plusieurs fins, notamment la communication ou l'échange des informations – ce qui est d'ailleurs la fonction première de toute pratique socio-langagière –, la recherche d'emploi, la publicité, et bien d'autres encore. Cependant,

¹ Le réseautage social se rapporte à l'ensemble des moyens virtuels (internet) mis en œuvre pour relier des personnes physiques ou personnes morales entre elles. Avec l'apparition d'Internet, il recouvre les applications Web connues sous le nom de « service de réseautage social en ligne ». Ces applications ont de multiples objectifs et vocations. Elles servent à constituer un réseau social en reliant des amis, des associés, et plus généralement des individus employant ensemble une variété d'outils dans le but de faciliter, par exemple, la gestion des carrières professionnelles, la distribution et la visibilité artistique ou les rencontres privées (http://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9seautage_social).

ce n'est pas tant le 'pourquoi' de ces réseaux qui nous intéresse dans cette réflexion ; le 'comment' est le préalable fondamental à tout 'pourquoi'. En effet, l'objectif que nous nous assignons est de questionner les automatismes liés à la pratique du réseautage, processus consistant à s'inscrire sur un réseau social et en utiliser les services. Il s'agit, au demeurant, d'explorer les principes opératoires d'une praxéologie du langage qui, selon Ndumbi wa Kalombo (2009 : 44) « étudie le discours ou toute autre production langagière comme une « praxis », c'est-à-dire une « action » susceptible d'induire des transformations sociales ».

Si, dans son ensemble, la réflexion s'inscrit dans la sémiotique du web², il est possible d'y entrevoir un cadre théorique et méthodologique qui se situe au confluent de la sémiotique situationnelle et de l'ethnométhodologie.

La sémiotique situationnelle développée par Alex Mucchielli et son équipe de recherche de l'université Montpellier 3 s'insère pleinement dans la tradition théorique et intellectuelle que nous pourrions résumer, avec tous les raccourcis que cela suppose, de l'approche compréhensive des phénomènes humains et sociaux. [...] De ce fait, les parentés entre la sémiotique situationnelle et l'ethnométhodologie sont prégnantes. Il convient tout de même de préciser, au regard de la temporalité de l'apparition des deux approches mentionnées, que l'ethnométhodologie a fortement influencé la sémiotique situationnelle qui s'en inspire en grande partie même si, et nous le verrons plus loin dans cette communication, des différences, parfois importantes, se font jour (Brunel *et al.*, 2010 : 178).

Comme contribution à l'approche interdisciplinaire, on peut également convoquer la perspective qualitative et ethnographique ayant reposé sur l'observation participante *in situ* du fait du statut d'internaute du chercheur lui-même. C'est une ethnographie, c'est-à-dire une description des pratiques socio-langagières interactives et multimodales qui s'opèrent dans un environnement dynamique qu'est le *web landscape*³.

² « *Semiotics of the Web* », Appel à contribution, *Fabula*, publié le lundi 10 novembre 2014, http://www.fabula.org/actualites/semiotics-of-web_65509.php

³ Sur la base de ce que Ron & Suzie Scollon (2003) et Gunther Kress appellent "ethnographic theory of linguistic landscapes".

1. L'inscription à Facebook : la genèse du suivisme

Il serait judicieux de définir le concept de suivisme qui va guider la présente réflexion. Le Petit Larousse Compact 2003 propose deux acceptions du terme suivisme : « 1. Tendance à suivre les événements sans esprit critique. 2. Attitude consistant à suivre sans plus d'examen les consignes d'un parti politique, d'un syndicat, etc. » (2002 : 973). La première acception traduit le sens général du terme, montrant que tout individu ou groupe est susceptible, en toute circonstance, d'être suiviste. En revanche, la deuxième acception est d'ordre idéologique en ceci qu'elle est appréhendée dans le domaine de la politique et du syndicalisme. Cette orientation nous permet d'exploiter l'éclairage géopolitique que Hottepont & Moulinat (2003 : 11) en font à partir des thèses de Samuel Huntington (1997).

Selon lui, les Etats peuvent réagir de deux manières à la montée d'une puissance nouvelle. « Seuls ou alliés à d'autres, ils peuvent s'efforcer d'assurer leur sécurité en recherchant l'équilibre avec la puissance émergente, la refouler ou, si nécessaire, entrer en guerre avec elle pour la vaincre. Au contraire, ils peuvent se rallier à elle, se mettre d'accord avec elle et adopter une position secondaire ou subordonnée vis-à-vis d'elle dans l'espoir de voir leurs intérêts clés protégés ». Une solution médiane constituerait à alterner recherche de l'équilibre et « suivisme » mais elle risquerait à terme de vexer à la fois la puissance émergente et les alliés alternatifs. On comprendra aisément, suite à cette définition du « suivisme », que la solution japonaise n'est pas idéale pour les Etats-Unis puisque la particularité d'un Etat « suiviste » est d'abandonner la puissance dominante, une fois qu'une autre puissance émerge.

En guise de synthèse pour le compte de notre étude, il convient d'envisager le suivisme comme un effet de mode traduisant l'impact des réseaux sociaux sur les internautes, ainsi que les influences mutuelles entre ceux-ci à travers leurs diverses praxis dans le cyberspace. L'une des manières de mesurer les conséquences de ce suivisme consiste à présenter quelques données statistiques relatives aux utilisateurs actifs des réseaux sociaux dans le monde : 1,35 milliard ; YouTube : 1

milliard ; LinkedIn : 90 millions ; Twitter : 284 millions ; Google+ : 300 millions ; Viadeo : 60 millions, etc⁴.

En effet, comme plateforme ou structure programmatique, tout réseau social conçoit et met sur pied une sorte de médiation langagière⁵ entre deux parties : le réseau lui-même – qui peut s’incarner dans la personne de l’administrateur – et les internautes. A l’instar d’un guide touristique ou culinaire, d’une notice de produit pharmaceutique ou manufacturé, la médiation langagière des réseaux sociaux consiste en un ensemble d’instructions à suivre étape par étape. En l’occurrence, tout nouvel usager de Facebook doit, pour s’inscrire sur la plateforme, remplir une sorte de formulaire comportant plusieurs rubriques et plusieurs phases. L’inscription consiste, en effet, à ouvrir une « page Facebook » personnalisée en suivant les instructions d’un guide masqué ou virtuel dont le rôle tient lieu d’un didacticiel intelligent. Dès lors, l’usager qui se virtualise puise dans ses coordonnées ou référents identitaires dont il connaît mieux que quiconque les informations à dévoiler en vertu de la confiance que lui inspirent et garantissent les « paramètres de confidentialité ». Pour ce faire, un minimum de compétence est nécessaire, notamment la manipulation de l’outil informatique et la maîtrise de quelques notions qui constituent le métalangage en la matière. Alors, l’usager découvre en lui les capacités d’un autodidacte, capacités qu’il faudrait, bien évidemment, confronter aussi bien au rôle du *webmaster* qu’à l’ingénierie informatique ou cybernétique pour évacuer l’illusion qui peut prévaloir.

L’interaction entre l’administrateur et le nouvel usager peut s’enclencher de diverses manières, mais l’invitation de celui-ci se stipule généralement de la manière suivante : « Vous n’êtes pas inscrit à Facebook : cliquez l’un des deux boutons **Inscription** et suivre la procédure ci-dessous » (voir l’illustration ci-dessous). C’est une invite flatteuse dans la mesure où la gratuité éternelle de l’inscription est tout de

⁴ Cf. <http://www.alexitaubin.com/2013/04/combien-d-utilisateurs-de-facebook.html>. Pour le cas d’étude, les données peuvent se vérifier dans le rapport Facebook du quatrième trimestre 2014 (Facebook, Inc).

⁵ Partant de l’idée qu’a Lev Vygotsky du langage et de la théorie de médiation de Jean Gagnepain (1989), Marie Judith Patouma Moidinecouty (2011 : 135) pense que la « médiation langagière se met en place en situation d’interaction et permettrait une évolution « interpsychologique » (par rapport à l’autre) et « intrapsychologique » (par rapport à soi). Bien entendu ces évolutions peuvent se faire au moment du dire ou plus tard et dans des situations d’interactions différentes ».

suite communiquée à l'internaute : « C'est gratuit (ça le restera toujours) ». Et tel qu'on peut l'observer, les premières informations demandées renvoient à l'identité du sujet, presque exactement comme dans un document d'état civil ou une carte d'identité nationale. Caution de crédibilité pour la plateforme ou effort de mise en confiance du souscripteur ? Une mention comme « Pourquoi dois-je indiquer ma date de naissance ? » sert, en tant que question rhétorique, à rassurer les usagers incrédules et méfiants. La réponse à cette question traduit justement la transparence des bonnes intentions et des mesures de sécurité : « Votre date de naissance garantit que votre expérience Facebook est adaptée à votre âge. Pour changer qui peut voir ça, allez dans la section À propos de votre profil. Pour en savoir plus, consultez notre [Politique d'utilisation des données](#) ».

Complétez le formulaire. Puis cliquez sur Inscription.

Tableau 1 : Formulaire préliminaire d'inscription à Facebook

Suivent trois étapes que l'utilisateur peut ignorer au début du processus : « Pour aller plus vite, vous pouvez ignorer les étapes 1, 2 et 3 en cliquant **Ignorer cette étape** sachant que vous pourrez les traiter plus tard si vous le souhaitez ».



Tableau 2 : Les trois étapes d’inscription à Facebook

Il semble qu’à l’instar de la gratuité des services qui est garantie aux usagers, la prétendue économie du temps repose essentiellement sur une démarche persuasive : un faire-faire empreint de l’idéologie du *easy business* et du *time is money*. Le géant américain ne saurait échapper à cette forme de reproduction de l’idéologie capitaliste anglo-saxonne ; c’est l’une des grandes entreprises qui l’incarneraient le mieux. On assiste à un leurre ou une manipulation dans la mesure où, ignorer « maintenant » une étape ou toutes dans le souci d’« aller plus vite » et savoir qu’on aura le temps de les traiter plus tard revient à opérer une priorité dans la gestion du temps. Une théorie de l’argument donc (Vorobej, 2006), car le *webmaster* est conscient que l’usager peut trouver fastidieuse la procédure d’inscription et y renoncer à mi-parcours. Un leurre tout autant parce que, se passer momentanément des trois étapes implique qu’on y consacra plus de temps plus tard. Pour preuve, sur 200 « facebookeurs » (Frank, 2010) choisis au hasard, les 200 ont dû « importer des contacts » (étape 1) et fournir des « informations du profil » (étape 2) ; 182 ont dû « choisir une image de profil » (étape 3). Vu que la présentation de toutes ces données occuperait trop d’espace, seuls les 20 premiers cas sont mentionnés ici pour servir d’illustration :

Internautes	Contacts	Informations du profil	Photo du profil
1	+ (323)	+	+
2	+ (809)	+	+
3	+ (291)	+	+
4	+ (171)	+	+
5	+ (179)	+	+

6	+ (444)	+	+
7	+ (145)	+	+
8	+ (797)	+	+
9	+ (332)	+	+
10	+ (487)	+	+
11	+ (38)	+	+
12	+ (55)	+	+
13	+ (637)	+	+
14	+ (462)	+	+
15	+ (323)	+	+
16	+ (37)	+	+
17	+ (365)	+	-
18	+ (420)	+	+
19	+ (121)	+	+
20	+ (454)	+	+

Tableau 3 : Les facebookeurs en fonction du respect des trois étapes d'inscription

Justement, la tentation de ne brûler aucune étape est réelle car on propose à l'utilisateur de « retrouver des amis », réponse à une autre question rhétorique : « Vos amis sont-ils déjà sur Facebook ? ». Pour cela, on met à contribution les autres réseaux sociaux et plateformes comme Google, Yahoo, Outlook.com, etc. qui offrent des services de courrier électronique. A la troisième étape, il est recommandé à l'internaute de choisir une photo de profil afin d'éviter une éventuelle confusion d'identité : « Il y a plus de 5 000 **Zach** sur Facebook. Ajoutez une photo de profil pour aider vos amis à vous reconnaître », par exemple.

Cependant, les motivations concourant à l'inscription d'un internaute à Facebook peuvent être intrinsèques ou extrinsèques. Dans le premier cas, les raisons expliquant l'ouverture du « compte Facebook » peuvent tenir à une nécessité impérieuse, à l'instar de la recherche d'emploi et de bourse ou la promotion d'une activité économique ou scientifique. Facebook peut également aider à retrouver un parent ou une connaissance dont on a perdu les traces pendant longtemps ; sans oublier ce que ce réseau social – comme beaucoup d'autres d'ailleurs – présente

en termes de potentialités heuristiques ou épistémologiques⁶. En tout cela, ces raisons semblent ne pas relever du suivisme platonique, exception faite, naturellement, du statut quelque peu d'automate que revêt l'utilisateur tout au long du processus d'inscription. En revanche, les motivations externes peuvent être de diverses natures, provenant évidemment de la plateforme elle-même, mais aussi et surtout des autres usagers qui « envoient une invitation » ou « suggèrent des amis ».

A partir des catégories motivationnelles susmentionnées, on pourra dégager deux types de suivisme : le premier sera d'ordre technogénétique⁷ et le second de nature mimétique⁸. Le suivisme technogénétique repose essentiellement sur les trajectoires tracées par le concepteur du réseau ou le gestionnaire de la toile, obéissant ainsi aux balises de configuration ensembliste. Ce canevas systémique encadre toutes les praxis cybernétiques, tant internes (celles de l'administrateur) qu'externes (celles des usagers). Du point de vue interactionnel, cette catégorie de suivisme donne lieu aux échanges de type machine-individus, c'est-à-dire entre une intelligence artificielle automatique et une intelligence humaine vivante. Il faut noter, cependant, que le dynamisme de l'humain est conditionné (réduit ?) par les machines programmées d'avance. Il y a en cela une composante didactique ou pédagogique basée sur le contrat d'engagement, ce qui permet de dire de cette catégorie qu'elle est un suivisme initiatique.

Une fois que l'on a décidé de s'inscrire et de faire usage de Facebook, on suit les instructions pendant l'inscription et on s'approprie les conditions et modes de fonctionnement : « en cliquant sur Inscription,

⁶ A propos, dans l'optique de constituer un corpus numérique (SMS, texto, pratiques langagières diverses) en langue espagnole, un chercheur avoue s'être inscrit à Facebook et choisi d'envoyer la majorité de ses invitations aux internautes hispanophones. Il est convaincu que les publications de ses « amis » lui seront systématiquement notifiées, sans oublier la possibilité qu'il a de visiter le « mur » de ceux-ci et d'y recueillir les données.

⁷ Cette conception revêt une perspective historique dans la mesure où le suiviste s'inscrit dans un canevas tracé et dont il reproduit les faits. Dans ce cas, les interactants ne sont forcément pas contemporains.

⁸ Le suivisme mimétique, même s'il trouve son ancrage dans la première catégorie, s'en différencie en ceci que les interactions entre les objets d'une part et les sujets d'autre part se déroulent de manière synchrone. La constante est là, qui renvoie à la conception platonicienne : « pour Platon, la mimesis est une des formes les plus importantes de l'interaction humaine » (Fischer & Perret, 1998 : 64).

vous acceptez nos conditions d'utilisation et vous reconnaissez avoir lu et accepté nos politiques d'utilisation des données ». A l'opposé, le suivisme mimétique est plus interactif étant donné qu'il engage deux types d'échanges : les internautes entre eux, mais évidemment eux tous en rapport avec la machine. Le mimétisme est fortement dynamique, rationnel et réfléchi, car basé sur les initiatives contextualisées des usagers qui y inscrivent ou pratiquent diverses sortes de constructions psychosociales. De manière schématique, le suivisme mimétique trouve son illustration dans le triangle ci-dessous. Le suivisme techno-génétique peut également y trouver son principe fonctionnel, basé sur la relation pseudo-bilatérale entre la structure cybernétique basée sur l'effet rétroactif de la stimulation et les internautes dynamiques.

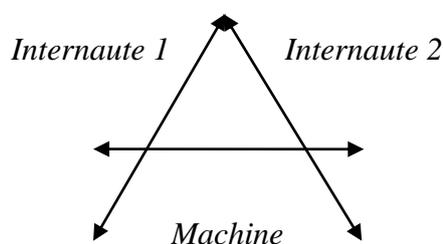


Schéma 1 : Triangle du suivisme mimétique

Remarquons que tous les trois côtés du triangle sont faits d'une flèche à double sens mais ne traduisent pas les mêmes fonctions. Le double sens des deux côtés des internautes implique à la fois la réflexivité de l'humain et la transitivité vis-à-vis de la machine. Quant à au double sens de la base du triangle, il renvoie à l'intermédiation entre les internautes qui interagissent. Comme le stipule la théorie de la communication, chaque internaute est dotée de la double capacité d'encoder et de décoder, d'émettre et de recevoir le message à travers un acte communicatif réfléchi et conscient. En revanche, la desserte du flux communicationnel qu'effectue la machine vers les interlocuteurs est commandée par l'acte stimulant de ceux-ci.

2. Les praxis socio-langagières et les pathèmes du suivisme : « J'aime », « Commenter » et « Partager »

Cette note de Merhy (2010 : 29), qui cite Pantin (1999), définit en de termes clairs les concepts de 'pathème' et de 'pathémisation' :

Selon C. Plantin (1999), les pathèmes seraient « des énoncés contenant des traits argumentatifs émotionnels ». Ces énoncés seraient des « arguments pour une émotion » ; ils ne contiennent pas de termes appartenant au champ lexical des émotions, mais ils sont destinés à produire la persuasion en émouvant les récepteurs. Les pathèmes ainsi définis, la pathémisation serait l'usage d'une rhétorique qui recourt à la mobilisation des émotions pour persuader.

Le réseau social en ligne canalise, à travers une praxis langagière interne – son propre langage et métalangage – ou sa politique programmatique, toutes les autres pratiques – celles des usagers –. Les consignes telles que « aimer », « commenter », « partager » ou « publier », envisagées désormais comme déterminants de l'interaction mimétique ou pathémique, constituent des procédures d'intermédialité entre l'administration cybernétique et les internautes d'une part, et entre ceux-ci d'autre part. En fait, c'est aux interactions socio-langagières des facebookeurs que nous appliquons fondamentalement la notion de suivisme mimétique, la mimésis étant ici considérée dans son sens d'imitation : « la mimesis n'est pas fondée sur la similarité et l'imitation n'en est qu'un cas particulier » (Fischer & Perret, 1998 : 65). Les consignes auxquelles allusion a été faite servent aussi de déclencheurs pratiques du processus d'extériorisation des faits langagiers mimétiques.

Rappelons que ce sont les publications de discours divers à travers des textes ou images qui suscitent, par leur potentiel pathémique ou émotionnel, du répondant chez les internautes⁹ et donnent lieu à des (re)productions relativement continues. Cependant, en tant que représentations sociales (Charaudeau, 2010) et parce que les faits sociaux sont aussi divers que dynamiques, les émotions diffèrent d'un discours ou contexte à un autre.

2.1. Le pathos du fait religieux

La religion est l'une des réalités qui impressionnent le plus les humains ; elle suscite plus de passion, ou de pathos (les deux termes maintiennent d'ailleurs une association synonymique). Comme le dit Marcotte (2013), « les modalités de la présence du religieux et du croire en ligne, de leurs utilisations de ces nouvelles technologies et moyens de

⁹ Patrick Charaudeau (2010 : 51) dit « que ces mots et ces images sont, à tout le moins, de « bons candidats » au déclenchement des émotions ».

communication numériques et de l'impact qu'ils opèrent sur différentes facettes de la vie des individus et des communautés ont été, de ce fait, transformées »¹⁰. De ce fait, indépendamment de leur confession religieuse et de leur degré de croyance, beaucoup d'internautes développent une certaine sensibilité à la réalité divine et à tout ce qui y a trait. En l'occurrence, des signes et manifestations d'appartenance religieuse sont visibles parmi les traces graphiques ou textuelles que les internautes laissent sur Facebook. Les deux images suivantes en sont une minime démonstration, qui n'en dit pas mieux que le foisonnement discursif ou langagier qui les accompagne.

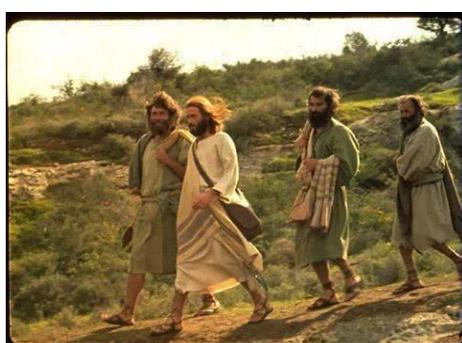


Image 1

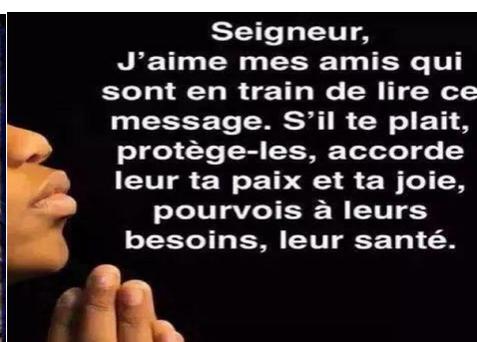


Image 2

Accompagnée du commentaire *Ses paroles t'ont atteint alors dis "Amen"*, l'image 1 a été publiée le 19 novembre 2014 par l'internaute Baudelaire¹¹. L'image renverrait à Jésus de Nazareth, en compagnie de quelques disciples ; ce qui convoque chez les chrétiens une certaine émotion religieuse. La foi chrétienne étant ainsi mise en évidence, tous ceux des internautes ayant placé leur espérance dans la personne de Jésus et dans la promesse de salvation sont touchés au plus profond de leur âme. Il en est de même pour l'image 2, publiée sur la page du groupe 'Proverbes et devinettes africains' par Laure. Le commentaire choisi à cet effet par l'émetteur est un appel à l'endroit du public chrétien: *Surtout n'oublions pas de faire un tour dans sa maison aujourd'hui afin de le remercier pour cette semaine de plus qu'il nous a*

¹⁰ « Le croire à l'ère du numérique », Appel à contribution, *Calenda*, Publié le jeudi 07 février 2013, <http://calenda.org/238606>

¹¹ Par souci de confidentialité et d'objectivité, nous utilisons les prénoms ou pseudonymes des internautes dont les publications sont analysées.

accordée. Bon dimanche. L'image d'une personne en posture de méditation et la prière déclamée démontrent une piété impressionnante. Les réactions des interlocuteurs à ces publications à double statut sémiologique – image-texte – (Adam & Bonhomme, 2007: 22-25) sont diverses et traduisent exactement l'émotivité escomptée. Si toutes ces réactions ont en commun le fait d'être déclenchées par un stimulus, il s'agit de positionnements, tantôt collaboratifs, tantôt controverses.

Les positionnements socio-langagiers collaboratifs s'inscrivent logiquement dans le schéma argumentatif du locuteur, comme c'est bien le cas à travers le premier exemple. En effet, le pathos de l'image 1, ou plutôt son potentiel pathémique, est renforcé par une argumentation basée sur le raisonnement logico-mathématique du type $P \rightarrow Q$ (si P, alors Q). Les deux propositions modélisatrices dudit raisonnement sont : *P* : *Ses paroles t'ont atteint* et *Q* : *dis « Amen »* ; ce qui, consécutivement, donne lieu à la fois à une praxis de type sociotechnique et à un acte de langage. La collaboration à travers la proposition « Amen » est alors immédiate, tel qu'il est repris dans ce tableau :

L'interlocuteur	La proposition Q	Autre proposition	Date de collaboration
DjMc X	amen	J'aime	19 novembre, 16:22
Baudelaire	Amen	J'aime	19 novembre, 20:43
Clarisse	Amen	J'aime	20 novembre, 06:34
Paul	Amen	J'aime	20 novembre, 07:36
Jessi	AMEN	J'aime	20 novembre, 12:08
Gilbert	AMEN!!!	J'aime	20 novembre, 17:45
Baudelaire	Ammmeeennn		22 novembre, 09:57
Oumarou		J'aime	27 novembre, 08:16
Baudelaire	Amen	J'aime	2 décembre, 17:33
Juoullier	AMEN	J'aime	3 décembre, 08:16
Clarisse	Amen	J'aime	3 décembre, 09:36
Dario	Amen !	J'aime	5 décembre, 00:12
Solange	Amen !	J'aime	5 décembre, 14:30
Solange	Amen !		5 décembre, 14:31
Baudelaire	Amen		5 décembre, 23:17
Pyson	amen!!!	J'aime	8 décembre, 12:56
Baudelaire	Amennnnnnnnnn		22 décembre, 06:54
Monique	Amen	J'aime	22 décembre, 14:32

Tableau 4 : Positionnement collaboratif des interlocuteurs

Les faits sont évidents qui en disent long sur une réaction prompte et massive de la part des interlocuteurs. L’assertion ‘Amen’ est exprimée de plusieurs façons, tantôt simplement, tantôt avec emphase. Bien plus, d’autres interlocuteurs agissent doublement, c’est-à-dire en souscrivant à la consigne « J’aime » qui ne leur a pourtant pas été suggérée. Baudelaire, qui revient plusieurs fois, est autant suiviste que les autres – même s’il est l’auteur – du message de départ étant donné que le caractère intensif des lettres majuscules (AMEN) et du point d’exclamation (amen!!!) lui inspirent une sorte d’insistance : Amennnnnnnnnnnn.

Quant aux positionnements controversés, ils s’illustrent mieux à partir de l’image 2 et des commentaires y relatifs. L’audience de cette image se décline en 53 « Commenter » et 101 « J’aime ». Sur les 53 commentaires, 45 consistent en l’isotopie de la foi « Amen » ou son équivalent « Qu’il en soit ainsi ». D’autres formules allant dans ce sens sont « *Soit beni o non de jesus christ* », « *pote ke dieu soir tjr avec toi* », « *soit benite!* », « *Merci seigneur amen* », « *ke Dieu te protg o6* », « *Merci judithlaure, k’il face de mm pour toi.* » ; des formules qui vont dans tous les sens de la dévotion. Sauf quatre cas, et c’est cela le principe du positionnement controversé, qui s’écartent de la logique sémanco-pragmatique matriciel. Les deux premiers sont une expression ironique ou satirique : « *Amen! Amenons! Amenés!* » et « *Soit beni o non de jesus christ* ». Le troisième est un questionnement sur l’attitude homogène : « *c’est quoi les amies?* », tandis que le quatrième cas consiste en une critique acerbe que l’un des internautes adresse métonymiquement à ses pairs. C’est l’interlocuteur Delve qui s’insurgent contre l’effet que le pathos religieux peut susciter chez ceux à qui il colle l’étiquette de « noir » : « *Le noir est si feneant qu’il continu à croire à cette sottise même avec tants d’expériences. Esclavage impérialisme et autres offerts par leur maître. Ils continuent à y croient dure comme fer* ». C’est la critique d’un type d’objet particulier du mimétisme, qui réveille – émotionnellement tout autant – chez l’internaute un fait historique blâmable, et non le mimétisme en soi car le seul fait de réagir relève du suivisme.

2.2. Le pathos de l’éros ou du fait sexuel

Il faut reconnaître avec Casas *et al.* (2014 : 2) – et bien d’autres – que « Internet est [...] un vecteur de liberté, un véritable espace où la liberté d’expression a vocation à s’exprimer ». Cette fonction libertogène est

constitutive du passage du web 1.0 au web 2.0¹² Et évaluée de plusieurs façons quant à sa portée axiologique, ainsi que dans sa dimension pédagogique. Paraphrasant Patricia Greenfield, une psychologue américaine qui tire la sonnette d'alarme par rapport au phénomène, Leroux (2012 : 61) pense qu'« Internet, qu'on présente comme un espace de partage des savoirs et de discussion, n'est en fait pour les adolescents qu'un immense « pornoland ». En ligne, les enfants sont constamment en contact avec des contenus sexuels ou pornographiques, qu'ils le souhaitent ou non ». Les pratiques sont diverses et s'inscrivent dans une identité sociale révélatrice de l'ère numérique qui s'empare du monde entier. L'impact des médias sur la sexualité des jeunes est notoire, et s'inscrit dans ce qu'il convient d'appeler l'hypersexualisation de la société – banalisation, virtualisation, agir, violence, etc. –. Le sexting ou le sextage, c'est-à-dire l'envoi des sms (sextos) à contenu sexualisé, la publication des images ou messages pornographiques, le liking, le commentaire ou le partage de ces publications, etc. sont autant de praxis qui caractérisent l'identité sexuelle des internautes.

Au regard de ce qui précède, et dans la continuité de notre conception d'un suivisme motivé par le pathos, il sera révélateur d'examiner les réactions qui foisonnent à la suite de ces deux publications.

a) Publication de Josy (63 « Commenter », 1 « Partager », 11 « J'aime ») :

Un couple célèbre leur 25ème anniversaire de mariage l'homme demande à sa femme:- dis moi mon amour, en 25 ans de mariage m'as-tu déjà trompé?

- oui mais seulement 3 fois

- trois fois? Quand était-ce?

- tu te souviens quand tu voulais créer ta propre entreprise et aucune banque ne voulait te faire de prêt? Tu te rappelles que le président de la

¹² Cette synthèse de Thomas Chaimbault (2007) peut nous aider à comprendre cette révolution. En effet, à l'origine, le web comprenait des pages statiques reliées entre elles par des liens hypertextes rarement mises à jour, ce qu'on pourrait appeler, rétrospectivement le web 1.0. Les sociétés fonctionnaient alors selon un modèle économique estimant que le web était fait de publications, non de participations, et que les annonceurs étaient les véritables acteurs moteurs. Le web 2.0 mettra l'accent sur une nouvelle forme d'interactivité qui place l'utilisateur au centre de l'internet et se veut plus social et collaboratif.

banque lui même est venu ici signer les papiers sans poser de questions?...

- ho ma belle tu as fais ça pour moi? Et la 2^{ème} fois?

- tu te souviens quand tu avais besoin d'une opération d'urgence aucun médecin n'était disponible? Finalement le chirurgien s'est libéré...

- ma chérie tu as fais ça pour me sauver la vie? Et la 3^{ème} fois?

- hé bien tu te souviens quand tu voulais vraiment devenir le président du club de golf? 35 personnes avaient voté contre mais finalement ils ont tous voté pour toi....

**A VOTRE AVIS COMBIEN DE FOIS CETTE FEMME A T'ELLE
TROMPE SON MARI EN 25 ANS DE MARIAGE???**

b) Publication d'Herve (231 « Commenter », 1 « Partage », 50 « J'aime ») :

Est-ce qu'une relation amoureuse peut vivre sans sexe ?

Les deux publications figurent sur la page de PROVERBES ET DEVINETTES AFRICAINS, un groupe devenu populaire et dont l'audience est fonction de la suggestivité de leurs publications. Cependant, le groupe ne respecte toujours pas sa ligne éditoriale puisque le contenu des débats s'écarte de la dimension parémiologique pour spéculer sur tout énoncé plurivoque. En tant qu'énoncés interrogatifs, les deux exemples ci-dessous ont suggéré chacun plusieurs réponses qui s'étendent qualitativement au-delà des attentes. En effet, il s'agit de deux questions plus ou moins directes ; on peut répondre à la première en donnant –de manière chiffrée – seulement le nombre de fois que la femme a trompé son mari et à la deuxième par 'oui' ou 'non'. Mais, comme on le constate, les questions ne sont pas élucidées par les premières réactions, quelques soient leurs contributions ; il faudra que des dizaines d'internautes « suivent » pour souvent apporter les mêmes réponses ou avis.

Il s'agit, en effet, non pas de la question posée mais de la thématique dont le débat fait l'objet. Du coup, le nombre de réactions à chaque énoncé interrogatif est fonction de la portée sexo-logique ou de la charge pathémique de chacune des questions. Dans le premier cas, la problématique de la fidélité est vite évacuée à l'aide de 63 « Commenter », 1 « Partager » et 11 « J'aime », probablement parce que les internautes la trouvent moins émotive ou sans beaucoup d'intérêt. Ne disent-ils d'ailleurs pas que l'infidélité en question est justifiée : *il n'y a aucune tromperie cè par amr kel a fait ; Elle l'a fait pour le bien être de*

son mari ; il n'ya aucune tromperie cè par amr kel a fait, etc. ? En revanche, le débat prend une ampleur plus accrochante lorsqu'il (il)légitime l'infidélité sur la base de la différence de sexe. On peut, à propos, opposer les avis suivants : *El ont tjr une raison pour tromper* (Daniel) / *prkwa tjr les femmes ?????* (Sirène) ; *pas de tromper tt cela été par amour haaaaaa lè hoe soyez moin ingra* (Julienne) / *BAD woman tu m'a tué* (Emmanuel). Ce regain d'intérêt (231 commentaires) et de passion sera exacerbé par les répliques à la deuxième question, celle de savoir si une relation amoureuse peut vivre sans sexe. Dans ce sens, la question de relation sexuelle devient d'autant plus passionnante que les points de vue sont souvent virulents et tranchants : *NON, non !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!*, *JAMAIS, etc.* Dans leur argumentation en faveur de la pratique des relations sexuelles, certains internautes trouvent des fondements biologiques ou psychologiques : *sauf si le gars est impuissant ou la go ménopausée ; le sexe est un équilibre dans une relation amoureuse, etc.* mais quelques soient les arguments apportés – pour ou contre –, nous avons démontré plus haut que l'internet contribue à l'hypersexualisation de la société et fait que la sexualité soit de plus en plus banalisée.

Conclusion

Au terme de cette réflexion, on peut conclure que Facebook en particulier et tous les réseaux sociaux en ligne en général ont potentiellement vocation à transformer les individus en moutons de Panurge. Dans le cas précis de Facebook, le suivisme moutonnier auquel les internautes sont soumis est programmé d'avance à partir de la conception de la plateforme. L'utilisateur qui s'inscrit à Facebook fait, dès les prémisses du processus d'inscription, l'objet d'un techno-guidage systématique qui l'amène dans un univers – le cyberspace – où le nombre de ses pairs internautes augmente à une vitesse exponentielle. Ainsi, l'ère du web 2.0 confère une identité plurielle aux citoyens du monde, notamment celles qu'identifie Perea (2010) : l'identité civile (réalité quotidienne), l'identité écran (exclusivement sur les réseaux sociaux) et l'identité numérique (civile et écran). Par ailleurs, si l'inscription sur la plateforme relève du snobisme ou mimétisme, toutes les praxis qui y ont cours s'inscrivent dans une logique d'entraînement dont les consignes sont diverses : « ajouter », « envoyer une invitation », « exporter », « publier », « créer un groupe », « commenter », « aimer », « partager », etc. C'est tout cet ensemble qui a été envisagé sous la bannière d'une praxéologie socio-langagière dont le fondement est non

seulement la mimésis, mais aussi la pathémisation car l'intensité de certaines praxis sur Facebook est la conséquence des émotions, elles-mêmes déclenchées par des pathos spécifiques. Deux catégories pathémiques ont été explorées dans cette étude, notamment le pathos du fait religieux et celui du fait érotique. Deux cas sur mille et un faits pathémiques qui, presque universellement, ont vocation à provoquer la sensibilité ou l'émotion chez les individus et dont l'exemple servirait, au même titre que les schèmes mimétiques techno ou anthropo-centrés, à comprendre les principes fondateurs des praxis sociales et langagières en cours sur les réseaux sociaux en ligne.

Par ailleurs, il n'est pas anodin de conclure que, du fait des pratiques mécaniques qui y ont cours, les réseaux sociaux contribuent à déshumaniser ou désocialiser les rapports entre les internautes. Selon Réseau Social - OWNIXMAS (2010 : 3), « les internautes ont en moyenne 130 amis sur Facebook (chiffre 2010) mais ne dialoguent qu'avec quatre d'entre eux (pour les hommes) ou six (pour les femmes) ». Même les collectionneurs ayant 500 amis ou plus, ne font guère mieux ; 10 pour les hommes et 16 pour les femmes. Ceci remet en cause l'idée d'une sur-sollicitation sociale et conduit, par voie de conséquence, à l'appauvrissement des échanges en raison du nombre. Au-delà de l'édulcoration des propos, l'auto-censure et le politiquement correct l'emportent sur l'affirmation de soi.

Bibliographie

- Adam, J-M. & Bonhomme, M. (2007), *L'argumentation publicitaire : Rhétorique de l'éloge et de la persuasion*, Paris, Armand Colin.
- Bronckart, J-P. (2005), « Les différences facettes de l'interactionnisme socio-discursif », *Calidoscópico* vol. 3, n° 3, pp. 149-159.
- Brunel, J. (2010), « Ethnométhodologie et « sémiotique situationnelle » : parentés et différences », *Cahier d'ethnométhodologie*, n° 4, pp. 177-188.
- Casas, M. *et al.* (2014), *La liberté d'expression et les réseaux sociaux*. Rapport de recherche de Master 2, Université d'Aix-Marseille.
- Chaimbault, Th. (2007), *Web 2.0 : l'avenir du web ?* Dossier documentaire septembre 2007, ENSIB.
- Fischer, J-P. & Perret, J-B. (1998), « La mimesis sociale : l'approche historique de Gunter Gebauer et Christoph Wulf », *Hermès*, n° 22, pp. 63-66.
- Hottepont, X. & Moulinat, L. (2003), « Samuel Huntington et le choc des civilisations ». Colloque sur les visions géopolitiques anglo-saxonnes ». Le samedi 27 septembre 2003, à Metz, dans le cadre du "Cercle Hermès". URL : http://fr.altermedia.info/politique/samuel-huntington-et-le-choc-des-civilisations-15_9122.html
- Kress, G. (2009), *Multimodality: A social semiotic approach to contemporary communication*, London & NY, Routledge.

- Larousse (2002), *Le petit Larousse Compact 2003*, Paris, Larousse/VUEF.
- Leroux, Y. (2012), « Internet, sexualité et adolescence », *Enfances & Psy*, vol. 2, n° 55, pp. 61-68.
- Loyal, M. (2010), « La vulgarisation dans les médias : sciences et émotions ». *Communication, lettres et sciences du langage*, vol. 4, n° 1, pp. 29-41.
- Ndumbi wa Kalombo, D. (2009), « La praxéologie du langage a travers les maximes latines dans la ville de Kananga », *Sudlangues*, n° 11, pp. 44-57.
- Perea, F. (2010), « L'identité numérique : de la cité à l'écran. Quelques aspects de la représentation de soi dans l'espace numérique », *Les enjeux de l'information et de la communication*, n° 1, pp. 144-159.
- Plantin, Ch. (2003), « Structures verbales de l'émotion parlée et de la parole émue », dans Jean-Marc Colletta & Anna Tcherkassof: *Les émotions : cognition, langage et développement*, Liège, Mardaga, pp. 97-130.
- Scollon, R. & Wong Scollon, S. (2003) *Discourses in place: Language in the material world*, London, Routledge.
- Vorobej, M. (2006), *A Theory of Argument*, New York, Cambridge University Press.
- Vygotsky, L. (1997), *Pensée et Langage*, Paris, éditions La Dispute.
- Réseaux Sociaux – OWNIXMAS. (2010), *Réseaux sociaux*, Christmas Edition.

La questione della lingua. Langue standard, dialecte et italien régional dans l'Italie postunitaire

José Luis Aja, Universidad Pontificia Comillas, Madrid

Résumé : On pourrait définir l'histoire de l'unification linguistique en Italie comme la chronique d'un voyage au XIX^{ème} et au XX^{ème} siècles qui nous montre un peuple à la recherche d'un instrument de communication nationale. La langue standard, fortement conditionnée par la présence des variétés dialectales à l'époque pré-unitaire, s'est transformée en une langue régionale où l'on découvre des échos autochtones du point de vue phonétique, morphologique et lexicale.

Mots-clés : Sociolinguistique, variation linguistique, linguistique et oralité, histoire d'Italie, littérature italienne.

1. Aspectos históricos

La *questione della lingua* es un argumento transversal que recorre numerosos campos de la cultura italiana. Este debate está motivado por una serie de aspectos históricos y culturales que se apoyan sobre dos principios básicos:

- La ausencia de una unidad política en Italia hasta bien entrado el siglo XIX,
- El proceso de construcción de una lengua nacional.

La realidad lingüística de la península italiana se ha caracterizado siempre por una extraordinaria variedad, que se remonta a la presencia de numerosas culturas prerromanas. Celtas, ligures, etruscos, oscos, umbros, sículos, mesapios y otras culturas se establecieron en la península y, a pesar de la fuerza unificadora de Roma, mantuvieron su idiosincrasia, al tiempo que, tal y como sucedió en otros puntos del imperio, sus lenguas dejaron un fuerte sustrato en el latín.

La caída del imperio supuso la fragmentación del mapa italiano en circunscripciones romanas, gestionadas ahora por la autoridad eclesiástica tras el concilio de Nicea (De Mauro, 1995: 23). Las transformaciones en el norte y en el centro fueron numerosas a lo largo de la Edad Media: la invasión de pueblos procedentes de Centroeuropa y la creación, durante la alta y la plena Edad Media, de las repúblicas marítimes y de pequeños estados gestionados por formas políticas proto-republicanas (conocidas como civilización de los *comune*) o bajo el poder de una familia nobiliaria (*signoria*) carecían de réplicas en el sur, debido, en parte, a la importante barrera que se constituyó en el centro de

la península en torno a los Estados Pontificios. La presencia griega y bizantina en las regiones meridionales, así como la dominación sarracena de Sicilia y el importante impulso cultural que supuso el asentamiento de la corte imperial en Palermo durante el reinado de Federico II de Hohenstaufen, marcaron las señas de identidad del sur de Italia durante este periodo (Procacci, 1991: 24-41 y 43-64).

La consecuencia lingüística de este proceso histórico fue la evolución de toda una serie de dialectos que se desarrollaron autónomamente, sin la preponderancia de una lengua estándar que estableciera una norma comunicativa global en el espacio geográfico peninsular.

El norte estaba abierto a las innovaciones lingüísticas procedentes del oeste, que dieron lugar a los dialectos galorrománicos. En ellos se producen fenómenos lingüísticos coincidentes con otras lenguas románicas como el catalán, el provenzal o el francés, entre las que destacaremos la caída de las vocales átonas finales, los cambios del sistema vocálico latino, que desembocaron en la presencia de vocales intermedias, o la escasa presencia de consonantes geminadas (Lepschy, 1981: 37-54).

Los dialectos centrales mantuvieron el vocalismo del latín, mientras que, en el sur, la proximidad al latín se intensificó aún más, sobre todo en lo que al léxico se refiere. Los dialectos meridionales, por el contrario, estuvieron sujetos a una importante influencia neogriega, desconocida en los dialectos del norte.

Este mapa lingüístico está delimitado por dos líneas imaginarias: la línea La Spezia-Rimini, que marca la frontera de los dialectos galoitalianos a lo largo del confín que separa la actual Emilia-Romaña de Toscana y de las Marcas, y una segunda línea, Roma-Ancona, que delimita el área de los dialectos centroitalianos (De Mauro, 1995: 21-22).

Dos realidades lingüísticas emergían frente a este rosario de pequeñas variedades dialectales: nos referimos al ladino, que se desarrolló en el Véneto y en la zona nordeste de la península, cuyo radio de acción se adentraba en los valles alpinos y en territorio suizo, y al sardo. Ambas variedades han alcanzado el estatus de lengua.

Hacia finales de la Edad Media, reinos europeos como Inglaterra, Francia o España impulsaban, por necesidades políticas y económicas, la creación de una lengua vulgar que sirviera para sustituir el modelo latino y para convertirse en lengua nacional. Una situación similar se daba en el ducado de Toscana, que alcanzó una importante posición económica en el conjunto de la península italiana. La supremacía del ducado se debía al auge del comercio y al crecimiento de la industria textil, así como a un

sector que se desarrolló de forma notable entre los siglos XIII y XIV: la banca. Grandes familias florentinas se enriquecieron con los préstamos otorgados a nobles y coronas de toda Europa (Procacci, 1991: 83-89).

Esta situación floreciente desde el punto de vista económico fue el caldo de cultivo que permitió impulsar actividades literarias y artísticas en una ciudad donde las grandes familias propiciaban el mecenazgo de intelectuales y creadores. Tres grandes obras, que influyeron de manera decisiva en la literatura y en la sociedad de la península italiana, se escribieron en la lengua culta de Florencia: *La divina comedia* de Dante Alighieri, el *Cancionero* de Francesco Petrarca y el *Decamerón* de Giovanni Boccaccio.

Posteriormente, el florentino culto fue evolucionando como lengua oral y el paso del tiempo planteó una polémica en torno a la lengua en Toscana: ¿cuál era el modelo lingüístico que se debía adoptar? Frente a la posibilidad de desarrollar algún tipo de fórmula mixta, o bien de potenciar una modernización de la norma culta vigente, se optó por seguir los postulados más arcaizantes. Las consecuencias fueron:

- Una clara división entre lengua culta y lengua popular, entre lengua oral y lengua escrita, que obstaculiza la evolución del florentino culto como lengua hablada. De este modo, quedó confinado a la élite y a vehículo de expresión literaria.

- Una vez creada esta norma expresiva “culta” se puede hablar propiamente de la división entre lengua culta y dialectos, que se desarrollan como lengua de comunicación en tanto que el florentino se circunscribe al ámbito de lo escrito y de la creación literaria (Caprara, 2007: 298-299).

Ante esta situación, el florentino culto se “culturizó”, recibiendo, sobre todo a través de la tradición lírica, nuevos latinismos que lo alejaban, aún más si cabe, de la lengua de la calle. Los dialectos se desarrollaron como lengua hablada y comenzaron a crear una norma culta, pues también era la lengua que se escuchaba en los salones de los grandes núcleos económicos y políticos (Turín, Milán, Venecia, Nápoles, Palermo), convirtiéndose así en lengua de la aristocracia y de la alta burguesía.

Es importante constatar la importancia de la lengua como factor de identidad nacional durante el siglo XIX, cuando se consolidó el concepto de estado nación. El nacionalismo del siglo XIX se inspiraba en diversos principios filosóficos que habían ido cobrando forma durante el siglo XVIII. Fueron extendiéndose entre una serie de pensadores, los cuales veían con cierto recelo el concepto universalista que envolvía los

postulados de la Ilustración. La exaltación de lo propio, de la diferencia, como factor que identifica a los pueblos y que los une en la diversidad es en cierto modo el principio filosófico que late tras el concepto de *volksgeist*, de “espíritu del pueblo”, que defendía Herder. En este sentido, la lengua es un factor esencial para la expresión de dicho espíritu, razón por la cual ésta se convirtió en canalización de la fuerza creativa de cada nación y en una de las bases sobre las que se construyeron las identidades nacionales (Berlin, 2000: 89).

Creemos que la siguiente cita de Humboldt define la importancia que numerosos pensadores del siglo XIX otorgaron a la relación entre la lengua y la identidad nacional:

Es propiedad maravillosa de los idiomas que todos son suficientes, en primer lugar, para el uso normal de la vida, pero después, a través del espíritu de la nación que los elabora, pueden elevarse infinitamente hacia uno superior y siempre más diversificado (Humboldt, en Vega, [ed.]: 2004, 260).

Es indiscutible que, en el caso de Alemania, la traducción de la Biblia realizada por Lutero ofreció un modelo lingüístico normalizador que sirvió como referencia para todos los hablantes de lengua alemana. Esta circunstancia no se produjo en el caso del reino de Italia, que al llegar del momento de su unificación política en 1861, se encontraba en una situación de acusada fragmentación lingüística.

La creación del nuevo reino hacía necesaria la adopción de una lengua nacional que, por el prestigio cultural de su norma culta y su tradición histórica, no podía ser otra que el florentino, difundido a través de la lengua escrita. No obstante, esta opción planteaba dos inconvenientes fundamentales (De Mauro, 1995: 43):

-Se trataba de una lengua que pocos hablantes conocían en el momento de la unificación. Cada región del nuevo estado se expresaba en su propio dialecto, por lo que el modelo culto que se imponía como lengua nacional era sólo comprensible para los hablantes que vivían en Toscana. A los habitantes de Toscana es necesario añadir un sector importante de la sociedad romana: no podemos olvidar el peso que tuvo la lengua toscana como elemento vehicular en el entorno del papado, debido a su prestigio cultural y a su trascendencia como lengua literaria. En el caso de otros dialectos centroitalianos (umbro y variedades lingüísticas del Lacio y de las Marcas), la proximidad con el toscano hizo que la adopción de la lengua nacional fuera menos dificultosa en estas regiones que en otros puntos de Italia, si bien los dialectos continuaron

perviviendo a lo largo del tiempo y generaron hablas regionales que analizaremos más adelante. Así pues podríamos afirmar, por establecer algunas cifras, que en el momento de la unificación se expresaban en lengua toscana un total de 400.000 toscanos, a los que habría que añadir unos 70.000 romanos y otros 160.000 itálicos procedentes de otras regiones, unas cifras que alcanzan a duras penas el 8% de la población del nuevo reino.

-La variedad toscana que se perfilaba como lengua nacional era, tal y como hemos visto con anterioridad, una lengua que se había desarrollado, sobre todo, en el plano gráfico. Era un vehículo de expresión literaria lleno de arcaísmos léxicos, que, desde la época de Dante, se había enriquecido con latinismos que la apartaban de la oralidad.

Tampoco era un modelo que pudiera articular el desarrollo de una literatura “moderna”, pues su naturaleza chocaba con la expresión de las nuevas formas e ideas de la Ilustración y del Romanticismo, que entraron en Italia a través de Francia y de la difusión del francés. Leopardi, en el siglo XIX, se hace eco de la inmadurez de esta variante lingüística en algunos pensamientos que aparecen recogidos en su *Zibaldone*:

Ora se la letteratura italiana non ha perfezione moderna in nessun genere, anzi se l'Italia non ha letteratura che si possa chiamare moderna [...], come dunque la lingua italiana si dovrà stimare perfetta, e così perfetta che non la si possa niente aggiungere di perfezione nè di ricchezza [...]; quando è costantissimo che nessuna lingua si perfeziona se non per mezzo della letteratura? (Leopardi, 1993: 431-432).

Perfeccionar la lengua a través de la literatura. Este es el espíritu que late tras la empresa que llevó a cabo Alessandro Manzoni en su novela *Los novios* (1842). En ella, Manzoni se propuso escribir una novela que llegara no sólo a los sectores más cultos de la sociedad, sino también a un público más amplio. *Los novios*, que seguía de cerca la ortodoxia toscana, se convirtió en la obra que impulsó la lengua narrativa del italiano unitario y fue considerada, en un momento carente de modelos, un ejemplo lingüístico.

El nuevo estado se vio sumido en una profunda polémica en torno a los modelos de lengua propiciada, en parte, por el éxito de *Los novios* que, para importantes personalidades culturales de la época, ofrecía el canon que estaban buscando, entre ellas Broglio (que fue nombrado

ministro de educación en 1867) y autores como De Amicis o Carducci (De Mauro, 1995: 325-326).

Surgió, por otro lado, un “bando” de detractores, compuesto por autores como Niccolò Tommaseo y, sobre todo, Graziadio Isaia Ascoli, uno de los padres de la dialectología italiana y fundador del *Archivio glottologico italiano*. Ascoli consideraba que era un error adoptar, en una nación policéntrica como la italiana, el modelo centralizador propuesto por Manzoni, así como iniciar una escolarización en italiano que adaptara el material didáctico a estas necesidades lingüísticas. No obstante, las tesis de Manzoni se impusieron y el florentino se convirtió en el modelo comunicativo para el nuevo estado (Procacci, 1991: 337-338).

Esta imposición tuvo dos consecuencias fundamentales en el proceso de aprendizaje lingüístico. La primera, la imposición de un modelo claramente marcado por el registro literario y excesivamente culto, repleto de usos léxicos y morfológicos arcaicos e inexistentes en la lengua oral, cuyo objetivo era, en palabras de De Mauro, que los estudiantes de enseñanza media pudieran “hablar como un libro impreso” (De Mauro, 1995: 104).

La segunda consecuencia es la intención de que el maestro hiciera en clase algo similar a lo que hizo Manzoni en su segunda versión de *Los novios*, es decir, borrar de la lengua cualquier tipo de rasgo local o dialectal -Manzoni era milanés- para que los alumnos se expresaran en el toscano más puro. La pretensión de expurgar la lengua hablada de la “mala hierba dialectal” (De Mauro, 1995: 88-89) chocaba frontalmente con las propuestas de Ascoli, que, consciente de la dimensión plurilingüística del país y de la enorme riqueza expresiva de los dialectos, proponía un estudio de los mismos sin neutralizar su vigor en la lengua oral. En cualquier caso, cundió en las instituciones académicas un rechazo hacia el dialecto como expresión de la ignorancia y de la barbarie frente a las propuestas de aquellos que contemplaban la posibilidad de incorporar, en cierta medida, aquel patrimonio expresivo a la lengua nacional:

Il terrorismo antidialettale giunge a punte repressive di incredibile crudeltà: arriva cioè a dichiarare intollerabili certe voci, che pure il tesoro lessicale italiano classico accoglie senza riserve, solo perché esistono -col medesimo valore, si noti- anche in dialetto, e ne suggerisce la sostituzione con presunti sinonimi non infetti dall'inquinamento vernacolare (Cortelazzo, 1969, vol.2: 27).

El desprecio del dialecto, siempre asociado a la ignorancia y al atraso social, se ha mantenido vigente en Italia hasta fechas relativamente recientes. En los últimos años se ha revisado esta postura y los dialectos vuelven ahora a ser considerados en su justa medida, si bien su uso está en retroceso. En cualquier caso, es indiscutible que la lenta evolución de la alfabetización en la Italia recién unificada, así como el azaroso proceso de aprendizaje de la lengua estándar por parte de sus hablantes, están muy relacionados con el modelo lingüístico elegido. Pasolini, al reflexionar un siglo más tarde sobre los mecanismos de adopción de una la lengua nacional, resume esta situación de forma bastante eficaz:

Oggi quel tipo di impegno appare retorico e inadeguato, e insieme appare illusoria l'ambizione di creare attraverso la letteratura (come del resto si è per secoli creduto) i presupposti di una lingua nazionale (Pasolini, 1991: 11-12).

2. Factores impulsores de la unificación lingüística

Tal y como hemos afirmado en el capítulo anterior, cuando se creó el nuevo reino de Italia en 1861 apenas el 10% de la población hablaba y escribía la variante de toscano culto que se eligió como lengua de comunicación nacional.

Es importante destacar, asimismo, que la difusión de la lengua estándar estaba muy vinculada al medio gráfico, pues se trataba de un vehículo de expresión formal y literaria. Resulta obvio, por tanto, que el conocimiento del italiano, a partir de ahora considerado lengua estándar, pasaba, en primer lugar, por la escuela.

2.1. La alfabetización

La escolarización era uno de los principales desafíos a los que se enfrentaba el nuevo reino de Italia y su evolución estuvo en relación directa con la difusión de la lengua estándar.

La tasa de analfabetismo en el momento de la unificación italiana era extraordinariamente alta, con cifras cercanas al 100% en el sur de Italia, Sicilia y Cerdeña. El nuevo país estaba compuesto por una sociedad fundamentalmente campesina, con pequeños núcleos urbanos como Milán, Turín, Florencia y Roma en los que había un discreto nivel de instrucción debido, sobre todo, al auge de una incipiente burguesía en las ciudades del norte, así como al peso de la iglesia y de las instituciones culturales en las dos últimas ciudades mencionadas.

La escuela tenía que hacer frente a una gran falta de medios y contaba con unos maestros que carecían de la formación necesaria para cumplir con sus compromisos formativos. La situación comunicativa era extraordinariamente adversa para la lengua nacional, pues muchos de los maestros del periodo umbertino (1878-1900) desconocían el italiano estándar y, en cualquier caso, su conocimiento no resultaba de particular utilidad para establecer una interacción con unos alumnos que hablaban exclusivamente en dialecto y que, sobre todo en el caso de las regiones periféricas, no podían entender la lengua toscana. Poco a poco, la lengua estándar fue entrando en las aulas, pero siempre acompañada del dialecto como apoyo imprescindible para la comprensión de los alumnos (De Mauro, 1995: 88-94).

No obstante, había otro factor que hacía de esta empresa un esfuerzo encaminado al fracaso: el fuerte absentismo escolar, sobre todo en las regiones del sur. La instrucción no se veía como un factor de progreso social, sobre todo en familias que trabajaban en el campo y que necesitaban que todos sus miembros trabajaran para sobrevivir, pues los jornales eran miserables.

Frente a esta situación, habitual en las zonas agrarias, el mapa lingüístico de las ciudades fue cambiando progresivamente, con la formación y expansión del aparato del estado y de una clase funcional que llevaba consigo la lengua común como vehículo de comunicación. No obstante, el pueblo italiano iba a necesitar una serie de experiencias colectivas que propiciarán su cohesión social y su conciencia como nación: la emigración, el ejército, la guerra y el desarrollo de los medios de comunicación. Todos estos fenómenos van a desencadenar un peculiar proceso de apropiación de los modelos lingüísticos que vamos a describir a continuación.

2.2. La emigración

La difusión de la lengua estándar está muy relacionada con una serie de procesos migratorios que se produjeron en el reino de Italia desde su fundación hasta la década de los sesenta del pasado siglo.

La emigración es un factor sociológico y económico de gran trascendencia en la historia de Italia. Según De Mauro (1995: 54), entre 1871 y 1951 siete millones de italianos se establecieron definitivamente en América. Las pésimas condiciones de vida en el ámbito rural, sobre todo en el sur del país, facilitaron estos movimientos migratorios que cambiaron para siempre la visión del mundo no sólo de los que se marcharon, sino también de los que se quedaron.

Aquellos que vieron partir a sus familiares no sólo recibieron de ellos importantes remesas de dinero, que constituyeron una importante fuente de ingresos para la economía nacional, sino también noticias que venían en forma de lengua escrita. A partir de esta experiencia buena parte de la población rural comprendió la trascendencia de la alfabetización, que les permitía comunicarse con aquellos miembros de la familia que estaban lejos.

Pero los movimientos migratorios que tuvieron mayores consecuencias desde el punto de vista lingüístico son, sin duda, aquellos que se produjeron dentro de las fronteras italianas. La emigración de las zonas rurales a los pequeños núcleos urbanos fue un fenómeno decisivo para los procesos de adopción de la lengua nacional y, sobre todo, para la evolución de formas híbridas de expresión que son el origen del italiano regional:

Gli effetti linguistici dell'urbanesimo delle grandi città riguardarono insomma non gli otto milioni di immigrati soltanto, ma i diciassette milioni di persone che in tali città risiedono, cioè, in complesso, oltre un terzo della popolazione. È nei fenomeni d'osmosi regionale di questi centri l'incentivo principale all'adozione delle varietà regionali di italiano secondo norme di realizzazione più o meno fortemente intrise di caratteristiche foniche e di vocaboli dialettali (De Mauro, 1995: 73).

Los cambios sociales durante la década de los cincuenta, de los sesenta y de los setenta del siglo XX, propiciados por el desarrollo industrial, supusieron una fuerte presencia de mano de obra de todos los puntos de Italia en los grandes núcleos urbanos del norte, sobre todo de Piamonte y Lombardía. El prestigio tecnológico, así como de los modelos de vida relacionados con la producción y la tecnología, favorecieron un nuevo proceso unificador de la lengua, esta vez ejercido desde el norte. La nueva lengua del mundo industrial prima los factores comunicativos y la esencia del mensaje. Es de carácter sintético y permeable a la oleada de neologismos procedentes, sobre todo, del inglés, que también afecta a otras lenguas europeas. Pasolini ha sabido captar bien este proceso, tal y como puede apreciarse en la siguiente cita:

Ora, il Nord non può certamente proporre come alternativa i propri dialetti -che esso stesso ha contribuito a rendere arcaici né più né meno che quelli del Sud- né la sua pronuncia, né i suoi particolarismi linguistici: insomma, la sua dialettizzazione della koinè. Ma è il Nord industriale che possiede quel

patrimonio linguistico che tende a sostituire i dialetti, ossia quei linguaggi tecnici che abbiamo visto omologare e strumentalizzare l'italiano come nuovo spirito unitario e nazionale. Il Nord possiede tale linguaggio tecnologico in quanto mezzo linguistico principe del suo nuovo tipico modo di vita: è questo sottolinguaggio che il Nord industriale propone, come concorrente al predominio nazionale, contro la koinè dialettale romanesco-napoletana (Pasolini, 1991: 21).

Pero había otros modelos locales que también empezaron a cobrar importancia. Es el caso de Roma, que ejerció un importante peso cultural en la lengua italiana. El modelo lingüístico romano tiene una notable trascendencia histórica, pues, como ya hemos mencionado con anterioridad, la curia había constituido en la Italia preunitaria un referente lingüístico importante. Además, la ciudad de Roma conoció a lo largo de los siglos grandes flujos migratorios, muchos de ellos de carácter intelectual y religioso, que adoptaron el toscano como lengua de comunicación. Cuando Roma se convirtió en la capital del nuevo reino se produjo una expansión del modelo romano potenciado, en parte, porque la ciudad se había convertido en sede política e institucional. Y, ya en el siglo XX, tal y como veremos a continuación, los medios de comunicación de masas (radio, cine y televisión) tenían la capital del estado como base de operaciones, por lo que difundieron por todo el país usos lingüísticos que dieron un nuevo giro, esta vez claramente romano, al proceso de unificación lingüística. Es particularmente importante, en ese sentido, la posición estratégica de Roma, que, en cierto modo, puede considerarse como “la puerta del sur” por su proximidad geográfica con las variantes dialectales meridionales, ya presentes en el sur del Lacio y en el norte de Campania. De hecho, muchos elementos léxicos procedentes del sur de Italia pasaron a la lengua estándar a través de Roma.

2.3. La burocracia y el ejército

Otro aspecto que influyó notablemente en el proceso de unificación lingüística fue la difusión de la administración pública y de la burocracia por todo el espacio de la geografía italiana. De este modo, el italiano medio se familiarizó con un lenguaje abstracto y de registro elevado que constituía un paso adelante en la italianización lingüística del país (De Mauro, 1995: 105).

Algo similar sucedió con el ejército y con la participación de los soldados de reemplazo en esa gran experiencia colectiva e identificadora

que fue la Primera Guerra Mundial (De Mauro, 1995: 106-110). La implantación del servicio militar obligatorio supuso un importante factor sociológico de intercambio y se trata, sin lugar a dudas, de una de las primeras experiencias colectivas para la nueva nación. Podríamos poner numerosos ejemplos de ese efecto centralizador del servicio militar; nos limitaremos, aquí, a recordar una escena de la película *Padre Padrone* (1977), de Vittorio y Paolo Taviani, en la que un recluta de origen sardo, en torno a la década de 1950, es amonestado por sus superiores cuando se dirige en su lengua materna, es decir, el sardo, a otro recluta que procede de Cerdeña, pues la lengua del ámbito militar es el italiano. Esta anécdota refleja adecuadamente la situación lingüística real de las clases populares en una fecha muy posterior a la unidad italiana, así como la clara interacción que se produce en Italia entre variedades diatópicas y diastráticas (Coseriu 1981: 202-203; Berruto, 1997: 5).

2.4. Los medios de comunicación

Los medios de comunicación (prensa, radio, cine y televisión) constituyen un importante factor de regularización lingüística en un país caracterizado por una elevada fragmentación dialectal.

La difusión de la prensa escrita fue, junto a la penetración del lenguaje administrativo, uno de los primeros referentes en lengua estándar con la que pudieron contar los italianos (De Mauro, 1995: 110-118). Sin embargo, debido al analfabetismo, su calado fue más bien marginal, aunque el interés por la prensa fuera incrementándose a medida que crecía el nivel de escolarización.

La radio, el cine y la televisión contribuyeron de manera capital a la difusión de posibles modelos de lengua oral (De Mauro, 1995: 118-126). Eran medios de comunicación que llegaban a todas las capas de la sociedad, incluso a aquellos ciudadanos menos acostumbrados a utilizar la lengua nacional. En el caso del cine, la reproducción de la oralidad en la pantalla, ya fuera a través de producciones extranjeras o nacionales, impulsó el desarrollo de una lengua viva que hizo una importante mella en los espectadores como modelo cultural.

Cine y televisión propiciaron un nuevo impulso al italiano estándar que se hablaba en Roma, pues las principales productoras cinematográficas y la sede de la radiotelevisión italiana se encontraban en la capital del Estado. El cine y la televisión divulgaron desde Roma una serie de iconos sobre carácter y lengua regionales, que contribuyeron a crear un imaginario colectivo italiano sobre la diversidad cultural del país. El cine logra captar el fenómeno migratorio con especial

sensibilidad y pone al alcance de sus oyentes toda una serie de términos que forman parte de las hablas jergales surgidas del contacto entre los recién llegados y la lengua de las grandes ciudades, por lo que contribuyó decisivamente al desarrollo del italiano popular unitario (Brunetta, 1998, vol. 2: 56).

Film come *La terra trema* o *In nome della legge* o *Divorzio all'italiana* hanno fissato, nella coscienza nazionale la nozione dello stretto legame tra il dialetto siciliano e la realtà locale, circoscritta e tradizionale, dell'isola; *L'oro di Napoli* ha collegato il dialetto napoletano alla vita stentata, "arrangiata" d'una borghesia in disfacimento, aggrappata a ogni espediente per non partecipare nella miseria del sottoproletariato; in *Rocco e i suoi fratelli* o nel *Posto*, il dialetto lucano o milanese è il corrispettivo linguistico degli *slums* o dei paesoni in via di essere fagocitati dalla metropoli milanese (De Mauro, 1995: 124)

Pier Paolo Pasolini resume con eficacia, una vez más, los diferentes polos culturales y lingüísticos en torno a los que se debatía el italiano estándar entre 1950 y 1970:

In campo linguistico e letterario si aveva avuto in questi ultimi due decenni un apparente prevalere dell'asse Firenze-Roma (con qualche accentuazione su Roma, o magari Napoli): tanto che si era parlato in sede glottologica di Roma come centro finalmente irradiatore di lingua, capitale di uno Stato finalmente unitario, sede della burocrazia, ecc. ecc. [...]. Le cose sono invece, come s'è visto, di colpo cambiate: la cultura romanescopnapoletana si è rivelata improvvisamente e definitivamente diacronica -e, dopo la mora di purismo cui ho accennato- avanzano ora prepotentemente la loro candidatura a centri irradiatori di cultura e di lingua nazionale le città del Nord, l'asse Torino-Milano (Pasolini, 1991: 21).

3. Lengua estándar, dialecto, italiano regional

Tal y como hemos visto a lo largo del epígrafe 2, lengua estándar y dialecto conviven desde la unificación italiana hasta nuestros días estableciendo entre ellos una compleja interacción, que se caracteriza por dos movimientos fundamentales:

-De los dialectos hacia la lengua estándar. Son numerosas las aportaciones de los dialectos a la lengua estándar, sobre todo en el plano léxico. Abundan particularmente en el caso de las hablas de Roma, que

italianizan formas autóctonas de uso común en la lengua hablada y que, posteriormente, han pasado al italiano estándar.

-De la lengua estándar hacia los dialectos. Muchos de los dialectos adoptaron formas del italiano estándar.

La lengua regional se ha formado a lo largo de un largo y complejo proceso histórico, que ha sido descrito por numerosos lingüistas y estudiosos de la dialectología. Se trata de un tipo de lengua estándar en la que se percibe un fuerte sustrato dialectal, fruto de la convivencia de ambos sistemas lingüísticos, y que varía notablemente de un punto de otro de la geografía nacional. Los diferentes grados de interacción entre lengua y dialecto en las lenguas regionales han generado numerosas clasificaciones (Lepschy, 1981: 11; Sobrero-Romanello, 1981; Trumper-Maddalon, 1982, entre otros) que pretenden definir la naturaleza de este fenómeno. Se han llegado a contabilizar hasta seis variantes intermedias entre italiano estándar, dialecto, lengua urbana, lengua rural, jergas, registros cultos, etc., tal y como puede leerse en el resumen que Berruto (1997: 18-20) ofrece al respecto. Casi todas estas clasificaciones se basan en cuatro subdivisiones básicas: italiano estándar, italiano regional, koiné dialectal y dialecto (Brigulia, 2009: 34). Por koiné dialectal se entiende la variedad compartida por una amplia comunidad de hablantes de un mismo dialecto, pues no debemos olvidar que los dialectos también carecen muchas veces de modelo unitario y se distinguen, a su vez, por un fuerte grado de fragmentación.

El concepto de italiano regional muestra numerosas concatenaciones con el de italiano popular, que ya fue definido por Manlio Cortelazzo, uno de los principales teóricos que ha dado la dialectología italiana durante el siglo XX, como “il tipo de italiano imperfettamente acquisito da chi ha madrelingua il dialetto” (Cortelazzo, 1969, vol. 2: 11-12). Esta definición está bastante próxima a la propuesta por Gaetano Berruto al respecto:

[l'italiano regionale sarebbe] la varietà sociale per eccellenza dell'italiano, vale a dire quell'insieme di usi frequentemente ricorrenti nel parlare e nello scrivere di persone non istruite e che per lo più nella vita quotidiana usano il dialetto, caratterizzati da numerose devianze rispetto a quanto previsto dall'italiano standard normativo (Berruto, 1997: 58).

Concluiremos este recorrido histórico, en el que hemos procurado reflejar la conmovedora historia de un pueblo que crea, desde abajo, una herramienta de comunicación nacional, con la constatación de que las

variedades diatópicas han mantenido un extraordinario vigor en la historia lingüística de la Italia unida. Resulta evidente el fracaso de las tesis que, allá por 1870, pretendieron instaurar un modelo lingüístico centralizado en una nación caracterizada por su diversidad cultural, cuyos ciudadanos han sabido construir, a lo largo de estos últimos 150 años, una herramienta que ha sido el reflejo de su pluralidad histórica y lingüística.

Bibliografía

- Alighieri, Dante (1988), *Il Convivio*, a cura di C. Vasoli e D. De Robertis, Milano, Einaudi [http://www.letteraturaitaliana.net/pdf/Volume_1/t12.pdf, última consulta: 5/11/2014].
- Du Bellay, J. [1549], “Déffence et illustration de la langue française”, en A. A. V. V. (1996), *Teorías de la traducción. Antología de textos*, edición de Dámaso López García, Cuenca, Ediciones de la Universidad de Castilla- La Mancha, pp. 71-76.
- Humboldt, W. von (1816), “Introducción a la traducción del *Agamenón* de Esquilo”, en M. A. Vega (ed.) (2005), *Textos clásicos de teoría de la traducción*, Madrid, Cátedra.
- Leopardi, G. (1993), *Zibaldone di pensieri*, 2 vol., Milano, Mondadori.
- Lutero, M. [1530], “Misiva del arte de traducir” en A. A. V. V. (1996), *Teorías de la traducción. Antología de textos*, edición de Dámaso López García, Cuenca, Ediciones de la Universidad de Castilla- La Mancha, pp. 51-65.
- Berlin, I. (2000), *Las raíces del romanticismo*, trad. de Silvina Marí, Madrid, Taurus.
- Berruto, G. (1997), “Varietà diamesiche, diastratiche, diafasiche”, en Sobrero, A. (a cura di): *Introduzione all'italiano contemporaneo. La variazione e gli usi*, Roma-Bari, Laterza.
- Briguglia, C. (2009), *La traducción de la variación lingüística en catalán literario contemporáneo. Las traducciones de Pasolini, Gadda y Camilleri*, Barcelona, Universitat Pompeu Fabra.
- Brunetta, G. (1998), *Storia del cinema italiano*, 2 vol., Bari, Laterza.
- Caprara, M. (2007), *Variación lingüística y traducción: Andrea Camilleri en castellano*, Málaga, Universidad de Málaga, tesis doctoral.
- Cortelazzo, M. (1969), *Avviamento critico allo studio della dialettologia italiana*, 2 vol., Pisa, Pacini.
- Coseriu, E. (1981), “La lengua funcional”, en *Lecciones de lingüística general*, trad. de José María de Azáceta, Madrid, Gredos, pp. 302-315.
- De Mauro, T. (1995), *Storia lingüística dell'Italia unida*, Bari, Laterza.
- Lepschy, A. L. y Lepschy G. (1981), *La lingua italiana*, Milano, Bompiani.
- Migliorini, B. (1983), *Storia della lingua italiana*, Sansoni, Firenze.
- Pasolini, P. P. (1991), *Empirismo eretico*, Milano, Garzanti.
- Procacci, G. (1991), *Storia degli italiani*, Bari, Laterza.
- Sobrero, A. A. y Romanello, M. T. (1981), *L'italiano come si parla in Salento*, Lecce, Milella.
- Trumper, J. y Maddalon, M. (1982), *L'italiano regionale tra lingua e dialetto. Presupposti ed analisi*, Cosenza, Brenner.

Un modelo de educación en el Siglo de las Luces en España: caso de *El señorito mimado* de Tomás de Iriarte

Patrick Toumba Haman, Universidad de Maroua

Resumé : Pendant la période de l'illustration en Espagne, l'art en général et la littérature en particulier sont fortement influencés par des courants de pensée venant de la France. Le présent article marque un arrêt sur la conception du modèle d'éducation de Tomás de Iriarte, à travers son œuvre dramatique *El señorito mimado*, parue pour la première fois en 1787. Le modèle actantiel d'Algirdas Julien Greimas, en tant qu'un moyen pour accéder aux structures profondes du texte, nous a permis de dégager deux types de personnages : certains, pour qui l'éducation repose essentiellement sur l'espièglerie et le déshonneur et d'autres, par contre, qui promeuvent, par leur faire et leur agir, des vertus comme l'esprit de loyauté, de sincérité ou encore le travail intellectuel et le culte de l'effort. Toutes ces valeurs sont cultivées par les illustrés en direction de la société d'alors.

Mots-clés: Illustration, éducation, modèle actantiel, espièglerie, loyauté.

Abstract In the Illustration period in Spain, art in general, and literature, specifically, is highly influenced by French ideology. The present work is based on the Tomás de Iriarte conception of education model, through his *El señorito mimado*, drama first published in 1787. The Algirdas Julien Greimas' actantial model, conceived as one of the various ways to reach the text allowed us to distinguish two kinds of characters: on one hand, those whose education model essentially lies on slyness and dishonour; on the other, those who promote, by their behaviour and actuations, virtues such as the spirit of loyalty, sincerity or intellectual work and the cultivation of effort. These are values pursued by Illustrated for the correspondent society.

Keywords: Illustration, education, actantial model, slyness, loyalty.

La Ilustración, en España, se inscribe en el marco general de la europea (espíritu crítico, fe en la razón, confianza en la ciencia, afán didáctico, etc.). También llamado Siglo de las Luces, corresponde en España al siglo XVIII y coincide con un nuevo cambio a nivel de las dinastías: llegan los Borbones que sustituyen a los Habsburgos con el coronamiento de Felipe V, nieto de Luis XIV de Francia. En este período se operan grandes cambios sociales, económicos y culturales debidos a la introducción de un abanico de decretos y reformas. Como instrumentos de divulgación de la ciencia, se crean Academias: la Real Academia de la Lengua, Medicina, Historia, Bellas Artes de San Fernando, etc. El interés

por la educación y el progreso científico se concretó en la creación, por ejemplo, de nuevas instituciones de enseñanza secundaria (Reales Estudios de San Isidro), de enseñanza superior (Colegio de Cirugía, Escuela de Mineralogía, Escuela de Ingenieros de Caminos) y en la reforma de las Universidades y de los Colegios Mayores.

A nivel de las letras, se introducen paulatinamente nuevos ideales, que contrastan con los cánones literarios de los Siglos de Oro, dando por sentado cierto pragmatismo. El objetivo principal es llevar a la gente a una manera distinta de pensar sometiéndola a “verdades de la nueva ciencia, de la nueva ideología y de la nueva moral”, según piensa Rogelio Reyes (2000 : 17) en *Antología de la poesía del siglo XVIII*, mediante obras literarias, entre otras de carácter didáctico. En esta perspectiva, “era una de las mayores preocupaciones de los políticos ilustrados defendiendo que era el sistema más conveniente para transformar la sociedad” (Palacios Fernández, 2002 : 18). Es obvio que la educación, como cimiento de todas las sociedades, tenía una importancia que merece especial atención, de ahí el propósito del presente trabajo titulado: **‘Un modelo de educación en el Siglo de las Luces en España: caso de *El señorito mimado* de Tomás de Iriarte¹’**.

Después de breves recorridos de las características de la Ilustración, vamos a analizar la obra insistiendo en los aspectos de la educación a través de los personajes para, al final, intentar hacer una interpretación de los mismos con el fin de sacar un posible modelo de educación de nuestro dramaturgo.

1. El modelo actancial como método de trabajo adoptado

La Real Academia Española (2001 : 864) define la educación como “acción y efecto de educar. Crianza, enseñanza y doctrina que se da a los niños y a los jóvenes”. En María Moliner (2007 : 1102), la definición nos parece más completa porque se asimila el término “educar” al hecho de “preparar la inteligencia y el carácter de los niños para que vivan en sociedad. Enseñar a alguien las normas de cortesía. Preparar a alguien para cierta función o para vivir en cierto ambiente o de cierta manera”. De lo precedente, nuestro tema abarca varios aspectos muy importantes que hay que inculcar al individuo para su plenitud en la sociedad en la que vive. De hecho, para analizar este tema de la educación, nos ha

¹ La edición que manejamos es de Russell P. Sebold, publicada en 2004 en Castalia e incluye *La señorita malcriada*. Cabe recordar que *El señorito mimado* se publicó por primera vez en 1787 en el tomo IV de las *Obras* de Tomás de Iriarte.

parecido oportuno apoyarnos en el modelo actancial. Este método es idóneo en la medida en que los personajes, con sus rasgos muy diferenciales y conflictivos acerca de este asunto, se encuentran en el centro de la acción. Antes de adentrarnos en el mencionado tema, vamos a dedicarnos a una breve explicación del modelo y a la elaboración de un posible esquema actancial basado en nuestro corpus.

1.1. Breve explicación de la noción de modelo actancial

La noción de esquema o modelo actancial se ha impuesto en los estudios semiológicos y dramáticos para visualizar las principales fuerzas del drama y su rol en la acción. Presenta la ventaja de no separar artificialmente a los personajes y la acción, y de revelar la dialéctica y el paso progresivo del uno al otro. Además, se puede decir que su éxito se debe a la aclaración aportada a los problemas de la dinámica de las situaciones y de los personajes. Pavis (1990), en su intento de aclaración de este concepto, nos dice que el esquema actancial:

Permite visualizar las fuerzas principales del drama y su papel en la acción, propicia la dialéctica de caracteres, establece las situaciones en los conflictos ya que esclarece las relaciones físicas entre personajes así como su configuración además de considerar al personaje como una entidad que pertenece a un sistema global de acciones variando de la forma 'amorfa' del actante a la forma precisa de personaje tal o cual.

Pero Propp puede considerarse como el precursor del análisis actancial. Parte del estudio de algunos cuentos maravillosos rusos y constata que los personajes tienen unos constantes valores, es decir que juegan las mismas funciones independientemente del cuento analizado. Al final, llega a destacar treinta y una funciones posibles². Se da cuenta de que el personaje no se define por lo que es sino por lo que hace. Así, agrupando esas funciones en, esferas de acción en las que participan, Propp destaca siete esferas de acción que corresponden a siete actantes: el agresor o el malo, el donador, el auxiliar, la princesa, el mandatario, el héroe y el falso héroe (Propp, 1973 : 96-97).

² Para la misma información, véase a Bremond (1973: 17), Greimas (Véase a Jouve, 1987: 267), Todorov (1987: 49), Jouve (1992: 7-8) o Eagleton (1993). Este, por ejemplo, observa que con Propp, se reducen audazmente todos los relatos folclóricos a siete esferas de acción y a treinta y un elementos fijos o funciones (1993: 129).

Por su parte, Souriau (1950 : 85-104) traslada el análisis propio de los cuentos a obras teatrales³ y considera las funciones dramáticas de seis tipos que designa por medio de tipos astrales: el león, el sol, la tierra, Marte, la balanza o el árbitro y la luna; funciones que no tienen existencia fuera de su interacción (1950). A estas funciones, Michaud (1957) añade una más, la del traidor. Basándose en los análisis de Propp y Souriau, Greimas simplifica el modelo que resume en seis funciones en el relato. Una fuerza (o un ser *D1*) quiere algo. Llevado por su acción, el Sujeto *S* busca un Objeto *O* en provecho de un ser *D2* (concreto o abstracto). En esta búsqueda, el sujeto tiene aliados *A* y oponentes *Op*. Lo puntualiza en estos términos:

Le Sujet cherche l'Objet; l'axe du désir, du vouloir réunit ces deux pôles. L'Adjuvant et l'Opposant, sur l'axe du pouvoir, aident le sujet ou s'opposent à la réalisation de son désir. Le Destinateur et le Destinataire, sur l'axe du savoir ou de la communication, font agir le Sujet en le chargeant de la quête et en sanctionnant son résultat : ils désignent et reconnaissent les Objets et les sujets de valeur (Reuter, 1996: 51).

³ Es posible preguntarse por la relación existente entre el cuento, objeto del estudio llevado a cabo por Propp quien destaca varios temas remitentes a los tipos de cuentos (de hadas, animales, sobre la vida cotidiana, etc.) y la novela. En efecto, Bremond (1973: 12) subraya que cada género tiene una estructura, con técnicas específicas para narrar, y dicha estructura puede transponerse del uno al otro sin mayor dificultad. Menciona, por ejemplo, que el tema de un cuento puede servir de argumento en un ballet, el de una novela puede meterse en una escena o pasarse en una pantalla; del mismo modo que una película puede narrarse a quien no la haya visto. Desde este prisma de apreciación, es importante referirse a Barthes, citado por Jouve, cuando afirma que es posible encontrar estructuras comunes a varios géneros, lo cual hace pensar que el psiquismo humano es puramente antropológico. Leemos: «En analysant des films, des feuilletons radiodiffusés, des romans populaires, des bandes dessinées, et même des faits divers ou des gestes de rois ou de princesses, etc., on trouvera peut-être des structures communes. On déboucherait ainsi sur une catégorie anthropologique de l'imaginaire humain» (1986: 18-19). La originalidad de Souriau, según Greimas (Todorov, 1987: 269) radica en el hecho de haber demostrado que sus resultados, basados en el teatro, podían ser comparables con los de Propp sobre el cuento. Por otra parte, cabe mencionar que después de la reducción de las funciones de los personajes en seis, Barthes va más allá e identifica al personaje no como un ser sino como un participante y se queja del que el personaje no haya sido abordado hasta el momento como una esencia psicológica (Jouve, 1992).

Sobre la base de los estudios anteriores, Greimas propone un modelo universal, una estructura actancial⁴, que se reduce a seis funciones que agrupa en tres dobles parejas de actantes:

- Sujeto/Objeto. Es el eje que traza la trayectoria de la acción y la búsqueda del héroe y del protagonista, trayectoria plagada de obstáculos que el sujeto debe vencer para progresar y alcanzar el objeto. Este eje corresponde a los propósitos del protagonista, a sus afanes, al objetivo que se propone alcanzar. Si el sujeto emprende la búsqueda del objeto, es porque siente su carencia y su necesidad.

- Destinador/Destinario. La pregunta planteada, aquí, es: ¿quién o qué mueve al sujeto hacia y en beneficio de quién o de qué actúa el sujeto? Este eje es el eje ideológico en el que se sitúan las consideraciones éticas. Es el eje de las motivaciones o impulsos.

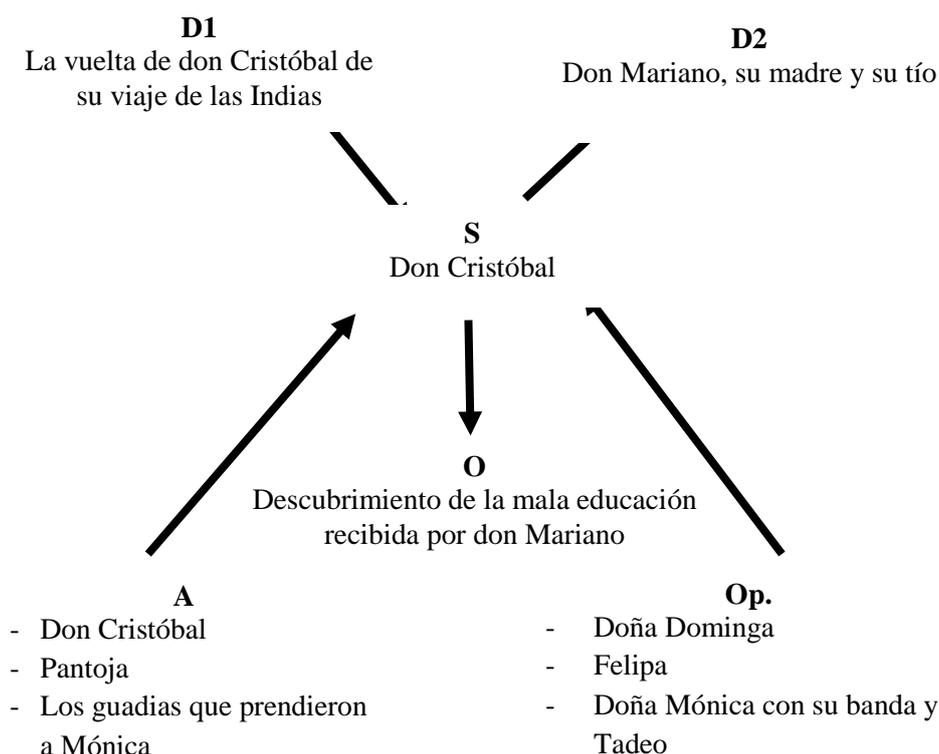
- Ayudante/Oponente. ¿Quién o qué favorece u obstaculiza la acción del Sujeto? El Ayudante y el Oponente se definen con respecto al Sujeto.

En resumen, como queda dicho, estas seis funciones actanciales propuestas por Greimas dejan transparentar, en general, las fuerzas en presencia en el relato y específicamente en el drama de Iriarte que vamos a analizar en el marco de la presente reflexión. En ello, como veremos, existe un elemento que incita al protagonista a alcanzar un objeto en beneficio del propio sujeto. En su labor, éste puede ser ayudado o estorbado.

⁴ Huelga mencionar que Todorov, en *Grammaire du Décaméron*, como menciona Bremond (1973: 104 y 109-110) es quien utiliza el término ‘agente’, equivalente al *dramatis persona* de Propp, a la función de Souriau o al actante de Greimas. En efecto, destaca tres categorías primarias de la gramática de la narración: el nombre propio, el adjetivo y el verbo, que divide en dos grupos de los que la primera categoría es el nombre propio, que también llama persona, frente a las dos últimos constituyentes mencionados. El nombre propio designa, semánticamente, a una persona y corresponde, sintácticamente, a lo que llama agente. Pero el agente es una persona, desprovista de toda propiedad estable, en la medida en que puede ser sujeto y objeto en función de su relación con el predicado, esto es, cometer y sufrir una misma acción a la vez en un mismo relato. Por eso, es una forma vacía llenada más bien por los diferentes predicados. Agente es la calificación de una persona, ya que es agente una persona que actúa. Fundamentalmente, la diferencia que hace Todorov entre ambos vocablos es que el agente es el conjunto de dos o de más personas, con destinos distintos, reunidas en un determinado momento de la historia con la finalidad de llegar a un objetivo común. Toma una serie de ejemplos, en los cuales destaca el caso de dos novios que se comprometen para casarse, o de dos rivales que entran en casa de su amante, dentro de un intervalo de unos minutos, el uno ayudado por el lacayo y el otro por la doncella. En este último caso, las acciones de ambos rivales son semánticamente casi distintas y sintácticamente idénticas.

Después de esta breve definición de los seis constituyentes del esquema actancial, vamos a interesarnos ahora por el modelo actancial de *El señorito mimado* con miras a hacer conocer las fuerzas principales del corpus y, sobre todo, resaltar las relaciones que mantienen dichas fuerzas.

1.2. El modelo actancial de *El señorito mimado*



En resumidas cuentas, la vuelta de don Cristóbal de su viaje a las Indias (D1) lo lleva (S) a darse cuenta de la mala educación tanto intelectual como social de su sobrino (O). En sus esfuerzos por el descubrimiento de dichos detalles, en beneficio de Mariano, de Dominga y del suyo propio (D2), le ayudan Pantoja, Alfonso y Flora (A). Al revés, Dominga, Felipa y Mónica lo obstaculizan en su empresa de alcanzar la meta (Op). El descubrimiento de esta mala educación puede considerarse el punto de partida, o mejor dicho, el elemento catalizador del drama. El modelo de educación propuesto en la obra parte de esta observación de don Cristóbal. Porque desde luego, este intenta no solo descubrir todos

los pormenores de este fracaso, sino también busca soluciones al mismo tiempo como veremos en el análisis.

A continuación, vamos a analizar nuestro tema de la educación, basándonos en el corpus e insistiendo en las relaciones entre los personajes según arriba descrito.

2. La educación en *El Señorito mimado*

Cristóbal acaba de volver de las Indias, después de más de quince años. A su vuelta a Madrid, se da cuenta de que los informes que ha recibido sobre la educación de su sobrino Mariano son falsos. En esa sociedad del siglo XVIII, los modelos de educación descansan en ciertos valores como aprendemos por la boca de su tío: educarse al lado de unos maestros, saber manejar varios idiomas, ser obediente y cortés con respecto a sus padres y a la comunidad, cultivar la franqueza, tener la facultad de ejercer dignamente una profesión. En efecto, todo empieza a fracasar ya desde que Dominga no respeta la voluntad de su cuñado, la de buscar a buenos preceptores para Mariano. Lo apunta cuando se dirige a ella en estos términos:

Usted los buscó a su modo,/según veo: descuidados,/o necios, o aduladores,/que la estaban engañando,/y me engañaban a mí,/con enviarme unos retazos/de latín y de francés,/como verdaderos partos del ingenio de su alumno;/dibujos bien acabados;/muestras de gallarda letra;/y nada era de su mano./Usted siempre aseguraba/que el tal niño era un milagro/de aplicación, una alhaja;/tan vivo y adelantado,/tan obediente a su madre,/tan cortés...(p.145).

De lo precedente, es dable observar que Mariano ha tenido una infancia y adolescencia gastadas inútilmente. A los veinte años, no puede hacer nada en comparación con los demás jóvenes de su clase y edad por culpa de su madre para quien su hijo ya no necesita educarse tanto si su situación social le permite estar al abrigo de ciertos menesteres: “Ni tampoco es necesario/que un hijo de caballero/lo tome tan a destajo/como si con ello hubiera/de comer” (p. 146)⁵. Este punto de vista contrasta con el de Cristóbal quien piensa que ser caballero es distinto de ser hombre,

⁵ Este pasaje nos hace pensar en la ‘Carta VII’ de *Cartas Marruecas* de Cadalso, donde a través del diálogo entre Nuño y el noble caballero gaditano sobre temas de ejército, marina, historia..., aprendemos que la educación recibida por este, que era a su gusto, al de su madre y de su abuelo, hace que tiene muy pocos conocimientos de la sociedad en la que vive. Él mismo afirma: «ya sabía yo leer un romance y tocar unas seguidillas; ¿para qué necesita más un caballero?» (Cadalso, 1995: 104).

es decir, de saber ganarse propiamente la vida sin depender de los demás. Como Mariano sabe que es heredero único de su padre y que su tío ha prometido legarle todas las riquezas que trajo de las Indias, ya no hace ningún esfuerzo por volverse responsable. Por el contrario, gasta muchísimo, en compañía de malos amigos que le llevan a comportarse como tal, sin que nadie le haga observaciones, como nos informa su criado Pantoja: “[...] amigotes que le enseñen/a gastar con todo garbo,/a frecuentar las insignes aulas de Cupido y Baco/[...] Sobre todo, aquellos fieles/compañeros [...] /le han proporcionado el trato de la célebre señora/doña Mónica de Castro,/en cuya mansión se pasan/los más divertidos ratos” (pp. 156-157).

Este enorme despilfarro proviene, ora de las enormes cantidades de dinero que le propicia su madre⁶, ora de los objetos preciosos de la familia que trueca, a imagen de la sortija de diamante que quería regalar su madre a Flora (p. 206). A pesar de su estatuto social bajo, Pantoja es un criado bueno. No le devuelve solo a su ama la mencionada sortija sino también la pequeña cantidad de dinero -en comparación con la entregada a su amo para el mismo fin- que debería servir para su recuperación de las manos de los malos amigos de Mariano. Cuando lo da a Cristóbal, este prefiere que el mismo criado lo devuelva a su ama, para que ella no siga pensando mal de él: “Entrégala a tu ama, y dila/que tenga mejor concepto/de Pantoja” (p. 319)⁷.

Lo arriba mencionado nos presenta al joven Mariano como un gran juerguista, inclinado a los jolgorios y al despilfarro. Todo ese grupo de amigos vive a expensas de él, ya que soporta solo los gastos ocasionados en esa mansión. Pero en realidad, ¿quién es esa doña Mónica? Doña Mónica se hace pasar por una mujer de clase alta, viuda de un coronel retirado. Bajo este título, engaña a Mariano y obtiene sus favores como veremos a continuación. Don Alfonso, amigo de la familia, de paso a Madrid para un pleito y en casa de Dominga, reconoce a esa dama como

⁶ Ya Rousseau, hacia la mitad del siglo XVIII, en el período de la Ilustración en Europa, planteaba este problema en su modelo de educación, basado en la obediencia que le debe el hijo a los padres. En efecto, piensa que es el más miserable de todas las criaturas y el más vil de los esclavos aquel hijo a quien los padres acostumbran a obtener todo por satisfacerle sus deseos. En la medida en que el día cuando se le nieguen todo al hijo, éste experimentará más tormenta por el acto del rechazo que por el de la propia privación. Por lo tanto, Rousseau preconiza que se le corrija al hijo, antes de que conozca sus faltas o se dé cuenta de que está cometiendo errores (1966: 50).

⁷ Esta buena actitud del criado, en realidad, contrasta con la de Felipa, criada interesada por los regalos que le hace Mariano hasta el punto de perder la razón.

hija de posaderos, traviesa y embustera de familia granadina quien se llamaría Antoñuela: “¡Antoñuela!/¿Quién te trajo por acá?/¿Tú en Madrid? Preguntó:¿es esta/ doña Mónica?” (p. 250). Alfonso piensa incluso en contactar a conocidos suyos de Granada para que la identifiquen por si se está equivocando.

Mónica, ayudada por su llamado cuñado, había conseguido que Mariano firmara una carta en que se comprometía a casarse con ella (p. 233). Esta situación asombra más a Dominga quien nunca se había imaginado que su hijo haría semejante cosa sin su aprobación: “Di: ¿por qué sin mi licencia/firmaste una obligación /tan extraña como aquélla?” (p. 241). Era una trampa que le hizo Mónica porque incluso firmó la carta sin conocer su contenido. En su empeño de acercarse al joven, notamos que lo había engañado también con la historia de los retratos.

En efecto, Flora había entregado su retrato a Mariano para que le sacara una copia. Fausto, el joven contra quien Alfonso había tenido el pleito, consiguió una copia de las manos del pintor encargado de reproducirlo. Lo entregó a Flora, hija del mismo Alfonso, a quien amaba mucho, expresándole sus sentimientos. De este modo, era una prueba para ella de que Mariano ya no se interesaba por ella. Cuando Flora le preguntó por el retrato, estaba convencido de que lo llevaba en su bolsillo. Sacó un ejemplar y se lo entregó. Desafortunadamente se trataba del retrato de Mónica: “Vea/vea el señor don Mariano/la más infalible muestra/de su tierna inclinación./Pídame que le agradezca/estos favores, pondere/su fidelidad eterna” (p. 218). Mónica lo había engañado fingiendo habiéndole devuelto al caballero el retrato de Flora.

Otro aspecto por el que doña Mónica intenta acercarse a Mariano es que como sabe que Flora es cortejada por Fausto, se esfuerza por descreditarlo, entregándole una falsa carta escrita y firmada por Tadeo, falso cuñado de Mónica, dándole así la impresión de que Fausto es quien la escribió y que era destinada a Flora (p. 266). Por esta acción, Mónica quiere llevar a Mariano a dudar del amor que le tiene Flora y a interesarse, en consecuencia, por ella. Mariano cree haber ganado con esta carta, hasta que le convencen Alfonso y Fausto de que las letras y la firma eran pura imitación.

En suma, todo lo descrito da cuenta del carácter débil e inmaduro, de la infidelidad y falta de sinceridad de Mariano. Cristóbal reprocha a Dominga el no haber sabido dar a tiempo una buena base de educación a su hijo: “[...] cuando el árbol/es tierno, se le endereza” (p. 246). Con tantas malas cosas que se han descubierto del joven, Alfonso empieza a dudar de si este llegaría a ser su yerno: “¿Y ese caballero espera/ser mi

yerno? ¡Qué! ¡Una novia/ pública [Mónica] y otra secreta [Flora]!” (p.248). Como futuro padre, se comporta mal para con su novia *secreta* a quien no atiende mucho fingiendo estar con camaradas como leemos en su intento de justificarse: “Es verdad. Salí temprano;/y luego un hombre se encuentra/con dos o tres camaradas,/que se le lleven por fuerza,/le entretienen, y en un soplo/se va la mañana[...]” (p. 215).

Frente a todas estas flaquezas, Mariano se arrepiente; pero para su tío, todos los errores se corrigen mediante un proceso cuando dice que “los pliegues de la crianza/no se desdoblán tan presto” (p. 275). Todos los intentos de su sobrino para merecer el corazón de Flora serán infructuosos, como aprendemos a continuación por boca de Fausto, al dirigirse a Alfonso: “Esta señora me afirma/que ya todos los obsequios/de don Mariano, su amante,/serán infructuosos medios/para aplacarla y lograr/perdón de sus desaciertos” (p. 280). Cree la madre que todavía es posible que lo consiga su hijo, sobre todo, después de haberse arrepentido (p. 305), pero según Flora ya es tarde como nos cercioramos a partir de su diálogo con Dominga: “¿Quién? ¿Un mozo acostumbrado/al trato libre y grosero/de gente indigna, podrá...?/Es ya tarde, y no lo espero” (p. 305). En efecto, todos estos defectos los conocía ya Don Alfonso, al menos desde hace algún tiempo, pero cuando dio la promesa de casar a su hija con el joven, era sobre todo para no ofender a Dominga a quien dice todo en presencia de Cristóbal, satisfecho éste de que se estuviera realizando su pronóstico, el que Alfonso fuera suficientemente bueno e inteligente para no sacrificar a su hija en esa unión.

Pierde Fausto el pleito, al que aludimos ya, iniciado cuando todavía vivía su difunto padre. Acepta este pleito, sobre todo, por la presión de su entorno. Lo pierde contra Alfonso, pero esto no le importa. Lo único del que está convencido es que queda muy enamorado de Flora (p. 179), de cuyo padre depende su felicidad como menciona. Alfonso confiesa a Dominga que a pesar del pleito que perdió Fausto, éste será su yerno por su carácter bueno y su franqueza (p. 322). Su interés por Flora, sobre todo por su retrato que le devolvió y que le valió más favores, su sinceridad y amor⁸ por la misma, son tantas cosas que hicieron que, al

⁸ La sinceridad en el amor también es un rasgo que encontramos en *El sí de las niñas*, a través del personaje de don Carlos, joven oficial militar, para con la huérfana doña Francisca. En efecto, por motivos económicos, la locuaz y egoísta viuda doña Irene, madre de esta, quería casar a su hija de dieciséis años con el viejo don Diego, tío de don Carlos. Luego, se descubrirá que los dos jóvenes mantenían desde algún tiempo una

final, obtuviera la bendición del padre y se casara con ella. En cierto momento, se nota que ya empieza a interesarse Dominga por lo que hace su hijo. Por ejemplo, el interés por saber dónde comió y con quién es muy significativo, aunque para Mariano, no importa, en la medida en que estas preguntas son sinónimo de controlarle, pues, ya no le conviene que se le consideren un muñeco (p. 203). Además, otro ejemplo es que empieza a hacer caso de las instrucciones de su cuñado para con su hijo. Se extraña al percatarse de que éste salió, infringiendo las órdenes de aquél. He aquí lo que dice: “Pero mi hijo...Tengo un miedo/de que si volviese ahora/don Cristóbal...Ve corriendo,/Pantoja; busca a Mariano;/ dile que venga aquí presto” (p. 292).

Mariano no obedece efectivamente y cuando sale, se va al encuentro de Mónica. Entre tanto, Tadeo se pasa por un notario vistiéndose de negro y viene a casa de Dominga. Le propone a ella una solución amigable respecto de la supuesta carta que había firmado su hijo para comprometerse con la falsa aristócrata. El alquimista estafa el oro y se va, dejando en un papel su falsa identidad: “Así me llamo: Roberto/Urreguezurescoá” (p. 301). Cuando se descubrió por Pantoja que no se trataba de un notario, Alfonso descompuso este apellido, escrito en vascuense, que en realidad significa “oro falso u contrahecho” (p. 308). Desde luego, se puede notar que por su falta de educación y su gran ignorancia, Dominga, junto con Felipa, se dejaron estafar por Tadeo.

Como principal responsable de todo lo acaecido, aunque de manera indirecta como ya sabemos, el propio Mariano cae bajo la sentencia de la justicia, aprobada por su tío: está condenado a desterrarse por dos años fuera de Madrid. Para su madre, que no aguanta esta sentencia, Cristóbal es cruel (p. 315). Según el tío, este alejamiento contribuiría, sin duda, a responsabilizar a Mariano que empieza desde luego a tomar conciencia, reconociendo a su madre como causa de su mala educación cuando se dirige a ella en los términos siguientes: “Usted misma,/con darme hoy aquel dinero/para jugar, me ha perdido” (p. 318).

3. Interpretación del análisis de los aspectos abordados

Del análisis que precede, se advierte que el tema de la educación gira en torno a los tres personajes principales: Mariano, Dominga y Cristóbal, a los que cabría añadir a Alfonso.

relación muy seria que conducirá al final, con la bendición de la madre y el tío, a su casamiento.

Mariano es el prototipo del noble que no quiere ensuciarse las manos por el trabajo⁹. Es enemigo de todo cuanto requiera la reflexión. El trabajo es, para él, un castigo, una abominación. Depende, por completo, de los bienes de su padre que gasta exageradamente. Por lo tanto no le importa ejercer una profesión. Lo demuestran, a suficiencia, su afán por la herencia de su padre, la herencia de las riquezas traídas por su tío de las Indias e incluso su deseo de casarse ya con Flora¹⁰ para aprovecharse del dinero que acaba de ganarse el padre de ésta en su pleito contra Fausto. Desde este prisma de apreciación, Mariano choca con los ideales de los Ilustrados. Para ellos el trabajo es una virtud enorme, una vía salvífica para el individuo en particular y la sociedad en general.

El fracaso del caballerito se debe al comportamiento de su madre -determinado por las costumbres de la burguesía- que no ha sabido educarlo debidamente. Dominga es el ejemplo de la mujer mal educada del siglo XVIII quien constituía un freno a los nuevos valores divulgados por entonces, por la mera razón de que no cumple debidamente sus responsabilidades en el hogar, núcleo de la sociedad. Al propósito, nos aclara Palacios Fernández que “Estas limitaciones en la formación de la mujer no favorecían el progreso de las Luces: una mujer bien educada podrá reverter sus buenas maneras en la formación de sus hijos y en adquirir una aptitud positiva ante el estudio que le llevara a exigir a su descendencia esa formación [...]” (2002 : 19).

Lejos de ayudar al cumplimiento de su felicidad, los buenos tratos que le reservó a su hijo contribuyeron, por el contrario, a perjudicarlo seriamente en sus relaciones con su familia y la sociedad. “La ociosidad, la ignorancia/ y los hábitos primeros/ de una mala educación” (p. 320) son las causas del fracaso de Mariano. Además, el hecho de haber negociado a solas con Alfonso su matrimonio con la hija de éste, puede

⁹ Rousseau (1966: 253) piensa que de todos los trabajos, el que más acerca al hombre del estado de naturaleza es el manual. Por lo tanto, el artesano, por ejemplo, es libre ya que solo depende de su trabajo.

¹⁰ Esta actitud del noble caballero, insaciable e insatisfecho, también está presente en *El delincuente honrado* donde el autor intenta hacer una crítica de la nobleza a través de la figura del primer esposo noble y oportunista de Laura con quien la casó su padre, el viejo don Simón, sin duda con el objetivo de conservar sus riquezas en el mismo estamento. Como el joven Mariano, este marido mujeriego es juerguista, despilfarra mucho y tiene gran atracción por los bienes de Laura y de su suegro: «entregado a todos los vicios, y siempre enredado con tahúres y mujercillas, después de haber disipado el caudal de su esposa, pretendió asaltar el de su suegro...» (Melchor de Jovellanos, 2008: 113).

interpretarse negativamente, en la medida en que no asoció al tío, probablemente porque su espíritu estaba focalizado en la supuesta felicidad de su hijo cuyo solo estatuto social no le permitió merecer desafortunadamente los favores de Flora y de su padre. Este deseo de la madre de querer unir a su hijo con Flora, de clase noble, existía ya desde varios siglos -y sigue existiendo- en España como en todas las sociedades de clases donde en la mayoría de los casos se hacen las uniones en el interior de la misma casta, con el propósito de preservar ciertos valores en el grupo. Desde luego, Iriarte, como varios otros ilustrados del siglo XVIII, quiere criticar este aspecto con el objetivo de demostrar los límites del ideal noble¹¹ que, a nuestro parecer, lejos de mantener el equilibrio de la sociedad lo hunde por el contrario. En estas relaciones, basadas en el pretexto de salvaguardar algunos valores y perpetuar así la nobleza como queda dicho, se sacrifica en cierto punto la educación.

Cristóbal representa la figura del ‘padre’ severo cuyo papel consiste en enderezar al hijo para llevarle hacia el buen camino. Por sus múltiples esfuerzos y empeños, se desveló el conjunto de los malos comportamientos de su sobrino originados por el descuido de Dominga, ayudada en su empresa por la criada Felipa fascinada por los regalos que le ofrecía el joven caballero. El hecho de haber permanecido más en las Indias, quince años, en vez de cinco, ha contribuido mucho a que se desvelen los torpes comportamientos de Mariano, adolescente ya, para con Mónica y Flora. Si educarse convenientemente consiste también en respetar sus promesas, esto es, en ser leal y en comportarse dignamente en la sociedad, se puede aducir que el caballerito ha fallado, lo que le costó la pérdida de Flora. Según Cristóbal, la recompensa debe salir del comportamiento decente del hombre, clave para una sociedad más segura. Lo comprobamos cuando se dirige vehementemente a su sobrino: “Corrijanse tus defectos;/y hasta lograrlo, no debes/pensar en ser mi heredero” (p. 320). Este empeño del tío, representante de la figura del padre como hemos sugerido ya, por enderezar a su sobrino era de notable importancia en el XVIII como aprendemos con Domínguez Ortiz cuando nos informa que “la autoridad paterna sobre los hijos, no emancipados,

¹¹ La *Raquel* de Vicente García de la Huerta, drama epónimo basado en un hecho histórico, también nos ayuda a entender el fenómeno de preservación de la sangre pura. En efecto, los soberbios castellanos, encabezados por Álvar Fáñez, no soportaron más ver a su Rey Alfonso VIII ligado con la judía Raquel durante casi siete años y a quien acaba de entronizar dándole así el poder de actuación sobre su pueblo, pese a su gran amor recíproco. Prorrumpieron en el Palacio Real donde provocaron la muerte de la extranjera (García de la Huerta, 1970 : 165).

conservaba sus prerrogativas” (1955: 52). Esta autoridad queda por entonces una regla inviolable y la entendemos mejor a través del miedo de Dominga, hacia el final, siempre cuando su hijo se dispone a infringir las recomendaciones de Cristóbal. Éste está convencido de que la educación debe perpetuarse entre generaciones y una mala conducta debe servir de ejemplo de corrección, como aprendemos en las últimas líneas de la obra, al dirigirse otra vez a su desvergonzado sobrino: “¿Qué? ¿Te confundes?/No es mala señal. Con eso, /si algún día tienes hijos,/les citarás este ejemplo;/y si no los instruyeres/con mejores documentos,/esto que hoy pasa por ti/pasará también por ellos” (p. 325).

Alfonso juega un papel importante porque al igual que Cristóbal, tiene un ideal, el de una sociedad en que predominen los valores de educación. Por eso es por lo que privilegió, para su hija, a Fausto que acaba de perder un pleito contra él, sacrificando a Mariano, hijo de una familia amiga de largo tiempo, a pesar de su situación social cómoda. Al igual que el tío y en ciertos aspectos el yerno, Alfonso rechaza el materialismo, la vileza, la estupidez, la ignorancia, la deslealtad, las malas compañías, el irrespeto de los padres, la inmadurez, el despilfarro, etc., defectos todos del joven Mariano¹². El hecho de introducir la figura de Pantoja, criado del maleducado Mariano, hombre con cualidades excepcionales, puede significar que Iriarte, al igual que la mayoría de los escritores dieciochescos, está convencido de que el ser ‘hombre de bien’ no depende tanto de la clase social a la que pertenece un individuo, ni de su origen, ni mucho menos de sus convicciones religiosas: es más bien una actitud ligada al comportamiento.

Conclusiones

En definitiva, nuestro trabajo consistía en tratar el tema de la educación en el siglo XVIII, basándonos en *El señorito mimado* de Iriarte. Hemos empezado por algunas definiciones del modelo actancial, método optado para analizar nuestro tema, hilo conductor del

¹² Se puede hacer el paralelo entre la educación recibida por Mariano y la que inculcó doña Irene (a quien se la inculcaron también en su juventud) a su hija doña Francisca en *El sí de las niñas*. He aquí lo que dice de manera casi irónica don Diego de la mencionada educación de paquita: «Ve aquí los frutos de la educación. Esto es lo que se llama criar bien a una niña: enseñarla a que desmienta y oculte las pasiones más inocentes con una pérfida disimulación. Las juzgan honestas luego que las ven instruidas en el arte de callar y mentir [...]. Todo se las permite, menos la sinceridad. Con tal que no digan lo que sienten, con tal que finjan aborrecer lo que más desean...» (Fernández de Moratín, 2010: 189).

mencionado drama iriartiano. Después de haber elaborado un esquema actancial que nos permitió visualizar las fuerzas en presencia, hemos destacado, en nuestro análisis, los aspectos relacionados con nuestro tema, contraponiendo unos personajes a otros. Es, por ejemplo, el caso de Dominga, Mariano y Felipa, cuyos puntos de vista o actitudes sobre el asunto contrastan con los de Cristóbal, Alfonso y Pantoja. Si para los primeros, la educación tiene menos importancia, es sin embargo, para los segundos, la base y la clave para la salud y la pervivencia de la sociedad. A través de dichos personajes, Iriarte quiere, sin duda, hacer una crítica de la educación social¹³ proponiendo un modelo de sociedad en el que prevalezcan los valores de educación basados en la formación intelectual, el cultivo de ciertas virtudes, a ejemplo de la lealtad, la sinceridad, el respeto y la dignidad del ser humano y la valoración del trabajo, unos de los ideales impulsados por los ilustrados.

Bibliográficas

- AA.VV. (2000), *Antología de la poesía del siglo XVIII*, Madrid, Cátedra.
- Bremond, C. (1973), *Logique du récit*, Paris, Seuil.
- Cadalso, J. (1995), *Cartas Marruecas, Noches lúgubres*, Madrid, Cátedra.
- Domínguez Ortiz, A. (1955), *La sociedad española en el siglo XVIII*, Madrid, CSIC.
- Eagleton, T. (1993), *Una introducción a la teoría literaria*, Traducción de José Esteban Calderón, Madrid, Fondo de Cultura Económica.
- Fernández de Moratín, L. (2010), *El sí de las niñas*, Madrid, Cátedra.
- García de la Huerta, V. (1970), *Raquel*, Madrid, Castalia.
- Iriarte (de), T. (2004), *El señorito mimado, la señorita malcriada*, Madrid, Castalia.
- Jouve, V. (1986), *La littérature selon Barthes*, Paris, Minuit.
- Jouve, V. (1992), *L'effêt-personnage dans le roman*, Paris, PUF.
- Melchor de Jovellanos, G. (2008), *El delincuente honrado*, Madrid, Cátedra.
- Michaud, G. (1957), *L'œuvre et ses techniques*, Paris, Niset.
- Moliner, M. (2007), *Diccionario de uso del español*, Madrid, Gredos.
- Palacios Fernández, E. (2002), *La mujer y las letras en la España del siglo XVIII*, Madrid, Laberinto.
- Pavis, P. (1990), *Diccionario del teatro. Dramaturgia, estética, semiología*, Barcelona, Paidós.
- Propp, V. (1973), *Morphologie du conte*, Paris, Mesnil.
- Real Academia Española (2001), *Diccionario de la Real Academia Española*, 22ª ed., Madrid, Espasa-Calpe.

¹³ Además de la crítica de la educación social, también la crítica de la educación religiosa está presente en los escritores del siglo XVIII. Es, por ejemplo, el caso de Fernández de Moratín en *El sí de las niñas* donde las reglas aparentemente rígidas del convento en el que vive doña Francisca no han servido para nada para que, durante años, lograra introducirse allí el joven oficial don Carlos para cortejarla.

Reuter, Y. (1996), *Introduction à l'analyse du roman*, Paris, Dunod.
Rousseau, J.J. (1966), *Emile ou de l'éducation*, Paris, Flammarion.
Souriau, E. (1950), *Les 200.000 situations dramatiques*, Paris, Flammarion.
Todorov, T. (1987), *La notion de littérature et autres essais*, Paris, Seuil.

Quête identitaire et exil diasporique chez Tierno Monénembo et Jean-Marie Adiaffi

Madjindaye Yambaïdjé, Université de N'Djaména

Résumé : Le présent article est une réflexion sur la quête identitaire et l'exil diasporique chez Tierno Monénembo et Jean-Marie Adiaffi. Il se fonde sur le constat selon lequel la quête de l'identité, telle qu'elle se produit dans les textes romanesques de ces deux auteurs, conduit toujours les protagonistes à l'exil. À ce titre, cette étude vise à relever les motifs de ladite quête et à chercher à en apprécier le déroulement et le dénouement. Pour y parvenir, nous avons procédé à l'étude comparative de *Un Attiéké pour Elgass* (1993) et *Pelourinho* (1995) de Tierno Monénembo et *La Carte d'identité* (1980) de Jean-Marie Adiaffi. Il s'en dégage que les itinéraires tracés par ces romanciers sont asymétriquement opposés : si Jean-Marie Adiaffi fait retourner son personnage principal au pays natal à la recherche de son identité, Tierno Monénembo, lui, envoient, en revanche, ses personnages à la recherche des solutions à leurs soucis identitaires en terres d'exil, là où leurs patrimoines culturels et culturels sont supposés errer. Au final, la quête identitaire menée en terre d'exil a été un échec alors que celle menée en terre natale a été un succès ; en effet, si l'espace diasporique est le lieu de l'arrachement et du déracinement, l'espace d'origine est, au contraire, le lieu de l'enracinement et du ressourcement.

Mots-clés : Identité, exil, itinéraire, quête identitaire, exil diasporique, patrimoine culturel et culturel.

Abstract : This article is a reflection on the identity search and the diasporic exile in Tierno Monénembo and Jean-Marie Adiaffi. It is based on the report according to which the search of the identity such as it occurs in the romantic texts of these two authors, always leads the protagonists to exile. For this reason, this study aims at raising up the reasons of the aforementioned search and seeking to appreciate its unfolding and its outcome. For that purpose, we proceeded to the comparative study of *Attieke for Elgass* (1993) and *Pelourinho* (1995) of Tierno Monénembo and *The Identity card* (1980) of Jean-Marie Adiaffi. It results that the routes traced by these novelists are asymmetrically opposite: if Jean-Marie Adiaffi makes his main character return to the native land in the search of his identity, Tierno Monénembo, send, on the other hand, his characters to the search of solutions to their identity concern exile land where their cultural and cultural inheritances are supposed to wander. Finally, their identity search carried out in exile land was a failure whereas that carried out in native land was a success; indeed, if the diasporic space is the place of wrenching and uprooting, the origin space is, in contrast, that of rooting and resourcing.

Keywords : Identity, exile, itinerary, identity search, diasporic exile, cultural and cultural inheritance

Introduction

Dans un monde pluridimensionnel où les bornes de fixation des champs culturels et culturels sont en perpétuelle mutation, le concept d'identité suscite une nouvelle prospection sémantique, tant il est confronté à l'expérience de la diversité et de la globalisation. De même, dans un contexte sociétal où la diversité raciale, ethnique ou clanique est souvent perçue, non comme une richesse, mais comme une source d'instabilité, de dysharmonie, la préservation de l'identité reste salvatrice, non seulement pour l'affirmation de soi, mais aussi pour la survie culturelle de tout un peuple. Enfin, dans une société où l'individu est, de tout temps, en exil, qu'il soit chez lui ou ailleurs, avec les siens ou non, l'identité constitue pour lui un important outil d'affirmation et de démarcation.

Or, la plupart des peuples noirs vivent encore dans l'anonymat. Ils se dissolvent dans les jeux et enjeux labyrinthiques du monde culturel et culturel pour avoir perdu la plupart de leurs potentialités originelles au sortir de l'esclavage et de la colonisation. Cette situation constitue un handicap sérieux pour leur intégration dans le mécanisme d'échange culturel mondial. Heureusement, de plus en plus aujourd'hui, les cultures africaines dites mineures se réveillent, se cherchent, se recherchent et s'affirment avec une vigueur d'autant plus forte qu'elles semblent avoir le sentiment d'avoir été pendant longtemps brimées ou simplement étouffées. Du mal-être social, culturel, économique, politique et moral, dont les Noirs ont été victimes, résulte une quête identitaire qui s'arrime convenablement au mode d'un parcours initiatique.

Mais, en fait, en quoi la quête identitaire constitue-t-elle le moyen le plus efficace pouvant permettre de revaloriser les cultures traditionnelles africaines ? Comment cette quête des protagonistes s'identifie-t-elle chez Tierno Monénembo et Jean-Marie Adiaffi à un parcours initiatique ? Comment faire en sorte que les hommes, quoiqu'originellement différents, évoluent harmonieusement entre plusieurs identités dans un même univers sociétal ? Voilà autant de questions auxquelles le présent article voudrait répondre à travers l'étude des textes romanesques ci-après : *Un Attiéké pour Elgass* (1993) et *Pelourinho* (1995) de Tierno Monénembo et *La Carte d'identité* (1980) de Jean-Marie Adiaffi.

1. De l'acceptation de l'identité et de l'exil

Du bas latin « *identitas* » ou « *idem* », qui signifie « *le même* » ou « *de même* », l'identité est définie comme le caractère permanent et fondamental de quelqu'un, d'un groupe ou d'une communauté. En d'autres termes, l'identité évoque, en même temps, le droit à la différence ou simplement le sentiment de différence. Cependant, une telle différence, saisie dans le regard de l'Autre, se maintient dans la dépendance du regard. Et c'est ce droit à la différence qu'évoque subtilement le Martiniquais Aimé Césaire lorsqu'il définit l'identité comme « ce sur quoi tout le reste s'identifie et peut s'identifier : le noyau dur et irréductible ; ce qui donne à un homme, à une culture, à une civilisation, sa structure propre, son style et son irréductible singularité » (Césaire, 2004 : 89). L'identité est, à ce titre, ce qui nous rend semblables à nous-mêmes et différents des autres. C'est ce par quoi nous nous définissons, nous nous catégorisons et nous nous connaissons. C'est également ce par quoi nous nous sentons accepté et reconnu comme tel par les autres. Par conséquent, la question de l'identité est indissociable de celle de l'individuation. C'est ce qui fait la spécificité d'un peuple et qui le distingue de tout autre.

Nous comprenons donc que celui qui estime avoir une identité personnelle ne peut se penser comme littéralement identique à autrui. *Idem* pour tout peuple ; car, le sentiment de différence est essentiel à l'identité groupale ou culturelle. Aussi chaque peuple possède-t-il un répertoire d'identités ou de traits particuliers qui lui facilitent la connaissance ou la reconnaissance des autres. Ce qui sous-entend que nous ne pouvons pas ne pas situer l'Autre par rapport à nous et vice versa comme le fait remarquer le critique Alex Mucchielli : « L'identité est donc toujours plurielle du fait même qu'elle implique toujours différents acteurs du contexte social qui ont toujours leur lecture de leur identité et de l'identité des autres selon les situations, leurs enjeux et leurs projets » (Mucchielli, 1986 : 12). En d'autres termes, c'est l'Autre qui nous permet de nous découvrir et de faire épanouir notre personnalité, notre être.

Pour ce faire, quand bien même que les philanthropes clament que tous les hommes sont des hommes, fondamentalement, tous sont loin d'être les mêmes. Chaque peuple répond à une série de traits identitaires qui lui sont propres, voire authentiques. C'est pourquoi arriver à découvrir et à accepter cette authenticité, puis à la vivre, c'est pouvoir apporter sa pierre de contribution à l'édifice commun. C'est participer,

tout en conservant son originalité, sa particularité, à l'identité plurielle, c'est-à-dire au dialogue des cultures, des langues, des peuples, des communautés, bref à l'unité dans la diversité. L'identité est par conséquent ce sans quoi tout peuple s'écrase, s'effondre, se dissout.

Ainsi, cette quête identitaire, que la plupart des peuples noirs s'activent aujourd'hui à mener, vise donc à revisiter les patrimoines des Noirs, c'est-à-dire à revitaliser les valeurs intrinsèques de ces peuples, en vue de réhabiliter ce qui leur est propre et cher. Ce sont ces patrimoines, qui se meurent sous le choc du contact avec l'Occident, qu'il faut réanimer et redorer. Ce sont eux qu'il faut préserver à tout prix. D'ailleurs, l'engouement et la détermination actuels avec lesquels les Africains, les Noirs américains et les Caribéens s'évertuent à recouvrer et affirmer leur identité justifient l'impérieuse nécessité de rester soi tout en admettant l'Autre.

C'est pourquoi peu importe qu'un Baya soit différent d'un Yakouma ou d'un Zandé, en République Centrafricaine, qu'un Twa soit différent d'un Hutu ou d'un Tutsi, au Rwanda, ou encore, qu'un Gor soit différent d'un Marba ou d'un Gorane, au Tchad. Peu importe également qu'un Haïtien, qu'un Guyanais et qu'un Brésilien n'aient guère de choses en commun avec un Ibo ou un Haoussa du Nigeria, un Wolof ou un Sérère du Sénégal et/ou un Douala ou un Kotoko du Cameroun. Ces hommes sont tous des Noirs et ont tous en commun une histoire particulièrement humiliante, indélébile et unique, une histoire de sang, de sang versé et non de sang transmis comme aimait le dire Léopold Sédar Senghor. En conséquence, pour reconstruire l'identité des Noirs, il serait judicieux de partir des faits qui l'ont déconstruite et démantelée, c'est-à-dire d'identifier, d'examiner et d'exorciser l'objet de la chute, avant d'opter pour le retour aux sources, notion chère aux premiers poètes de la Négritude, notamment le Martiniquais Aimé Césaire, le Sénégalais Léopold Sédar Senghor et le Guyanais Léon-Gontran Damas.

Le vocable « exil », quant à lui, vient du latin « *exsilium* » qui signifie littéralement « hors d'ici » ou « hors de ce lieu ». Il est « un bannissement » ou « une expulsion hors de la patrie ». Par conséquent, il implique l'existence de deux lieux tout antagonistes : un « ici » et un « là-bas » ou, plus précisément, le monde de soi et le monde de l'Autre. En un mot, il est une mesure qui consiste à expulser une personne de son pays avec défense d'y revenir. Trop souvent lié aux sentiments négatifs comme la solitude, l'isolement, la marginalisation, l'aliénation, voire le

cynisme, l'exil implique tout aussi bien une nette opposition entre l'espace d'origine, souvent hostile et asphyxiant, que l'exilé quitte, qui le rejette ou qu'il rejette, et l'espace d'accueil, supposé clément et reposant, qui lui accorde l'hospitalité et auquel il doit s'adapter et s'acclimater. Ainsi, synonyme de « malheur » et de « souffrance » ou « tourment », l'exil constitue un phénomène massif et récurrent tout au long de l'Histoire et frappe toutes les catégories et couches sociales. Il s'est constitué en un sujet majeur de la littérature et en une image tout aussi majeure dans les représentations de la création littéraire. Aussi convient-il de distinguer, entre les intellectuels, les écrivains et artistes expulsés de leur pays pour des raisons politiques, les ouvriers à la recherche de meilleures conditions de vie et de travail, et les exilés des politiques de colonisation, c'est-à-dire ceux qui sont amenés à vivre dans le pays de l'Autre, ou à parler sa langue.

À ce titre, l'exil est, au premier sens, un état de fait, l'expulsion d'un individu de sa patrie par une violence politique. Il est l'action de contraindre quelqu'un à aller vivre hors de sa terre natale. C'est donc un éloignement forcé. C'est la raison pour laquelle l'exilé perd la possibilité entière d'être soi : il est tel un vivant en arrêt d'existence.

Cependant, l'exil peut aussi être un choix délibéré, voire une stratégie littéraire. Cela dit, volontairement, un individu peut quitter un pays, vu comme un désert culturel ou un espace de misère, pour d'autres qui offrent davantage de possibilités, d'atouts. Il peut choisir librement de vivre en dehors de sa patrie en vue d'élargir son champ culturel et/ou de s'épanouir socialement. Cet exil choisi ou volontaire est à rapprocher du concept d'immigration.

En outre, aujourd'hui, l'exil se présente autrement. La notion est révisée comme l'affirme Justin Bisanswa : « L'exil n'est donc plus un problème de soi à la terre ou à la culture étrangère, mais de soi à soi. Nous voilà donc loin des concepts d'errance, de rhizome, de nomadisme, alors que nous interpelle désormais l'idée de traversée » (Bisanswa, 2003 : 30). C'est dire que l'exil ne se vit plus uniquement hors de la patrie, du sol natal. Il se vit également chez soi et en soi. Autrement dit, l'individu vit en permanence un profond déchirement intérieur. L'étranger n'est plus absolument l'Autre, venu de l'extérieur, d'un pays lointain. Le fils même du pays peut se sentir étranger chez lui. Ce type d'exil est davantage observable dans les pays en voie de développement ou, plus généralement, dans ceux de l'Afrique subsaharienne.

Enfin, l'autre facette de l'exil, la moins perceptible, réside dans la langue. Si la langue constitue, pour l'individu, un lieu de reconquête identitaire, elle est également un lieu de tension, d'exil. En effet, la langue française est, pour nombre de critiques de renom et pour bien des lecteurs ou locuteurs avertis, la forme la plus expressive du concept d'exil, en raison de son rapport à l'identité. Comprenons donc que la langue d'un individu, d'une communauté ou d'un groupe social constitue le trait majeur de son identité. La perdre ou la substituer provoque indubitablement un changement dans le statut social de l'individu. Aussi la quasi-totalité des locuteurs du français sont-ils des exilés. Par contrainte ou par simple affection, leur adhésion à la langue française implique, d'une façon ou d'une autre, le rejet de leur langue maternelle et, bien entendu, de bien d'autres langues africaines. Surviennent alors des confusions dans le rapport à la langue-mère.

Au regard de toutes ces définitions de l'identité et de l'exil, il serait judicieux d'adopter d'ores et déjà des définitions qui conviennent à notre réflexion. Pour nous, la quête identitaire sous-tend l'itinéraire de l'ici à l'ailleurs, d'un monde à un autre, ou plus subtilement d'une culture à une autre. Par conséquent, elle induit l'idée de déplacement, de trajectoire, donc de l'exil ; en effet, même le fait, pour tout locuteur, de refuser de faire usage de sa langue maternelle ou de lui préférer une autre langue est un exil. C'est pourquoi nous devons conclure que l'exil comme distance ou exil géographique se réfère toujours à une relation « nous/eux » ou simplement « ici/là-bas ». Tout en renvoyant à l'exil volontaire et à l'exil involontaire, c'est-à-dire à l'immigré et au réfugié, il introduit une ligne de démarcation entre « nous » et « les autres », pour reprendre le titre de l'œuvre de Tzvetan Todorov¹ qui analyse la relation entre « nous » (notre groupe social et culturel) et « les autres » (ceux qui ne font pas partie de notre groupe social et culturel).

2. Des motifs au déroulement de la quête identitaire

À lire les productions romanesques de Tierno Monénembo et Jean-Marie Adiaffi, on s'aperçoit tout de suite que nombre d'éléments sont en place pour affirmer que l'identité est ce sans quoi tout peuple se perd, s'effondre. Aussi sa perte ou son altération constitue-t-elle une difficulté majeure pour des individus, voire des peuples entiers, qui, pour recouvrer

¹ T. Todorov, *Nous et les autres – La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Éditions du Seuil, Collection « La couleur des idées », 1989.

leur image, sont contraints de se lancer dans une quête inlassable. C'est l'exemple des romans convoqués pour étayer cette thématique identitaire combien alléchante, séculaire, mais d'actualité, non seulement à cause de la diversité de sa typologie et de sa topologie, mais encore en raison de multiples sources qui la sous-tendent. Au cœur de la création littéraire et, séculairement, au cœur des sociétés humaines, la quête de l'identité résulte donc d'une diversité de sources. Elle découle tantôt du mal-être social, tantôt d'une altération identitaire, tantôt d'une perte complète de l'identité. Cette conjugaison de crises ou déficits défigure les personnages noirs qui sont résolument contraints de s'engager dans un processus irréversible en vue de la sauvegarde de leurs patrimoines culturels et culturels, errants et mourants. Leur survie et leur affirmation en dépendent d'ailleurs quasiment.

Dans *Pelourinho*² de Tierno Monénembo, par exemple, Escritore a quitté l'Afrique pour aller chercher ses origines dans les profondeurs du Brésil, plus précisément dans les favelas de Salvador de Bahia. Conscient de la perte de ses racines, en l'occurrence de l'errance de son patrimoine culturel (*le figa*), suite à la déportation des Noirs, le protagoniste de l'auteur guinéen tient à obtenir au cœur de Salvador de Bahia, à Pelourinho, des solutions idoines à ses soucis identitaires. Comme tel, le héros de *Pelourinho* est venu à Pelourinho pour chercher les siens : « J'ai de la famille ici (à Salvador de Bahia), clame-t-il. Je viens les retrouver » (*Pelourinho*, 28). Autrement dit, Escritore est venu au Brésil pour retrouver ses cousins et découvrir sa famille. Il les cherche et pense qu'en les retrouvant, il recueillerait les gouttes de sang çà et là distillées par l'errance de la race noire à travers le monde et à travers l'Histoire ; en effet, aux yeux de l'Africain, le sang est à la fois sacré et précieux.

² *Pelourinho* est un titre plein de mémoire et de signification. En portugais « *O pelourinho* » veut dire « *le mât de potence* ». C'était le lieu où on attachait les esclaves qui avaient survécu à la traversée, pour les vendre aux propriétaires des plantations. Comme stigmatisme historique, la ville a donné le nom de « *pelourinho* » au quartier où s'est jouée la tragédie primordiale de l'histoire du continent africain. En intitulant son roman *Pelourinho*, Tierno Monénembo a choisi de revenir sur l'épisode historique qui a plongé le continent africain dans l'épreuve de l'altérité, mais aussi en vue de rendre hommage à toute la diaspora. Aujourd'hui, la place de Pelourinho, qui servait de marché d'esclaves et qui était le lieu de la honte et de la torture pour la race noire, a été reconquise par les Afro-brésiliens, qui en ont fait le symbole de leur lieu de résistance culturelle.

C'est pourquoi, pour Escritore, retrouver « *le figa* », ce tatouage clanique, sur un seul citoyen de Salvador de Bahia serait la preuve tangible et irréfutable de ses liens avec ses frères du Brésil. Le narrateur précise que son guide l'aide dans la quête, comme il peut ou plutôt comme il veut, le conduisant, avec patience et abnégation, à travers les bars, les cabarets, les marchés, les églises et les places du largo do Pelourinho, c'est-à-dire en suivant la trajectoire de son errance. Partout, on voit Escritore attentif à la sagesse et à la folie des hommes de Salvador de Bahia. Il fouille méticuleusement les identités remarquables sur tous les citoyens qu'il voit et qui le voient ou non. Il recherche ardemment son sang dans le leur et les traits de son visage dans les leurs. Autrement dit, patiemment, obstinément et quotidiennement, mais péniblement, il s'évertue à reconstituer son identité brisée. Au cours de son périple, tel un explorateur averti, il dévisage tout le monde et cherche à se repérer et à se lire dans les attitudes et les habitudes, les regards et les visages des habitants de Salvador de Bahia. Car, pour lui, on peut tout changer, tout confondre, tout brûler, mais on ne pourra jamais changer le sang qui coule dans nos veines.

Il en est de même de *Un Attiéké pour Elgass* où Idjatou a été contrainte, malgré son jeune âge, de se déplacer en Côte d'Ivoire à la recherche du « *sassa* », patrimoine familial dont le défunt Elgass était le gardien. En effet, dans cette œuvre, le déplacement de l'héroïne a été également motivé par une perte qui a créé un déséquilibre total dans la famille d'Elgass et d'Idjatou : la disparition du « *sassa* » constitue une perte immense pour la famille. Pour Idjatou, la perte de ce patrimoine culturel a apporté tant de malheurs dans leur famille. C'est pourquoi il convient coûte que coûte de le retrouver et de le rapatrier. Or, avant la mort d'Elgass, le « *sassa* », ce patrimoine profondément culturel et cultuel, était un objet strictement mythique. On en parlait toujours. On ne le voyait jamais. Il était toujours caché, mais toujours présent, et tous ceux qui le portaient étaient conscients qu'il pouvait produire à la fois le bonheur et le malheur. Aussi se demande-t-on si la jeune Idjatou réussira à le retrouver et le rapatrier.

Au bar où ils se sont rassemblés pour fêter le départ de leur sœur pour Bruxelles, les jeunes étudiants guinéens errant en terre ivoirienne savaient que l'affaire du « *sassa* » devrait, d'un moment à l'autre, tourner au vinaigre. Ils savaient que cette affaire était une histoire ténébreuse qui brouillerait et affecterait sérieusement les relations fraternelles séculaires jusque-là bien tissées et bien entretenues. Ainsi, la jeune Idjatou, en quête

du « *sassa* » d'Elgass, patrimoine familial probablement errant le long de l'itinéraire sinueux et cahoteux des exilés guinéens en terre ivoirienne, ouvre, peut-être sans le savoir et sans s'y attendre, la boîte de Pandore. Personne n'ignore le mystère insondable qui entoure le « *sassa* » d'Elgass comme nous pouvons le lire :

Si certains croient se souvenir d'avoir vu le *sassa* épinglé au-dessus de son lit (celui d'Elgass), c'est parce qu'on en a parlé récemment. À l'époque, tout le monde n'avait dû y voir qu'un machin pour touristes comme il en pilule sur les côtes africaines [...]. Où est-il passé, ce *sassa* ? Il existe pourtant. Sinon, le lignage ne se serait pas amusé à pousser une collégienne plus prédisposée au jeu de marelle³ qu'aux finasseries de l'ésotérisme à parcourir des centaines de kilomètres depuis le pays jusqu'à Abidjan (Un Attiéké pour Elgass, 77).

Nous comprenons donc que l'arrivée de la jeune Idjatou à Abidjan marque le début du dévoilement des secrets qui ont parsemé le trajet de vie d'Elgass. Sa présence oblige les compagnons d'Elgass à avouer que le « *sassa* » a été volé et vendu à un Américain. Ensuite, le produit de cette vente a servi à deux Guinéens de s'enrichir. De même, la somme de deux cent mille francs, retirée du compte d'Elgass, a été également détournée. Quant à la question de la mort d'Elgass, elle est restée ouverte : l'enquête a été close faute de preuves ou d'indices et tous ses compagnons ont été innocentés aux bénéfices du doute.

Enfin, l'un des romans africains d'expression française les plus illustratifs, en ce qui concerne le thème de la quête identitaire, est *La Carte d'identité* de l'Ivoirien Jean-Marie Adiaffi. C'est également l'une des œuvres des années quatre-vingt qui se situe à l'époque coloniale.

En effet, un jour, le vieux Mélédouman, qui se dit prince de l'ancien royaume de Bettié, a été arrêté et enchaîné à son domicile, puis présenté à Kakatika⁴ Lapine, le commandant de cercle qui lui demande de présenter sa carte d'identité. Comme il ne l'avait pas sur lui, il est incarcéré et battu. Au cours de la torture carcérale, l'acide et le piment lui ont crevé les yeux. Finalement, il a été condamné à se rendre dans son village natal pour retrouver sa carte d'identité dans les sept jours qui suivent sa

³ Jeu d'enfants qui consiste à pousser à cloche-pied un palet dans les cases numérotées d'une figure tracée sur le sol.

⁴ En langue agni, langue parlée en Côte-d'Ivoire, « Kakatika » veut dire « monstre géant ».

libération. Mais, en vérité, l'odyssée qu'entame Mélédouman est une recherche collective comme il le fait entendre à Ebah-Ya, sa petite-fille de sept ans qui le guide : « Reconnaissons la cérémonie du baptême puisque nous avons perdu notre nom, notre identité, notre taille, nos frères et sœurs portés manquants au naufrage négrier de la diaspora » (*La Carte d'identité*, 70). Pour Mélédouman, l'objet de la quête n'est pas seulement la carte d'identité, au sens propre, que réclame le commandant Kakatika Lapine, mais surtout et avant tout l'identité raciale, collective. Véritable voyage initiatique, ce déplacement permettra au protagoniste de Jean-Marie Adiaffi de découvrir les symboles, les arts, et les croyances religieuses agni, de plaider pour la revitalisation des masques et statuettes du bois sacré agni, et enfin de préserver la place de la langue agni dans le concert mondial des langues.

Bref, la recherche semble se présenter, dans ce roman d'Adiaffi, à la fois comme une quête, une enquête et une requête. Elle est, tout d'abord, une quête de la renaissance, de l'identité bafouée, dénigrée, bref une sorte de descente orphique aux vertus purificatrices et régénératrices. Ensuite, la recherche de Mélédouman est une enquête sur tout ce que le commandant Lapine nie à l'Afrique, à savoir culture, art, science, technique, soins, religions, et langues. Enfin, elle est une requête ou un plaidoyer pour le respect et la fraternité.

Pour ce faire, les éléments qui retiennent notre attention dans *La Carte d'identité* sont le nom et la langue de Mélédouman : « Selon les critères phonologiques de la langue agni – langue parlée en Côte-d'Ivoire, Mélédouma signifie soit : je n'ai pas de nom, ou exactement : on a falsifié mon nom » (*La Carte d'identité*, 3). Cela dit, l'esclave, qui a refusé de porter le nom attribué par les Blancs dans *Pelourinho* de Tierno Monémbo, n'a aucunement tort ; en effet, le déni, la falsification, l'absence et l'imposition de nom, sont autant de stratégies qui ont été mises en œuvre par l'administration coloniale en vue de s'assurer la subordination totale de l'homme noir. Les Blancs entendent, de cette manière, noyer complètement l'identité du Noir. Il en est de même de sa langue. Dans *La Carte d'identité*, Mélédouman a également rigoureusement condamné le fait que les Blancs veuillent à tout prix substituer aux langues africaines la langue française : « Si nous enterrons nos langues, dans le même cercueil, nous enfouissons à jamais nos valeurs culturelles [...]. La même pelle, qui jettera la dernière pierre sur la tombe de nos langues, fera une croix sur nos valeurs. Et ce sera une perte inestimable » (*La Carte d'identité*, 107-108). Il ressort de cette

affirmation que les langues constituent l'un des traits identitaires fondamentaux de tout peuple. Conséquemment, un homme sans langue d'origine est un homme sans identité. Aussi s'impose-t-il également à tout peuple, qu'il soit grand ou petit, riche ou pauvre, de préserver jalousement sa langue, de la vulgariser et de l'illustrer. Cela est un devoir citoyen qui doit s'opérer sans complexe ni hésitation ; car, comme le fait remarquer Frantz Fanon dans son ouvrage intitulé *Peau noire, masques blancs*, « tout peuple, au sein duquel a pris naissance un complexe d'infériorité du fait de la mise en tombeau de l'originalité culturelle locale (en l'occurrence de la langue maternelle), se situe vis-à-vis du langage de la nation civilisatrice » (Fanon, 1952 : 14). En d'autres termes, pour Frantz Fanon, la langue est à la fois le support et le véhicule de la mémoire collective, c'est-à-dire de la culture. Elle est le principal sceau de l'identité, l'emblème du groupe social.

Somme toute, il convient de dire que par ces temps de profonds malaises identitaires dus, entre autres, aux transformations rapides de nos sociétés, où les frontières vacillent, où l'identité fait problème, où la recherche de l'identité perdue entraîne souvent l'exil, nous sommes obligés de nous redéfinir profondément ; car, les traits de référence communs, qui soutiennent notre identité, individuelle, sociale, ou nationale, sont mis à rude épreuve. C'est la problématique posée dans la plupart des romans de Tierno Monémbo et dans *La Carte d'identité* de Jean-Marie Adiaffi. Ils sont au croisement du réel et du mythique. C'est Idjatou dans *Un Attiéké pour Elgass* qui fait remarquer que sa famille essuie malheur sur malheur depuis la disparition et l'errance du « *sassa* ». C'est ensuite Escritore dans *Pelourinho* qui espère retrouver « *le figa* » probablement dans les coins et recoins de Salvador de Bahia parce que, selon lui, c'est un talisman qui rend intrépides et invincibles tous les membres de son clan. C'est enfin Mélédouman dans *La Carte d'identité* qui, quoique arrêté, enchaîné, déshumanisé, humilié devant sa famille et son peuple, refuse catégoriquement de contribuer à l'inhumation et à l'incinération des valeurs traditionnelles africaines.

En d'autres termes, dans les deux romans de l'auteur guinéen comme dans celui de l'Ivoirien Jean-Marie Adiaffi, les déplacements et les quêtes des personnages se justifient essentiellement par une perte, un manque, une absence, ou un vide, qu'il faut combler, qu'il faut réparer, ou qu'il faut justifier, pour la simple raison que cette absence provoque un profond sentiment de répugnance ou de dégoût qui débouche sur un malaise intérieur. Le sujet en manque mène trop souvent une vie instable,

amère et ennuyeuse, au point de finir par se décider de partir de là où il vit habituellement pour se chercher ailleurs, là où ses racines supposées rampantes seraient en train d'errer ou de s'effriter.

3. De l'aboutissement de la quête identitaire

La réflexion sur la quête identitaire et l'exil diasporique chez Tierno Monénembo et Jean-Marie Adiaffi aboutit au résultat analytique global selon lequel les itinéraires tracés par les deux auteurs sont asymétriques, quoique le mobile principal de ces quêtes soit le même : rallumer la flamme de leurs identités menacées, voire brisées.

Tout d'abord, dans *La Carte d'identité*, Jean-Marie Adiaffi fait retourner le prince Méléoudouman à Bettié, son pays natal, c'est-à-dire aux racines africaines. Sa trajectoire va certes de la ville au village natal, mais l'identité, que le commandant Lapine lui réclame à travers la carte d'identité, est une fausse identité. En revanche, Tierno Monénembo, lui, fait curieusement retourner la plupart de ses protagonistes aux racines par les lieux de l'exil. Contrairement à ce qui se produit habituellement, ses personnages vont trop souvent chercher les éléments de leurs identités en terre d'exil. C'est l'exemple d'Escritore dans *Pelourinho* et d'Idjatou dans *Un Attiéké pour Elgass*. Escritore, par exemple, quitte son Afrique natale, traverse l'Océan et se retrouve à Salvador de Bahia, à l'autre rive de la mer. Pour lui, sans doute, en ce lieu du drame et de la honte de la race noire, il pourra retrouver les siens et, par ricochet, ses origines authentiques à travers la découverte du « *figa* ». Il en est de même d'Idjatou, l'héroïne de *Un Attiéké pour Elgass*. En dépit de son jeune âge, Idjatou a effectué le déplacement d'Abidjan pour rencontrer les Guinéens ayant fui la tyrannie de Sékou Touré et récupérer le « *sassa* » qui, selon elle, serait en leur possession.

Ensuite, si les quêtes identitaires menées par Escritore et Idjatou relèvent d'un choix délibéré, il n'en est pas de même pour le personnage de Jean-Marie Adiaffi. Les protagonistes de Tierno Monénembo ont choisi d'aller chercher des solutions à leurs soucis identitaires en terres d'exil alors que celui de Jean-Marie Adiaffi a été condamné à se rendre à Bettié et à rapporter au commandant Kakatika Lapine sa carte d'identité dans un délai maximal de sept jours, quoique désormais aveugle.

Enfin, Escritore est venu dans cette petite ville du Brésil à la recherche des siens, de ses origines, de son identité. Malheureusement, il est mal reçu par ceux auprès de qui il escomptait obtenir la solution à ses

préoccupations identitaires. L'espoir d'Escritore s'est écroulé comme un château de cartes. Il a été finalement poignardé par ses frères Baeta, c'est-à-dire innocemment sacrifié sur l'autel de la fraternité ennemie. C'est aussi le cas d'Idjatou. Venue de la Guinée d'Ahmed Sékou Touré à Abidjan, en Côte-d'Ivoire, pour chercher et rapatrier le « *sassa* », la petite sœur d'Elgass a très mal achevé sa quête identitaire. Elle meurt poignardée par ses propres frères pour avoir ouvert la boîte de Pandore au même titre qu'Escritore.

Bien au contraire, la quête identitaire menée par le prince Méléidouman a eu un dénouement heureux, glorieux, voire honorable. Le vieux prince, qui a été offensé, humilié, torturé, au début du récit, a été, à la surprise générale, réhabilité par le même commandant Kakatika Lapine : « Nanan⁵, dit-il bruyamment, nous allons vous présenter nos excuses les plus sincères sur cet incident regrettable » (*La Carte d'identité*, 151). À lire ces mots, Méléidouman renaît symboliquement. Il recouvre son identité perdue. Grâce à la détermination et à la résistance du prince Méléidouman, le Blanc reconnaît désormais les valeurs culturelles traditionnelles agni et, par ricochet, africaines.

Conclusion

Il a été question, au cours de toute cette réflexion, d'apprécier la quête identitaire et l'exil diasporique, tels qu'ils se produisent dans les textes romanesques de Tierno Monénembo et de Jean-Marie Adiaffi. Il s'en dégage que les itinéraires initiatiques tracés par les deux auteurs sont opposés, quoique les mobiles des quêtes identitaires menées par Escritore, Idjatou et Méléidouman soient relativement les mêmes et se résument au seul souci de rallumer la flamme de leurs identités menacées de disparition. Si le personnage principal de *La Carte d'identité* a été contraint de retourner à Bettié, son village natal, pour retrouver sa carte d'identité, symbole de son identité, ceux de l'auteur guinéen, en revanche, vont chercher les symboles ou les marques de leurs identités en terres d'exil, notamment à Abidjan et à Salvador de Bahia. De même, si Méléidouman achève une quête honorable (il a été réhabilité par le commandant Kakatika Lapine, représentant de l'administration coloniale, à la fin du roman), en dépit des sévices dont il a été victime au départ, Escritore et Idjatou, eux, ont été malheureusement et tragiquement sacrifiés sur l'autel de la fraternité ennemie.

⁵ En langue agni, « *nanan* » veut dire « l'honorable » ou « le grand-père ».

Au regard de tout cela, nous estimons que la quête identitaire en terre d'exil est vouée à l'échec parce que l'espace diasporique n'est pas l'espace des origines. Il est le lieu de l'arrachement, de l'égarement et du déracinement. Par contre, la quête identitaire menée en terre natale a été un succès pour la simple raison que l'espace des origines est, par excellence, le lieu de la réintégration, de l'enracinement et du ressourcement.

Bibliographie

- Adiaffi, J.-M., (1980), *La Carte d'identité*, CEDA, Abidjan.
- Césaire, A., (2004), *Discours sur le colonialisme suivi de Discours sur la Négritude*, Présence Africaine, Paris.
- Delas, D., (1996, « *Pelourinho ou le carnaval des identités* », in Notre Librairie N° 16, pp. 109-110.
- Diop, C. A., (1979), *Nations nègres et culture*, 3^e édition, Présence Africaine, Paris.
- Fanon, F., (1952), *Peau noire, masques blancs*, Éditions du Seuil, Paris.
- Monémbo, T., (1993), *Un Attiéké pour Elgass*, Éditions du Seuil, Paris.
- (1995), *Pelourinho*, Éditions du Seuil, Paris.
- Mucchielli, A., (1986), *L'Identité*, Éditions du Seuil, coll. « *Que suis-je ?* », Paris.
- Todorov, T., (1979), *Nous et les autres – La réflexion française sur la diversité humaine*, Éditions du Seuil, Paris.

Recommandations aux auteurs

Longueur des articles : 10 à 15 pages.

La première page doit comporter les informations suivantes :

- Titre de l'article en minuscules, corps 14, gras ;
- Nom et adresse de l'auteur ;
- Résumé en français et en anglais (de 70 à 100 mots) ;
- Mots-clés en français et en anglais (au maximum 8).

Mise en page

Format A4, marges de 3 cm de chaque côté.

Police

Times, corps 12, interligne 1.5.

Intertitres

Taille 12, minuscules, gras.

Numérotation : chiffres arabes.

Ex. : 1., 1.2. ; 2., 2.1. ; 2.1.1, etc.

Citations

Plus de 3 lignes, retrait de 1 cm à gauche et à droite sans guillemets, interligne simple, caractère normal, taille 9.

Mise en relief

Titres d'ouvrages, de revues et de journaux en italiques ;

Titres d'articles, de poèmes et de chapitres entre guillemets ;

Notes

Numérotation consécutive du début à la fin de l'article.

Références

Appel de note dans le texte suivi immédiatement de (auteur, année : page).

Ex : (Kolyang, 1994 : 12).

Bibliographie

Par ordre alphabétique d'auteurs.

Exemple :

Bacry, P. (1995), *Les Figures de style*, Paris, Belin.

Dili Palaï, C. (2005), « L'esthétique de la parole dans *Le Sorcier signe et persiste* de Camille Nkoa Atenga », *Lectures*, vol. 3, pp. 233-248.

La revue est semestrielle. Les articles peuvent parvenir à tout moment à l'École Normale Supérieure de Maroua sous la forme de deux copies imprimées, accompagnées d'une copie numérique en fichier attaché, à l'adresse suivante :

Kaliao. Revue pluridisciplinaire de l'École Normale Supérieure de l'Université de Maroua. Série Lettres et Sciences Humaines

B.P. 55 Maroua, Cameroun.

Tél : 00 (237) 222 29 32 00/Fax : 00 (237) 222 29 11 05

E-mail : saibouissa@yahoo.fr

kidakou@yahoo.fr

kaliaoens@gmail.com

Guidelines to authors

Length of articles: 10-15 pages

The first page should have the following information:

- Article title in lower case, bold
- Name and address of author
- Abstract in English and French (between 70 and 100 words)
- Key words in English and French

Format

A4 paper, margins of 3 cm on each side

Font

Garamond, body 12, line spacing 1.5

Subtitles

Size 12, lowercase, bold

Numbering: Arabic numerals

e.g. 1, 2, 2.1, 2.1.1, etc.

Quotations

More than three lines should be indented 1cm to the left and right without inverted commas, line spacing: simple, normal characters, size 10.

Presentation

Book title, reviews and journals in *italics*

Article titles, poems and chapters in “inverted commas”

Notes

Continuous numbering from the beginning to the end of the article

References

Parenthetical citations (author, year: page) e.g. (Kolyang, 1994: 12)

Bibliography

In alphabetical order by authors

Example:

Ako, O. E. (2003), *Between and Within: Essays in Commonwealth Literature*, Yaoundé, Saagraph.

Broeck, S. (2002), “When Light Becomes White: Reading Enlightenment through Jamaica Kincaid’s Writings”, *Callaloo*, Vol. 25, N°3, pp. 821-843.

The review is bi-annual. Articles can be sent at any time to the Higher Teachers’ Training College Maroua in the form of two hard copies and a soft copy as an attached document, to the following address:

Kaliao. *Multidisciplinary Review of the Higher Teachers’ Training College*

University of Maroua/ P.O. Box 55 Maroua, Cameroon

Tél : 00 (237) 222 29 32 00/Fax : 00 (237) 222 29 11 05

E-mail :

saibouissa@yahoo.fr

kidakou@yahoo.fr

kaliaoens@gmail.com